

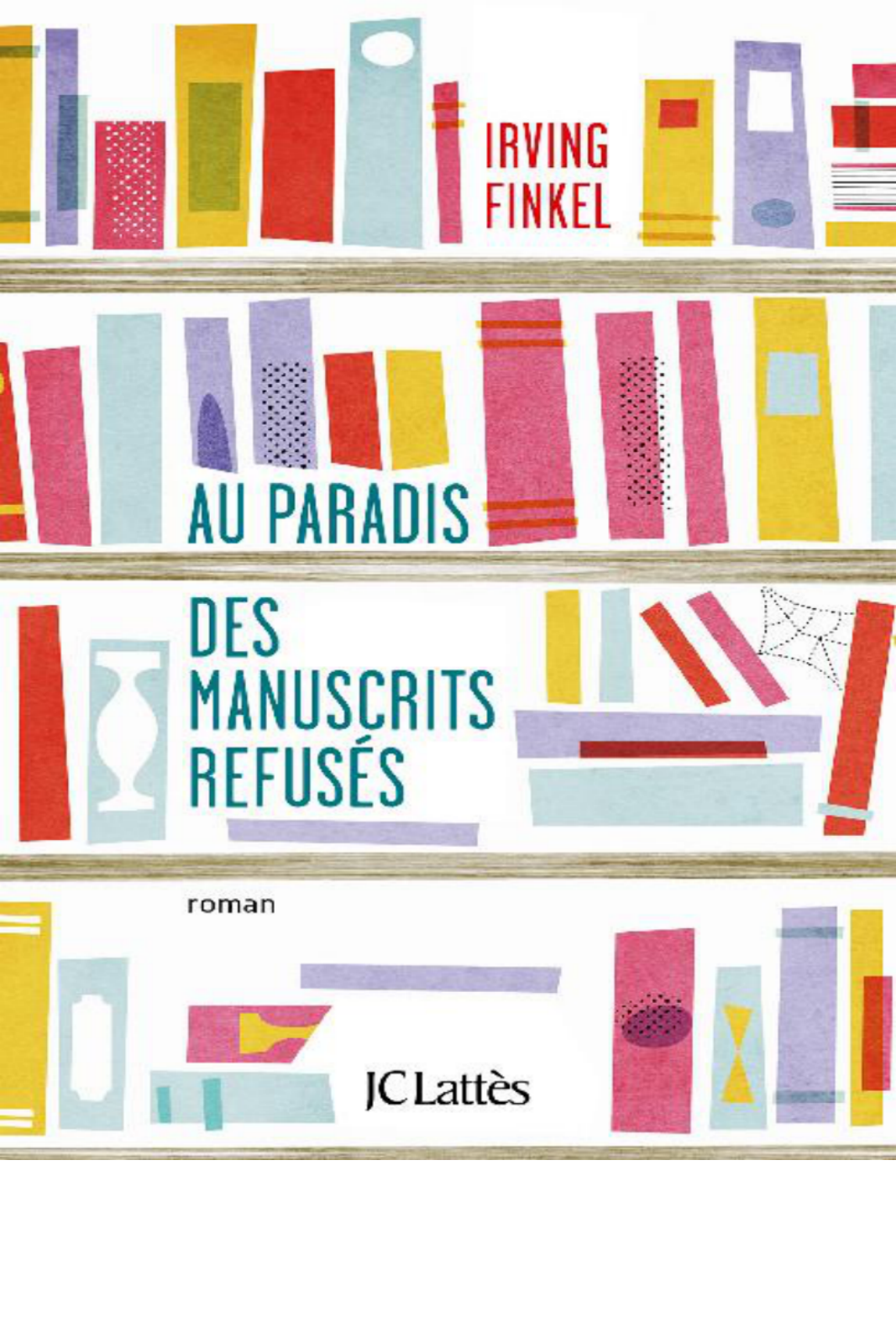
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Au paradis des manuscrits refusés

Finkel Irving

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the entire image consists of three horizontal wooden bookshelves. Each shelf is filled with stylized, colorful books. The books are represented by various geometric shapes and patterns in shades of yellow, purple, red, teal, and pink. Some books have solid colors, while others have patterns like polka dots or stripes. The books are arranged in a slightly irregular manner, giving a sense of a real library.

IRVING
FINKEL

AU PARADIS

DES
MANUSCRITS
REFUSÉS

roman

JCLattès

Irving Finkel

AU PARADIS
DES MANUSCRITS
REFUSÉS

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Olivier Lebleu*

JCLattès

Titre de l'édition originale :
THE LAST RESORT LIBRARY
Publiée par Kennedy & Boyd, un département de Zeticula

Maquette de couverture : Atelier Thimonier
Illustration © Gustav Dejert / Getty Images

Illustration p. 8 © Jenny Kallin

© 1997 Irving Finkel and Jenny Kallin. Tous droits réservés.
Première édition mars 2016.

© 2016, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7096-5601-6

www.editions-jclattes.fr

DU MÊME AUTEUR

L'Arche avant Noé, Lattès, 2015.

Pour Joanna et Ivor



Organigramme de la Bibliothèque (à l'heure de la mise sous impression)

Mr Charles Montgomery PATIENCE (Dr Dr)
Mr Rodney UGILVER (Mr Curator de conférence, O.S.D. – Ordre du service distingué)
Mr Sigurd SORENSEN CHEF ADJOINT :
Victor TAVERNER (postes vacants) EN CHEF ADJOINT :
Mr Harold BUTLER (M.C.)
Mr MacElish BRISPOW (O.B.) – Officier de l'Empire britannique
Mr James ASSENIANT RELIEUR :
Mr Richard ASSISTANT RELIEUR :
Mr Horace Howard DSCANTON (Mr) DON & RECHERCHE :
Mr Elsie SWINER CONSERVATION & RECHERCHE :
Mr William ASSISTANT CONSERVATION & RECHERCHE :
Mr Profré CARLE (Mr) POÉSIE :
Mr Stan BRICKNOCK (Dr) DU DPT POÉSIE :
Mr Birch MITCHELSON DPT THÉÂTRE :
Mr George CAIRGRUB DPT FICTION ADULTE :
Mr William LONG (Mr) THÉCAIRE DU DPT FICTION ADULTE :
Mr Patricia CONSTABLE-BARNER (Mlle) :
Mr Anna BICKERSTAFFE (Bde.) FICTION JEUNESSE :
Mr Eileen EGGH DU DPT BIOGRAPHIE & AUTOBIOGRAPHIE :
Mr Oswald Kerwick RICHARDSON :
Mr Graham Nelson DOBSON (Mr) (à temps partiel) :
Mr Wendy EWING THÉCAIRE JUNIOR :
Mr Rachel COUSSENS (Bde.) :
Mr Steve BLIGH
Mr Millic BONGHE :
Mr W. G. DENHAM : MARSTON (postes vacants)
Mr Henry FLATMAN
Mr William FLATMAN (neveu du sus-mentionné)
Mr Sarah DORCE & R. G. FLORENTINE
Mr Walter DENHAM

Prologue

« *La librairie se situe, selon le bref article que lui consacre le Guide des Bibliothèques britanniques (section R à W), à proximité d'Hereford, au sein d'une campagne riante et vallonnée, dont l'accès sera peut-être plus aisé en véhicule privé motorisé.* »

La suggestion était tout à fait pertinente. Le manque d'accessibilité a toujours été l'une des qualités les plus reconnues de l'établissement. L'article continuait ainsi : « *La Bibliothèque des Refusés fut fondée en 1962. Cette institution innovante poursuit depuis lors sa mission bien particulière.* »

La vérité, c'est que le rédacteur du guide n'avait jamais entendu parler de ladite bibliothèque. Lors de la correction des épreuves, il s'était contenté d'improviser à partir d'un signalement de dernière minute. « *Nous informons les chercheurs que, en dépit d'un fonds conséquent, cette bibliothèque ne dispose pas du moindre catalogue.* »

Voilà tout ce qu'on lui avait précisé et le bon sens lui avait commandé d'en rendre compte.

1

Avec la pluie, la Bibliothèque des Refusés apparaissait sous son pire aspect. Le toit de la plupart des bâtiments fuyait avec entrain, malgré un long défilé d'artisans menant une lutte laborieuse pour pallier les carences et les négligences léguées par les ouvriers d'origine. La moindre averse imposait de distribuer des récipients de secours. Au pire de l'intempérie, une symphonie de crépitements s'élevait des divers seaux émaillés et pots à café qui tentaient de contenir l'inondation.

À cet instant, la pluie, précisément, frappait durement contre la vitre, tandis que le Concierge perdait son regard à travers la fenêtre embuée de la cuisine, confit dans la chaleur torride de son logis. Il bâilla au milieu du murmure de la radio, tout en extrayant maladroitement du grille-pain la tartine de sa femme avant carbonisation.

La cloche extérieure s'ébranla avec insistance.

— Mon Dieu, pas encore ! Ils sont déjà passés ce matin, Millie, non ? Ou bien c'était hier ?

Étalant sa marmelade, Millie poussa un soupir de compassion.

— Non, il y a seulement une demi-heure. Ils ont peut-être retrouvé un autre colis. À moins que ce ne soit un ménestrel ambulancier ou un prêcheur charismatique. Peut-être même un employé de la voirie. Notre vie est pleine de surprises.

Son mari renifla.

— Notre vie déborde de surprises ! J'espère seulement que ce n'est pas Dan pour une nouvelle quête. Le patron n'apprécierait pas. Pas un vendredi. Allume la bouilloire, Millie. Je vais voir. Où ai-je mis ces fichues clefs ?

Il disparut dans le couloir et se traîna péniblement jusqu'à la grille d'entrée.

— Oui ? s'enquit le Concierge. Allons, qui est là ? On n'y voit goutte en plein petit déjeuner !

— Du calme, Steve, répondit le chauffeur. Ce n'est que moi, mais sous ma casquette des livraisons spéciales. J'allais te le garder jusqu'à lundi, mais ce colis-là est recommandé de partout. Il va falloir que tu m'aides. Encore des *Œuvres complètes*, on dirait.

— Mazette, quelle semaine ! C'est du posthume ?

— Je veux ! Plus posthume que ça, ce serait indécent. Tu ferais aussi bien d'amener le chariot, Steve. On s'en sortira peut-être en un voyage.

Le Concierge hésita.

— Attends, quelle initiale ?

— Voyons voir, tout est en sacs. L'étiquette dit... une certaine Mme Wilberforce de Southampton. Ouais, c'est bien un « W ». Et si on s'en jetait un, ce coup-ci ? Je crois bien que tu me dois une bière, mon gars...

Le Concierge s'avança sur le gravier, traînant le chariot derrière lui.

— Pas de conclusion hâtive, Dan. L'expéditrice pourrait très bien être, par exemple, une femme mariée. Si ça se trouve, c'est même un faux nom. Permets-moi de te dire qu'on en voit passer des vertes et des pas mûres ! Je dois vraiment faire attention en ce moment, quand je laisse Millie déballer.

— C'est clair, vous ne vivez pas une sinécure : impossible de petit déjeuner tranquille sans recevoir une livraison de cochonneries.

— Cochonneries ou cochonnetés, ce n'est même pas ça, le pire. Crois-moi, ça vaut mieux pour un joyeux drille comme toi de ne pas chercher à en savoir plus.

— Tu as sans doute raison, j'ai toujours été un joyeux drille un peu trop... sensible. Et toi, Steve, tu as le courage de nous préserver de cette litanie pornographique.

Les colis furent hissés sur le chariot.

— O.K., tu as le compte. Je te laisse en paix.

— Il faudra venir manger un morceau un de ces jours, Daniel. Disons, la semaine de l'Avent ?

— Ici ? Au milieu de tous ces trucs louches ? Ça risquerait de me couper l'appétit, même pour les saucisses de Millie !

— Ne t'en fais pas, il n'y a rien de tout ça chez nous. On n'a que des *vrais* livres, nous.

— En tout cas, c'est tout pour cette semaine. C'est vraiment sans fin, cette histoire !

— Dernièrement, le Conservateur disait qu'il faudrait peut-être envisager une nouvelle extension. Nous sommes de plus en plus connus et les auteurs sont légion, pour ainsi dire.

— Ouais.

Le Concierge referma la grande porte d'entrée et gara dans le passage le chariot lourdement chargé. Il raccrocha son manteau en murmurant dans sa barbe :

— Je me demande ce qu'on a là. Du documentaire ou de la prétendue fiction ? Des kilomètres de littérature ou des piles de poésie ?

— Ah, te voilà, chéri. Je me demandais où tu étais passé. Une grosse livraison ?

— De quoi s'occuper pendant un bon moment, Mill. Plusieurs sacs. Je laisse tout ça là, le temps qu'on finisse. Après, il faudra que j'en réfère plus haut.

— Veux-tu que je commence à déballer ?

— Non, nous le ferons ensemble, comme d'habitude.

2

Dans un mouvement d'humeur, le Dr Patience fit pivoter son fauteuil de conservateur. Enfermé dans son bureau, il était censé travailler d'arrache-pied sur la *Brochure*. Plusieurs membres de son équipe avaient signalé qu'il serait utile de disposer d'un texte de présentation pour la Bibliothèque des Refusés. Confrontés au monde extérieur, ses bibliothécaires pouvaient se trouver pris en défaut par des questions embarrassantes, d'où l'intérêt d'une déclaration pondérée émise par la hiérarchie pour expliquer la mission de leur institution. En outre, on leur demandait souvent comment celle-ci avait été créée et comment elle parvenait à se maintenir dans un environnement aussi impitoyable et concurrentiel. Un tel document présenterait de réels avantages, il n'en disconvenait pas, mais sa rédaction n'allait pas franchement de soi. Son premier réflexe avait été d'expédier sur une feuille A4 une rudimentaire « lettre de mission », mais finalement il en était venu à considérer qu'un livret illustré ferait mieux l'affaire. Rosemary Ogilvie, sa fidèle secrétaire et indispensable bras droit, fouillait les archives à la recherche de photographies et d'illustrations diverses pour constituer l'iconographie.

Pendant ce temps, il avait entrepris son registraire, Hugo de Butler, en vue d'une estimation approximative de leur fonds actuel. « Juste un résumé sommaire », suggéra-t-il, mais Hugo avait gravement froncé les sourcils, son instinct aiguisé l'avertissant de la masse d'effort qu'exigerait la transmission des éléments adéquats.

Le Dr Patience tentait ce matin d'attaquer l'introduction. Il s'agissait de trouver un style suffisamment accrocheur pour captiver le lecteur dès le départ. Léger donc, mais convaincant. Il n'avait pas encore la moindre idée sur la manière de débiter la chose. Il ouvrit son dossier et commença à survoler, stylo plume à portée de main, quelques-uns des paragraphes précédemment rédigés.

Cette acquisition survint par hasard. Pendant des années, la situation de l'éminent Sir Bulward Bulward avait oscillé intempestivement entre opulence et ruine mais, à cette époque précise, il jouissait d'une période ininterrompue de bonne fortune. Vanté à Oxford comme nouveau romancier hautement prometteur, il avait vu son premier ouvrage, aussi mince qu'autobiographique, outrageusement encensé par les médias, ce qui lui ouvrit aussitôt les yeux sur le caractère volage d'une carrière littéraire. Il s'aventura dans les courses hippiques et la spéculation immobilière ; on parla même d'affaires moins recommandables mais, à force de tractations dans le milieu de la presse magazine, il parvint à amasser une immense et célèbre fortune. Des écrivains en quête de notoriété le poursuivaient du récit de leurs déboires, tandis qu'il était constamment harcelé par les demandes de soutien ou de mécénat.

Trop anecdotique ? Peut-être. Mais Bulward avait suivi un parcours particulièrement complexe, flirtant parfois avec une certaine renommée ; il fallait donc réussir à capter l'essence du personnage. Nul doute qu'il mériterait, au moment opportun, l'honneur d'une complète biographie. Néanmoins, cette introduction exigeait une entrée en matière plus conventionnelle.

Méconnue du plus grand nombre, la Bibliothèque des Refusés poursuit calmement son activité depuis sa création en 1962, soit vingt-trois ans avant la rédaction de la présente Brochure. Cette année-là, son fondateur Sir Bulward Bulward découvrit en ces larges bâtiments de ferme délabrés l'emplacement idéal, destiné à former le cœur actuel de sa bibliothèque visionnaire et révolutionnaire.

Pourquoi insister sur leur manque de notoriété ? Et dans un style, à la relecture, si laborieux. Il raya le passage. Il le reprendrait plus tard, ou bien demanderait à Rosemary de s'y pencher. Il continua sa lecture :

Il avait décidé de créer la Bibliothèque après le désolant suicide d'un proche ami d'université qu'il avait toujours considéré comme un bien meilleur écrivain que lui et qui avait laissé derrière lui, inédite et ignorée, l'œuvre d'une vie entière. Marchant derrière le cercueil avec compassion au côté de la veuve étique, notre Fondateur avait offert impulsivement

d'acheter l'ensemble de la production du défunt, songeant qu'avec toutes ses relations il serait en mesure d'obtenir au moins quelques publications en sa mémoire. Cet après-midi-là, trinquant sans restriction en compagnie de pairs moins prospères et célèbres que lui, il trouva rafraîchissante l'idée d'une publication de rattrapage à titre posthume et, en zigzaguant au volant de sa voiture pour rentrer le soir à Londres, il s'était même laissé aller à imaginer pendant quelques instants la possibilité de traductions étrangères et d'adaptations cinématographiques. Si l'on en croit ses notes, Sir Bulward fut bien décontenancé, une semaine plus tard, de voir arriver son chauffeur titubant sous le poids des cartons de manuscrits. Il fut ensuite positivement effaré par la pile de correspondances accompagnant l'ensemble et qu'il n'avait nullement anticipée. Vingt années de vains efforts avaient généré une quantité blessante de lettres de refus, qui pouvaient composer un volume entier à elles seules. Cette correspondance était soigneusement rangée et classée dans un ordre strictement chronologique. Le résultat de ce patient labeur résumait toute la frustration d'une vie de création brimée. Assis sur le sol dans cet océan de papier noirci, frappé par l'image de ce gâchis, le Fondateur en était resté sans voix.

Cette illumination, l'idée de la Bibliothèque des Refusés, lui était venue peu après, dans un éclair d'inspiration, et lui avait demandé plusieurs jours pour prendre forme en un projet concret. Il avait alors ramassé une de ses maîtresses, sauté dans une Bentley et quitté Londres à la recherche d'une propriété qui ferait l'affaire.

On y arrive, les enfants, songea-t-il. On y arrive.

Une fois l'achat effectué, ses avocats, épuisés mais dociles, reçurent l'ordre cette fois de lancer un concours d'architectes dans le but de concevoir un lieu pour héberger son projet de génie. En philanthrope éduqué au sein des plus élégantes bibliothèques d'Angleterre, il lui fallait naturellement concevoir une salle de lecture raffinée et des rayonnages à même de recevoir des collections d'une dimension que Sir Bulward crut pouvoir anticiper, mais qui se révélerait plus tard largement insuffisante.

— C'est peu de le dire, soupira tout haut le Dr Patience.

Malheureusement, seul un faible nombre d'architectes, aux compétences variables, daignèrent soumettre leurs plans à l'occasion du concours. Par-dessus le marché, l'un des membres du jury

mourut dans un accident de voiture et un autre, selon le Conservateur en chef adjoint, perdit toute conscience professionnelle après être resté bloqué deux heures dans l'ascenseur de l'une des tours résidentielles qu'il avait conçues. En fin de compte, le lauréat se révéla toutefois capable de traduire en une élégante réalité le croquis de « quelque chose comme ça » que Sir Bulward avait vaguement esquissé au dos d'une enveloppe.

La bibliothèque surgit de terre comme par miracle. Le corps de ferme fut converti pour devenir la salle de lecture dont rêvait Sir Bulward, aux plafonds élevés et de forme relativement ronde. Une aile sinueuse fut ajoutée pour abriter les bureaux des bibliothécaires, ainsi que les réserves. La plus vaste des granges avoisinantes, méconnaissable aujourd'hui, accueillit la salle des conférences, créée dans l'espoir de devenir un carrefour incontournable pour les chercheurs de ce que le Fondateur appelait « les poètes maudits ». Sir Bulward lui-même s'installa à temps partiel dans la tour qu'on ajouta à l'ensemble, réunissant autour de lui une poignée de bibliothécaires désillusionnés ou bon marché. Puis, la Bibliothèque ouvrit ses portes.

Plutôt avenant de l'intérieur, l'aspect extérieur de la Bibliothèque des Refusés ne payait vraiment pas de mine. Si le bâtiment s'était considérablement amélioré depuis son ouverture, si les arbres avaient poussé et si le gris décourageant des palissades avaient disparu sous un vernis de mousse et de feuillage agité par le vent, les visiteurs accidentels passaient cependant leur chemin, flairant une sorte de base secrète. Lors de conférences, le Conservateur se surprenait lui-même à louer l'austérité de son apparence, mais cette qualité toute relative ne compensait guère son allure de prison à la grisaille binaire.

(Les pages suivantes étaient manuscrites. Avec des corrections griffonnées. Il lui faudrait tout faire retaper.)

Forcément, la production de l'ami défunt fut la première et la plus prisée des contributions à entrer dans les fonds de la Bibliothèque, bénéficiant de deux étagères dédiées, repérées par une petite plaque de cuir gravée.

La Bibliothèque des Refusés ne cherchait pas à se faire connaître, du moins de manière conventionnelle. Par définition, sa mission de « recueil et sauvegarde pour la postérité de tout manuscrit privé de publication »

lui garantissait une large et durable attractivité. Les écrivains concernés ne viendraient jamais à manquer et ainsi, dès ses débuts, l'établissement se développa avec la promptitude et l'impétuosité d'une bibliothèque nationale publique.

Le Dr Patience arrêta sa lecture et desserra sa cravate d'un air pensif. Presque dès les premières semaines d'activité, un bibliothécaire avait œuvré en étroite collaboration avec le fondateur. Doué d'un esprit sarcastique mais lucide, ce professionnel, engagé après trente ans de bons et loyaux services à l'université, méritait d'être cité quelque part : tous lui demeuraient reconnaissants. Bon sang, comment s'appelait-il déjà ? Ah, oui : Woodrow.

Dès le début, la Bibliothèque fut organisée selon la rigueur et les principes de ses semblables : les volumes étaient accessibles, inventoriés et répertoriés selon les catégories habituelles. L'ensemble de son fonctionnement opérationnel l'a toujours mis en mesure de rivaliser avec bien des institutions plus conventionnelles et réputées.

Bien entendu, le rôle du bibliothécaire Woodrow fut d'affiner et d'affermir la vision globale et sans doute romantique du Fondateur. Il établit certaines règles fondamentales et assura par des procédures systématiques le rejet de tout matériel n'entrant pas dans les critères de la Bibliothèque. Dans les derniers mois de la première année d'exercice, les critères en question furent définis dans un document intitulé *Règlement n° 1*. Pourquoi ne pas le reproduire dans la brochure ?

Quoi d'autre ? Ah, oui : ces maudits visiteurs ! Un sujet à manier avec tact. Puis la recherche et les labos, bien sûr. Préparer un brouillon, en déléguer la rédaction.

Les visiteurs, du moins si l'on s'en réfère au registre des visites mis en place sous le second Conservateur, ne furent jamais très nombreux. D'où le peu d'empressement à augmenter le nombre de tables ou à moderniser les commodités assez spartiates de la salle de lecture. L'accumulation des acquisitions généra des réponses diverses et variées de la part du personnel. Même si la collecte et la préservation de ce matériel représentaient bien l'essentiel de leur mission, ils ne purent empêcher

l'engorgement de leurs infrastructures, tandis qu'un réseau de ramifications annexes se développa autour du complexe d'origine pour héberger des collections particulières. Le résultat était loin d'être idéal, pour ne pas dire pire.

Puis, songea-t-il, à la fin des années 1960, on avait construit le Laboratoire, à double vocation, toutes deux essentielles : la conservation et la recherche. Les « blouses blanches » revendiquaient toujours davantage de budget, d'autant que certains d'entre eux voyaient circuler dans les conférences des brochures sur papier glacé vantant des procédés nouveaux sur le marché, dont ils pourraient faire bon usage et qui ne faisaient que les plonger dans l'envie et la frustration. Il lui faudrait aussi demander au Dr Scranton de pondre un paragraphe sur leurs activités. Ce qui d'ailleurs lui fit penser qu'ils devaient toujours recruter un scientifique supplémentaire.

Et puis un après-midi, il y a de cela environ huit ans, on retrouva sur place le corps du Fondateur, gardé sous la pluie par son couple de caniches. Les journaux s'en donnèrent à cœur joie à propos du « géant de papier » et les héritiers, réels ou supposés, s'empressèrent autour du corbillard, sans pour autant parvenir à contrarier les dispositions que Sir Bulward avait soigneusement mises en place pour la Bibliothèque des Refusés. L'avenir de celle-ci fut déclaré garanti à la révélation de quelques judicieux investissements et dotations considérables. Ainsi, les successeurs du Fondateur n'eurent jamais à se préoccuper de la pérennité de leur institution, ni les salariés de l'accroissement de son personnel permanent.

C'était la vérité. La simple et stricte réalité. Inutile sans doute de s'aventurer dans les détails... Il est certain que, paralysé par la disparition de son chef charismatique, le personnel tout entier s'était retrouvé désarmé. Pendant un certain temps, rien ne tourna plus aussi rond. Cela devait rester en interne. Mais, à y réfléchir, il fallait absolument écrire quelque chose de plus conséquent au sujet de Sir Bulward – un homme aux facettes multiples et contradictoires. Il faudrait ajouter une note au sujet de son prédécesseur et probablement une autre à son propre sujet, dans la même veine. Il s'amusa à tenter un paragraphe ou deux...

Le Dr Dr [eh oui, les gars, double doctorat, on ne voit pas ça si souvent !] Cloudesly Montague Patience, troisième conservateur à occuper le prestigieux bureau lambrissé de chêne, est en poste depuis quatre ans. Les trois administrateurs de la Bibliothèque avaient eu, à l'unanimité, la bonne idée de le réquisitionner en repérant chez lui des qualités rares et cependant nécessaires pour continuer à gérer paisiblement leur bibliothèque dans sa course obscure et visionnaire contre le temps. Et quelle bonne recrue ! Après une carrière universitaire bougrement impressionnante, révélant une puissante créativité et un réseautage influent, le Dr Patience avait aussi eu l'occasion de s'aventurer de « l'autre côté », dans une importante bibliothèque publique, mais aussi au sein d'un établissement assez ésotérique réservé à des érudits, qui ne recevait guère plus d'une douzaine de visiteurs par an.

Montague Patience [il continua sur sa lancée, porté par sa pensée] apporta ainsi avec lui l'idée, sans doute traditionnelle dans sa profession, qu'il vaut mieux laisser les livres en paix sur leurs étagères plutôt que de les exposer à la maltraitance des lecteurs ; comme beaucoup, il souffrait toujours de voir des espaces disgracieux entre les rangées impeccables de reliures. Néanmoins, la flamme de la recherche, qu'avait allumée en lui son propre tuteur, mort depuis bien longtemps, continuait de brûler vaillamment, c'est pourquoi il ne cultivait aucune aversion contre l'érudition au sein de son personnel. Bien au contraire, il l'encourageait. Par conséquent, ses collègues étaient tous engagés dans des recherches personnelles concernant les ouvrages placés sous leur responsabilité.

Mais un problème restait irrésolu dans l'esprit du Conservateur : les rapports savants produits à partir des ressources hautement privées de la Bibliothèque ne devaient-ils pas, d'un point de vue moral, demeurer non publiés ? L'épineuse question restait cependant tout à fait théorique dans la mesure où, de mémoire humaine, aucun collaborateur n'avait jamais parachevé le moindre travail littéraire de cet acabit...

— Qui est là ?

Quelqu'un venait de frapper à sa porte de manière à peine distincte.

— Bonjour, monsieur le Conservateur, lança avec une pointe d'obséquiosité le Concierge, passant sa tête dans l'embrasure. Pourrais-je vous dire un mot, puisque vous partez bientôt pour le week-end... ?

— Mais certainement, Stavros, entrez, entrez ! Je ne faisais qu'écrire. Qu'est-ce qui vous amène ?

— C'est juste que nous avons reçu une grosse livraison ce matin, monsieur, un lot plutôt encyclopédique d'impubliés, et je ne crois pas avoir reçu l'accord de prise en charge.

— Vous m'effarez, Stavros. Ce genre de bévue ne devrait jamais se produire. Vous souvenez-vous du nom du donateur ?

— Une certaine Mme Wilberforce apparemment, la survivante éplorée d'un écrivain qui dut rester sérieusement inaccompli. Ça déborde de tapuscrits en reliure de cuir ! Je me suis contenté de les déballer, dans l'attente de recevoir votre aval.

— Oh, dans ce cas, tout va bien. J'ai parlé à cette Mme Wilberforce en personne au téléphone, la semaine dernière. *Mea culpa*, j'aurais dû vous en parler. Une erreur de débutant, en vérité. Mais où sont mes... ? Les voici. Le mari a produit soixante-seize romans, huit pièces de théâtre et un ou deux textes plus ambitieux, dont aucun ne fut jamais publié. Elle-même n'en a jamais lu aucun, m'a-t-elle dit. Il les a rédigés dans l'intimité de son bureau au cours de quarante-trois années. Elle détient aussi l'essentiel des lettres. Ci-jointes.

— C'est toujours le plus intéressant à lire, à mon avis.

— Et je vous rejoins tout à fait, Stavros. D'ailleurs, je réfléchis à l'idée de publier un jour une sélection de nos meilleures lettres de refus. Nous pourrions même tenter une typologie.

— En incluant celles des agents ?

— Assurément. Il serait inconcevable d'omettre les agents littéraires. Certaines des leurs sont plus empoisonnées que celles des éditeurs.

— Alors, nous pouvons poursuivre la procédure avec cet envoi, monsieur le Conservateur ?

— Absolument. J'irai voir lundi ou mardi si le bibliothécaire de garde rencontre le moindre problème de classification. Cela arrive parfois avec une donation d'une telle ampleur, mais l'on parvient habituellement à surmonter toutes les difficultés d'un coup habile de référencement croisé. Dommage pour les reliures en cuir, cependant. Pouvez-vous vérifier qu'on s'en occupe au labo ?

— Ce sera fait, monsieur. Et merci. Bon week-end, monsieur.

3

Après le déjeuner, le Conservateur fredonnait à son bureau, occupé à fouiller dans une pile de courriers encore cachetés, tout en testant la pointe de son coupe-papier contre son pouce. Il en avait soupé des introductions pour aujourd'hui. Il ouvrit la lettre du dessus – une simple feuille de papier dactylographiée – et commença à la lire tout haut.

Cher monsieur,

Je vous écris en dernier recours. J'ai terminé mon roman. Il m'a fallu vingt ans et un peu plus de trois mariages pour l'achever. Je l'ai envoyé à trente-trois éditeurs et dix-huit agents. Une conspiration de béotiens, à l'unanimité absolue, m'a opposé un rejet aveugle et inflexible. J'ai aujourd'hui brûlé tous les exemplaires de mon livre, en dehors du présent original. Je confie cet ultime manuscrit entre vos mains. Un jour, dans cent ou mille ans, quelqu'un le lira et saura qu'il s'agit d'un chef-d'œuvre. Le colis vous parviendra demain. D'ici là, je serai personnellement devenu injoignable, par courrier postal ou tout autre moyen. En vérité, à midi ce jour, mon combat s'achèvera. Merci de bien vouloir prendre soin de mes sept cent quatre-vingt-dix pages. Mon sang palpite dans chacune d'entre elles. Elles sont tout ce que je peux léguer à l'humanité...

Le Dr Patience décrocha son téléphone.

— Allô ? Le bibliothécaire de garde ? Bien. Le Conservateur à l'appareil. Écoutez, je prends connaissance d'un courrier de type « quand vous lirez ces lignes, je serai mort », avec le manuscrit de l'auteur apparemment en chemin dans un envoi séparé. Le nom de l'auteur est... Wyfield B. Wyfield. Pourrais-je vous demander de

vous assurer que la lettre soit bien rangée, comme d'habitude, avec le livre quand celui-ci arrivera, et peut-être aussi de vérifier avec les autorités locales, à partir de l'adresse, si l'homme est vraiment passé à l'acte ? Je suis toujours réticent à prendre ces promesses de sacrifices pour argent comptant sans confirmation de la police, car il est prodigieusement contrariant de procéder au classement d'un dossier avant de voir l'un de ces auteurs réapparaître. Je pense qu'il faut attendre que soit établie, d'une manière ou d'une autre, la vérité officielle avant toute classification.

Alors qu'il venait de raccrocher, son téléphone se mit à sonner.

— Bonjour. Le Conservateur à l'appareil. Que puis-je pour vous ?

— Oh, bonjour, docteur Patience. Ici, Mme Wilberforce, je suis la veuve de M. Wilberforce. Je voulais savoir si les volumes de feu M. Wilberforce étaient arrivés à bon port. Je suis une vraie pelote de nerfs depuis que le livreur est passé...

— Soyez entièrement rassurée, madame Wilber...

— ... et je ne pourrais jamais me le pardonner, si quelque chose arrivait aux écrits de feu M. Wilberforce. Chacun d'entre eux est unique, vous savez. Comme je vous l'ai dit lors de votre visite, il n'en existe qu'une seule copie, chacune de la main du maître, et toutes reliées en peau de porc...

— Beurk.

— Je vous demande pardon ?

— Pardonnez-moi, madame Wilberforce, un chat dans la gorge. Un peu de courant d'air dans mon bureau. C'est sans doute la climatisation.

— Comme Wilby disait toujours, des comprimés d'ail, voilà ce qu'il vous faut. Même si elles ne lui servaient plus à grand-chose, à la fin. Vous ai-je raconté qu'il était en plein milieu de son dernier poème épique quand la Grande Faucheuse est arrivée ? Ça devait s'intituler *Requiem*. Je n'ai jamais compris comment il avait pu deviner...

— C'est tout à fait bouleversant, madame Wilberforce. Je me demande comment vous pouvez en parler avec autant de sérénité.

— Ce poème-là, je n'ai pas eu la force de vous l'envoyer. Cela me semblait, disons, trop sensible pour une bibliothèque, ces étagères froides, métalliques. J'imagine que vous n'avez pas le chauffage central, là-bas ? Voyez-vous, contrairement aux autres, *Requiem* n'est pas relié, puisqu'il est inachevé. Comme la symphonie de

Schubert, mais en vers.

— Comme vous avez dû souffrir, madame Wilberforce. C'est horriblement triste. Mais peut-être que, avec le temps, vous aurez envie que *Requiem* nous parvienne pour être réuni avec ses semblables. Quand vous vous sentirez prête. Nos locaux n'ont pas vraiment le chauffage central, évidemment, mais ils bénéficient des conditions optimales d'un microclimat minutieusement contrôlé au moyen d'une technologie de pointe en matière de conservation, ce qui assure...

— Un jour peut-être, docteur Patience, un jour peut-être...

— ... à nos ouvrages le confort et le bien-être...

— ... le moment viendra.

— ... pour ainsi dire.

Il se tut une minute, percevant les petits grésillements d'un sonotone.

— Hmm... Ha... Hmm... Oui, oui en effet... Bien... Au revoir, madame Wilberforce... Au revoir. (Il reposa le combiné.) Bon sang, quel travail ! J'ai besoin de vacances, à commencer dans un quart d'heure.

À nouveau, on frappa à la porte.

— Entrez, s'il le faut vraiment... Ah, c'est vous, docteur Brecknock. Alors, comment allez-vous ?

Le Dr Louis Brecknock venait d'obtenir son doctorat en littérature anglaise dans une université du nord. Il occupait un type de poste qui déplaît à la plupart des employés, mais le Conservateur l'avait repéré comme le modèle d'érudit dont il allait avoir besoin au conseil d'administration pour son Grand Dessein. Non pas un meneur, mais un homme de confiance. Louis avait environ vingt-six ans, des yeux légèrement exorbités et une pomme d'Adam proéminente. Sa garde-robe comprenait des vêtements taillés dans une sorte de tweed marron, qu'il considérait de toute évidence comme la panoplie idéale de l'homme de lettres, mais qui étaient trop larges pour son étroite carrure, et peut-être bien d'occasion. Le Conservateur nourrissait de l'affection pour lui, s'efforçant de suivre ses progrès. En vertu de son contrat actuel, le Dr Brecknock consacrait deux jours par semaine à mettre à jour les catalogues, deux jours à faire de la recherche et un jour à passer l'aspirateur, en raison d'une pénurie temporaire de personnel d'entretien.

— Bonjour, monsieur. Je viens juste passer la machine à reluire.

Voulez-vous quitter la pièce pendant l'opération ? Comme vous le savez, l'engin est bruyant à l'allumage.

— Je vais peut-être sortir. Comment se déroulent vos recherches ? Quel sujet avez-vous choisi, finalement ?

— Bien aimable de vous y intéresser, monsieur. « La poésie inédite par des poètes inédits aux noms commençant par L : manque de chance ou manque de talent ? » Une vraie gageure. Il faut tout lire avant de pouvoir écrire la première ligne.

Exactement le genre d'attitude que prisait le Conservateur. De la bonne recherche, bien solide. Qui n'essaie pas d'arrondir les angles ou de prendre des détours. Qui n'élabore pas de théorie fumeuse sur la base de données éparses comme tant de ces prétendus érudits d'aujourd'hui.

— Le plus terrible, c'est de faire une percée et aussitôt de voir arriver de nouvelles données.

— La lettre L est donc si prolifique ?

— Eh bien, ce n'était pas le cas pendant ma semaine d'essai. Mais soudain, ce fut la ruée ! Il y a eu cet envoi de folios par M. A. Aylmer Longfellow, vous vous souvenez ?

— Bien entendu. Nous l'avons provisoirement catalogué comme le plus long poème épique de langue anglaise, rédigé dans le moins avenant des styles. Tout en vers de mirliton, n'est-ce pas ?

— Oui, et il s'est spécialisé dans les rimes du type « homme dérisoire / pomme d'arrosoir ».

— Précisément. Vous pensez que vous aurez besoin de relire l'œuvre entière ?

— Je le crains. Sans compter les autres contributions indexées sous cette même lettre : Licence poétique. Littérature prétendue poétique. Lettres poético-érotiques. Litanies poétiques... Dont la plupart sont cruciales dans toute discussion sur le processus de rejet.

— J'admire votre zèle, monsieur Brecknock. Envisageriez-vous de changer pour une initiale moins exigeante ?

— Pas après tout le chemin parcouru, docteur Patience ! Ce serait impossible. Et de toute façon, on ne peut jamais prévoir l'arrivée suivant.

— Vous avez tout à fait raison. Traduit en latin de cuisine, cela pourrait devenir notre devise professionnelle. Je vous laisse à vos méditations et à votre splendide engin.

Il sortit en refermant soigneusement la porte, tandis que démarrait le vrombissement aigu.

— Ma secrétaire. Elle ne m'a pas donné mes horaires.

Et comme par enchantement, la Secrétaire apparut.

— Ah, mademoiselle Ogilvie, vous rappelez-vous à quelle heure part mon train cet après-midi ?

— À 16 h 15, monsieur le Conservateur. Vous aurez besoin d'une heure ou deux pour atteindre la gare sans vous presser. Voulez-vous que je vous cherche dans la pile du rebut une lecture convenable pour votre trajet, ou préférez-vous acheter un *vrai* livre vous-même dans un kiosque sur le quai ?

— Je crois que, pour aujourd'hui, je vais me risquer à lire une publication modestement normale. Il est bon que l'un d'entre nous garde occasionnellement un œil sur les manifestations conventionnelles de notre langue écrite.

— Dans la mesure où vous ne la ramenez pas ensuite pour la laisser traîner ici, comme la dernière fois ! Vous savez comme cela perturbe le personnel en charge du catalogage, de tomber sur de tels éléments sans avoir été prévenu.

— J'en prends bonne note, mademoiselle Ogilvie, j'en prends bonne note. Il faut que je fasse l'effort de penser davantage aux autres.

— Inutile de trop vous flageller, monsieur le Conservateur. Le fait est que certains de vos plus jeunes collègues sont encore tout feu tout flamme.

— Oh, à propos, mademoiselle, je voulais vous demander : quand je suis passé devant la pile du rebut ce matin, j'ai eu le sentiment qu'elle risquait de se renverser. Ne pouvons-nous faire quelque chose pour les enlever et les confier entre les mains de ceux dont le métier est de mettre au pilon ?

— Il faudra peut-être recourir à la force, monsieur le Conservateur. Un refus par la Bibliothèque des Refusés passe mal auprès de certains. Et tous ces manuscrits marqués « Pour la Bibliothèque » qui n'en finissent pas d'arriver !

— Comment faire comprendre que seuls relèvent de notre responsabilité les rejets réels et attestés, garantis de préférence par une fiche de lecture bien dénigrante ? Nous ne sommes pas un entrepôt pour tout le papier imprimé en général ou pour les livres de poche invendus.

— Je m'en charge, monsieur le Conservateur. Tout aura disparu pour lundi. D'ici là, vous n'oubliez pas que nous avons une importante réunion du personnel justement ce lundi, au matin de votre retour ?

— Oh ciel, vraiment ?

— Vraiment, docteur Patience. C'est vous qui avez jugé que c'était une bonne idée, rappelez-vous, « pour que chacun se tienne informé et se sente important », selon vos propres termes.

— J'ai vraiment dit ça ? C'est de la pure folie, mademoiselle Ogilvie, de la pure folie !

La réunion du personnel allait commencer. Les participants entraient bruyamment, se bousculant pour un siège et jonglant dangereusement avec leur mug de café. On afficha complet lorsque les seize à dix-sept employés furent enfin réunis, sans oublier le Conservateur adjoint, Dr Sorensen, qui espéra pouvoir présider la séance avant d'apercevoir le Dr Patience surgir dans le couloir.

— Ah, monsieur le Conservateur ! Heureux de vous revoir. Comment s'est passé votre week-end dans le monde extérieur ?

— Mon hôte a pensé qu'il me fallait goûter un peu d'*air frais*. Ce que j'ai trouvé très surfait, figurez-vous, Sigurd. (Il poursuivit en baissant la voix :) Nous avons eu quelques bons échanges. Sa seconde épouse m'a montré quelques remarquables *refusés*, des livres pour enfants qu'elle a écrits avant de finir blasée et défaitiste, comme tout le monde. Une série de lettres humiliantes pour chaque volume. Des archives remarquables. J'ai bon espoir que l'ensemble nous échoira en temps voulu... Alors, mademoiselle Ogilvie, pouvez-vous nous donner l'ordre du jour pour ce matin ?

— Le voici, monsieur le Conservateur. J'ai imprimé un exemplaire pour chacun. Pas de secret chez nous.

— Splendide.

Il s'éclaircit la voix avec autorité.

— Bonjour à tous !

La réponse spontanée du groupe se composa essentiellement de raclements de chaises et de gorges.

— Alors, reprit le Conservateur d'une voix ferme, avant de passer à d'autres sujets, je ne doute pas que vous avez tous lu dans le détail la suggestion, qui vous a été dûment transmise, émanant de notre

nouvelle assistante de conservation, Mlle Winterhalter. Mademoiselle Winterhalter, voulez-vous prendre la parole et nous en rappeler les points essentiels ?

L'Assistante de conservation s'empourpra.

— Certainement, docteur Patience. Avec plaisir. Monsieur le Pré...

— « Docteur » suffira, mademoiselle Winterhalter, simplement « docteur ».

— Pardonnez-moi, docteur Patience. Eh bien, le Conservateur en chef m'a demandé de rappeler à chacun combien nous, les blouses blanches, nous détestons les reliures en cuir. Leur belle apparence ne compense pas les désagréments qu'elles occasionnent. (Elle gagnait en aisance.) Voyez-vous, une étude récente a démontré que les livres reliés en cuir que nous avons enregistrés il y a moins de dix ans montrent déjà des signes de détérioration, ce qui implique un traitement onéreux, voire, en fin de compte, une reliure toute neuve. Voyez-vous...

— Je vous suis parfaitement, comme nous tous ici, j'imagine ?

— Vous savez...

— Attendez une minute, l'interrompt le Registraire. Je suis un peu perdu, monsieur le Conservateur. La Conservation est-elle en train de nous dire que nous devons arracher les reliures en cuir qui se présentent à l'enregistrement ou bien simplement refuser de tels manuscrits ?

Le Conservateur hocha la tête avec compréhension.

— Ni l'un ni l'autre, monsieur de Butler. Les gens en possession de manuscrits susceptibles de nous intéresser semblent trouver naturel de les faire relier tout spécialement en cuir *avant* de nous les proposer. Nous aimerions, si possible, couper court à la coutume. Il faut toujours privilégier nos reliures maison, dans des matériaux inertes, sans acide ni alcali ni radioactivité (ni faux pli).

Le chef Relieur leva la main.

— C'est très bien tout ça, monsieur le Conservateur, mais laissez-moi vous dire que l'Atelier est déjà entièrement débordé. J'aurais besoin de deux apprentis supplémentaires pour arriver à tenir la cadence. On reçoit de nouveaux arrivages tous les jours. La plupart du temps, ce sont des liasses de papier machine, généralement en piteux état, souvent sans pagination et maintenues, quand on a de la chance, par un élastique. Parfois – et j'imagine que cela ne laisserait

pas indifférents les syndicats – l'un d'entre nous est en fait obligé de lire le livre pour retrouver l'ordre des pages. Et avec la façon dont rédigent les gens aujourd'hui, sans le moindre complexe, ce n'est pas toujours simple à déchiffrer, surtout quand on a de la colle plein les doigts. Résultat, mes gars se retrouvent souvent désespérés.

— Je prends note des apprentis supplémentaires, dit le Conservateur. Tout à fait justifiés, tout à fait. Nous arriverons bien à dénicher deux jeunes ayant abandonné les études, sans qualification ni prétention financière. J'en toucherai un mot au proviseur du coin. Revenons-en à vous, mademoiselle Winterhalter...

— D'autre part, nous sommes en mesure de rendre compte de recherches récemment menées au sein de notre département. Plusieurs attachés de conservation avaient observé que les manuscrits entrants étaient assez fréquemment maculés de taches disgracieuses, en particulier sur les premières et dernières pages. Il y a plusieurs mois, on nous a demandé de les faire disparaître. Mais avant d'entreprendre un nettoyage sans risque, il nous est apparu nécessaire d'identifier, si possible, la nature de ces taches. En conséquence, un chercheur en science de la conservation, collaborant étroitement avec nos services, a sélectionné des échantillons de pages souillées afin de constituer le premier stade d'un programme d'investigation (ou PI). Ce qui, bien sûr, ne représente qu'un projet pilote en prévision de...

— Euh, mademoiselle Win...

— ... et *ensuite*, poursuivit-elle vigoureusement, les pages concernées furent numérisées pour disposer de copies fidèles, parce que dans notre service non plus nous n'avons pas le temps de lire les livres. On est tout aussi débordés. Enfin, ce n'est pas tant que cela me dérange personnellement, mais...

— À ce stade, pourrions-nous suggérer à M. Scranton de résumer pour nous ses découvertes ?

Docile, le Responsable en chef des recherches se mit à lire, d'un ton implacablement monotone, le rapport qu'il avait préparé et posé sur ses genoux.

— Les feuilles d'échantillon ont été soumises à une batterie de tests : analyse au carbone 14, au carbone 15, analyse spectrographique, au microscope électronique, par activation neutronique. Les tests d'identification ont été orientés dans quatre directions primaires, plus clairement catégorisées en : haut / bas / gauche / droite. Notre découverte primaire (DP) a révélé que toutes les taches sont de nature organique.

Le Conservateur s'enfonça confortablement dans son fauteuil, laissant accroire que cette abréviation faisait partie de son vocabulaire quotidien.

— Une DP, aha !

— Nos investigations secondaires, toutefois, ont permis une analyse plus poussée.

— Donc une APP ? Et quel fut le résultat, monsieur Scranton ?

— 4,45 pour cent des échantillons contenaient de l'hémoglobine, 62,86 pour cent des *excreta* humains et 32,68 pour cent de la solution saline.

Le Conservateur adjoint se pencha en avant d'excitation.

— En résumé, du sang, de la sueur et des larmes ?

— C'est précisément ainsi que nous l'avons interprété en labo.

Le Conservateur en chef se frotta les mains.

— Fascinant ! Comment ne pas y voir la manifestation des affres de la création littéraire, sous la forme la plus tangible et la plus éloquente ?

— Pour être plus académique, c'est la manifestation des affres de la création littéraire non publiée, en voie d'être refusée.

— En effet, en effet. Il y a là assurément matière pour une publication scientifique, ne pensez-vous pas ?

Le Chercheur se montra circonspect.

— Eh bien, certaines pistes semblent s'imposer, telles que le ratio entre les taux de sang et de sueur répandus dans la production comparée entre, disons, poésie et littérature, ou peut-être biographie et autobiographie. Ce qui m'intéresserait en particulier serait l'étude d'un lien possible entre le groupe sanguin et la production littéraire. De son côté, mon collègue a suggéré qu'il serait possible de reconstituer le régime alimentaire d'un auteur par l'analyse de sa sueur, au moyen de techniques sophistiquées récemment développées aux États-Unis. Encore faudrait-il, évidemment, pouvoir lever des fonds *via* du mécénat privé. Ce serait à mon avis du pain bénit pour un historien des lettres, n'est-ce pas, monsieur le Conservateur ?

— Ce n'est pas moi qui vous contredirais. C'est tout à fait palpitant. Il est bien impossible de fixer une limite à nos éventuelles découvertes. Je me demande si nous ne pourrions inciter une autre bibliothèque anglaise à lancer un protocole de recherches parallèles

sur des manuscrits *aboutis* du XIX^e ou XVIII^e siècle ?

Se rappelant ses propres études, Mlle Ogilvie s'empressa d'intervenir.

— Ou même plus tôt, monsieur le Conservateur ! Songez à Chaucer ou à Bède le Vénérable. Que préférerait-il au petit déjeuner, on se le demande bien.

— Nous pourrions créer une *case* de données, s'enthousiasma le Conservateur.

Le Chercheur reprit avec assurance :

— On n'en est encore qu'aux balbutiements et je ne voudrais surtout pas risquer d'impair mais, puisque nous en sommes aux confidences, je peux vous le dire : il semblerait que certains de nos auteurs fussent gauchers. Mais je ne peux être formel sur ce point.

— Magnifique ! Remarquable ! De la pure science, s'extasia le Conservateur.

Quelle exaltation de se sentir si fier de son petit peuple ! Il éprouva à leur égard une vague d'affection inédite.

Le Conservateur adjoint décida alors qu'il était temps de revenir sur terre.

— Corrigez-moi si je me trompe, mais j'ai fait mes calculs pendant vos échanges. On m'a appris à l'école que 4,45 plus 62,86 plus 32,68 font 99,99 pour cent. Quid du 0,01 pour cent ? Pouvez-vous nous éclairer, monsieur Scranton ?

Le Chercheur fouilla dans ses papiers.

— Voyons voir... Ah, oui... Nous y voici : 0,01 pour cent. C'est là : « non identifié ».

— Puis-je savoir, insista l'Adjoint, si ce 0,01 pour cent consiste, si l'on peut dire, en une entité unique ou bien en divers dépôts répandus sur votre échantillon ?

— D'autant que je m'en souviens, il s'agit d'une seule entité parmi la série de taches.

Le Conservateur reprit les commandes.

— Eh bien, avons-nous fait le tour des questions scientifiques pour aujourd'hui ?

— Certainement, monsieur le Conservateur.

Il adressa à chacun un large sourire paternaliste.

— En ce cas, j'ai une petite surprise pour vous. Je viens de recevoir un courrier de mon homologue en Californie de la *Maison des Manuscrits Malheureux*, qui m'envoie une proposition plutôt intrigante. Il est question d'une jeune femme qui mène des études tout à fait novatrices, d'un genre encore inconnu au Royaume-Uni. Du moins à ma connaissance.

— Vous nous mettez sur le gril, monsieur le Conservateur !

En répondant aussi impulsivement, Mlle Ogilvie avait cependant traduit le sentiment de chacun.

— Voici ce qu'il en est. Leur bibliothèque de manuscrits est régulièrement infestée de poissons d'argent. Et c'est précisément le sujet de son enquête. Comme vous le savez tous, de précédentes recherches se sont concentrées sur le type de colle ou de toile à reliure que préfèrent ces parasites. Proposant une approche originale, cette jeune chercheuse s'est mis en tête de découvrir leurs goûts en matière de littérature...

— Mais pourquoi venir chez nous ? demanda Mlle Winterhalter. Nous n'avons pas de poissons d'argent dans notre bibliothèque. En tout cas, ils ne nous posent pas de problème. À dire vrai, je n'en ai jamais trouvé ici, et vous monsieur Scranton ?

— J'ai cru un jour en découvrir un, mais ce n'était que le fragment d'une vieille guirlande de Noël. Je crains également qu'elle perde son temps chez nous.

— Elle s'appelle Mary-Beth Schumacher. Et quoi qu'il en soit, elle passera les trois mois précédant Noël en tant que stagiaire dans votre service, monsieur Scranton. Espérons donc qu'elle trouvera de quoi s'occuper durant cette période.

Millie entra en poussant une table roulante.

— Ah, reprit le Conservateur, ce thé tombe à pic.

L'Adjoint sauta sur l'occasion.

— Monsieur le Conservateur, me permettez-vous d'évoquer un problème qui s'est posé récemment à plusieurs reprises et qui concerne le cœur même de notre Bibliothèque et de son fonctionnement ?

— Mais je vous en prie, Sigurd. Est-ce si inquiétant qu'il y paraît ?

— Cela pourrait bien le devenir, à mon avis. Comme vous le savez tous, nous sommes ici afin de recueillir et de préserver pour la postérité les manuscrits qu'aucun éditeur n'a souhaité publier. Telle est notre mission. Dans la plupart des cas, les éléments entrants sont

accompagnés de lettres de refus offrant une idée des relations de l'auteur avec les agents et les éditeurs. Parfois, il ne s'agit que d'une sélection, pour donner le ton. D'autres fois, la correspondance est plus volumineuse. Le record à ce jour se situe aux alentours de deux mille lettres – c'est bien cela, monsieur de Butler ?

— Deux mille soixante-treize pour être exact, docteur Sorensen, qui couvrent l'ensemble d'une non-carrière débordant d'activités stériles. Le cas est rare d'une telle personne prétendant au statut d'auteur littéraire et conservant chacune de ses lettres de refus, dès le début, comme si elle avait pressenti la création de notre institution – qui lui en est finalement reconnaissante.

— J'imagine que la plupart des écrivains contrariés se contentent de les déchirer dans un accès de rage littéraire et de les jeter dans la poubelle, peut-être dans un geste de défi tout aussi littéraire ? supposa le Conservateur. J'avoue que jusqu'ici je n'avais jamais réfléchi au mécanisme en jeu.

— C'est, je pense, la réaction la plus commune, même si la nuance dans les détails demeure un sujet encore inexploré pour les psychologues. Un jour, nous avons reçu une donation assortie d'un sac en polyéthylène rempli de petits bouts de papier jauni. À l'examen, on découvrit qu'il s'agissait des restes de L. R. saccagées.

— L. R. ? s'enquit le Dr Patience.

Le Registraire opina respectueusement.

— Lettres de Refus. En l'occurrence, elles avaient été déchirées directement dans le sac et conservées dans ce triste état. Un cas unique. Il fallut environ six mois à l'un des prédécesseurs de Mlle Winterhalter pour reconstituer le puzzle. L'un des mots tapés à la machine était impossible à compléter, mais nous sommes parvenus à déchiffrer le terme « non-négociable ». La Conservation a restauré au crayon le mot lacunaire, en imitant le style original de la machine à écrire, mais de manière à laisser la restauration visible.

— Je vous remercie, monsieur le Registraire, dit l'Adjoint. Quoi qu'il en soit, voici mon problème. Parfois, nous recevons des manuscrits de romans ou des recueils de poésie remontant au début de carrière d'un écrivain malheureux. La difficulté surgit lorsque ce même auteur accède à un succès inattendu vers la fin de sa vie. Car des éditeurs sans scrupule vont alors fouiller dans sa production à la recherche d'œuvres antérieures qu'ils avaient négligées or mal appréciées et dans lesquelles le spécialiste pourra détecter la patte naissante du maître en devenir. Ce scénario pourrait fort bien aboutir au fait que l'une de nos acquisitions finissent, sur le tard –

pardonnez-moi le terme – *publiée* !

Une rumeur de consternation s'éleva autour de la table.

— Par tous les saints, Sigurd ! s'écria le Conservateur, devenu pâle comme un mort.

— Exactement. Le cas doit être rare, mais la possibilité existe.

N'osant lever les yeux de son bloc-sténo, Mlle Ogilvie remarqua avec désarroi que la voix de son supérieur s'était légèrement enrouée.

— Quelqu'un ici connaît-il la réponse à une telle situation ?

— J'imagine que nous partons du principe que l'exemplaire qui nous parvient est le seul existant ? se risqua le Registraire.

— Si tel fut le cas jusqu'alors, je crois qu'il est temps d'instaurer certains changements, rétorqua l'Adjoint. Il suffira de réviser notre règlement. Docteur Patience ?

— Pouvons-nous stipuler que tout autre exemplaire doit être détruit avant que nous puissions accepter la donation ? En fait, demander une garantie écrite ?

— Nous pouvons toujours stipuler, assurément, mais pas vraiment imposer. Et que faire, par exemple, dans le cas d'un sonnet donné dans un moment de passion à une maîtresse éperdue qui se prend fièrement à le citer *in extenso* dans ses Mémoires, sonnet que l'on retrouverait chez nous des années plus tard, inclus dans un banal recueil de poésie refusée en bloc ?

Le Conservateur poussa un soupir.

— La question est délicate. Je ne vois qu'un accord amiable...

— Allons donc ! N'oublions pas à qui nous avons affaire, monsieur le Conservateur : des agents et des éditeurs. Des agents et des éditeurs !

— Exact. Je vais devoir aborder le sujet avec nos conseillers juridiques.

— Je suppose, lâcha le Registraire pensivement, que nous pourrions imaginer un repère pour parer à ce genre d'éventualités. De tels ouvrages pourraient ainsi être identifiés et classés à part.

— Je me disais que nous devrions imaginer un rituel approprié, à accomplir dans notre Bibliothèque. Le volume ainsi disgracié, posé à l'envers sur un plateau, passerait entre deux rangs de bibliothécaires et se verrait expulsé directement par la porte de secours, suggéra

l'Adjoint.

De toute évidence, il était on ne peut plus sérieux.

— Le tout suivi par un verre de cognac dans mon bureau, peut-être ? compléta le Conservateur.

— Sans aucun doute. Tout le monde serait forcément bouleversé.

Le Conservateur estima que le temps était venu d'alléger l'atmosphère.

— Chers collègues, la vie de bibliothécaire n'est pas toujours un long fleuve tranquille ! Laissez-moi vous dérider avec ce courrier d'un critique littéraire bien connu qui me demande si nous envisagerions d'ouvrir un rayon de notre bibliothèque pour « les livres que personne n'aurait jamais dû écrire ».

Il déclencha une vague de rires complices et professionnels.

— Sur ce, je clos cette assemblée. Personne ne voudrait en surcharger le procès-verbal, n'est-ce pas, mademoiselle Ogilvie ?

— Vous êtes toujours plein de prévenance, docteur Patience, répondit l'intéressée.

Comme d'habitude, elle avait couvert la réunion inlassablement rivée à son porte-mine argenté.

Le jour commençait tout juste à pâlir lorsque le Conservateur s'élança dans l'allée. En cette fin d'automne, les feuilles humides dégageaient un parfum âcre et le gravier glissait légèrement. Montague Patience était de cette humeur qu'il aimait à qualifier d'« élégiaque » et qu'il était déterminé à savourer sans réserve. Il s'arrêta pour allumer un petit cigare noir, jouant des épaules à l'intérieur de son pardessus à la W. H. Auden. La vie était belle, son navire voguait sur des eaux profondes et paisibles, il avait l'esprit clair. L'Américaine serait repartie d'ici la fin du mois et, en temps utile, il pourrait solliciter en échange quelques visites aux États-Unis pour son personnel. Il fallait parcourir huit cents mètres environ pour atteindre le double portail qui les protégeait du monde extérieur et encore douze cents mètres jusqu'au village. Il aimait ce sentiment diffus que la Bibliothèque était respectée des autochtones – qu'il considérait en privé comme de frustes tâcherons – sans que ceux-ci aient la moindre idée de ce qui se passait à l'intérieur de leurs murs. Cela lui rappelait sa jeunesse à l'université et la conscience qu'il avait alors de son prestige académique auprès de la population de la ville. Il appréciait notamment la courtoisie avec laquelle il était accueilli – ou même salué – par des habitants plus âgés que lui. Occasionnellement, il trouvait le temps de descendre au village et d'engager une aimable conversation avec le premier venu, répandant la bonne parole à un niveau suffisamment compréhensible par des gens extérieurs à l'institution. De la même façon, il avait tendance à encourager son personnel à assister aux messes locales, y voyant une autre forme de relations publiques. Il connaissait assez bien le vicaire du cru, qu'il avait rencontré à une ou deux occasions. D'ailleurs, il avait dans l'idée de lui soumettre quelques tracts violemment athéistes qu'il avait découverts par hasard dans leur fonds et qui lui paraissaient mériter un lectorat beaucoup plus large, tant ils prônaient un démantèlement si parfait

de la religion moderne.

Il sortit d'un pas alerte. Quel bonheur de fumer ainsi ! La Bibliothèque était certes peu regardante sur les règles et précautions en matière d'incendie, mais l'interdiction de fumer ne souffrait aucune exception. En fait, les fumeurs étaient aujourd'hui peu nombreux parmi le personnel, hormis Mitcheson et Ffolke de temps en temps. Lorsqu'il arrivait au Dr Patience de céder à la tentation, il s'attirait une telle réprobation de la part de Mlle Ogilvie qu'il en perdait tout plaisir. Mais elle serait rentrée dans son appartement à l'heure du retour, il comptait donc profiter au maximum de l'occasion.

De vastes idées tourbillonnaient dans sa tête. Il se débattait avec son habituel ennemi. Comment résumer la chose ? Le problème était, en partie, le suivant : quel était l'intérêt de la Bibliothèque ? À quoi servaient-ils tous ?

Bien entendu, il était le mieux placé pour répondre à cette question. N'était-il pas le Conservateur en chef ? Il avait réécrit leur Charte à deux reprises, brillamment défendu la Bibliothèque face aux médias les rares fois où il leur avait ouvert ses portes, et même combattu le cynisme des œuvres de bienfaisance en les persuadant de la nature visionnaire de leur travail. D'une certaine façon, il incarnait la Bibliothèque. Il lui arrivait même de se tenir en face des portraits à l'huile de ses prédécesseurs afin de prêter allégeance à leur création et tout ce qu'elle représentait. La routine de l'institution était assez simple, c'est plutôt sa finalité qui le préoccupait. Car l'objectif à long terme devait impliquer une sorte d'auto-évaluation et la résolution de quelques importantes conséquences. Il commençait à se dire qu'au cœur de cette entreprise revenait une question obsédante, constamment ignorée : la littérature publiée avait-elle plus de valeur que la littérature imprimée ?

Et si cette question ne pouvait être éludée, comment lui, le porte-parole en chef qu'elle venait hanter et harceler, allait-il bien pouvoir y répondre ?

Sa formation intellectuelle lui désignait un seul recours : la voie scientifique. Mais encore ? En quoi la science pouvait-elle l'aider ? « Des définitions, Montague, des définitions. » En d'autres termes, quelles étaient les différences entre la littérature éditée et non éditée ? Eh bien, la première était toujours achevée et la seconde, pas tout à fait. Première vérité. La littérature non éditée était souvent mal dégrossie, mal orthographiée, incorrecte, répétitive, pleine de clichés, peu originale, imitative, prévisible, avec un début

faible, un milieu sans consistance et une fin inepte – mais comme la plupart des publications récentes et actuelles. Pas Dickens d'accord, ni Wilkie Collins ni Thomas Hardy. On ne trouvait plus aujourd'hui de tels écrivains, d'ailleurs. D'accord, les auteurs à la mode recevaient des millions en à-valoir mais, comme le répétait son vieux directeur d'études : « Qui lira encore ces crétins dans un siècle ? » Personne. Quant aux grands maîtres, ils n'entraient pas en ligne de compte. Ils étaient différents. Son territoire, c'était la production des non-maîtres. Autant dire celle de tous les autres, éditée parfois sous de belles couvertures pour attirer le chaland, et parfois non. En tant que bibliothécaire, il était habilité à envisager la fugacité des siècles et la manière dont elle affectait les valeurs. Alors, où tracer la frontière entre les non-maîtres publiés et les non-maîtres non publiés ?

Et *quid* des correcteurs ? Armés de leur crayon chirurgical, des cohortes de correcteurs s'attachaient à convertir le matériau brut de l'auteur inconnu en une production nette et conforme aux exigences du marché, finissant souvent par réduire une mélodie nouvelle ou originale en musique d'ascenseur. En allant au bout de cette logique, un véritable érudit affirmerait que, à un certain niveau, les manuscrits qu'il conservait étaient plus purs et plus précieux que les fonds de toutes les bibliothèques publiques et de toutes les librairies commerciales réunies.

Ce qui distinguait radicalement la montagne d'écrits à l'extérieur de sa Bibliothèque de celle qui s'élevait à l'intérieur, c'était l'intervention divine du commerce. Les projecteurs du marketing pouvaient, il en était convaincu, transformer en succès de librairie n'importe quel roman choisi au hasard dans sa collection. À renfort de chirurgie esthétique, de génie génétique et de campagne publicitaire, tout manuscrit pouvait se métamorphoser en best-seller et trouver sa place dans la folle farandole. On pouvait d'ailleurs se laisser tenter par l'expérience... Il avait à sa disposition une quantité de littérature grivoise en tous genres, allant de l'autobiographie supposée au manuel pratique de pornographie – il suffirait de choisir une œuvre milieu de gamme. Un titre accrocheur, une bonne couv', une ou deux critiques rémunérées sous le manteau, une interview marchandée à la BBC, et le livre serait lancé ! Il raflerait peut-être même un prix. Une série d'expériences contrôlées de ce type pouvait-elle constituer une méthode scientifique ?

Prenons par exemple six volumes, affectés des pires L. R. (il prenait plaisir à épouser leur jargon), sélectionnés parmi des genres variés : peut-être deux fictions, un recueil de poésie, un roman historique, un récit d'exploits sexuels. Et préparons-leur un

lancement aux petits oignons. Si l'un d'entre eux atteignait des records de ventes, imaginez le plaisir de rédiger un rapport mettant côte à côte le rejet le plus destructeur à la critique la plus dithyrambique. Il gloussa tout en poursuivant son chemin.

D'ailleurs, il y avait bien un moyen. À moins d'une dizaine de kilomètres de l'autre côté du village, vivait un petit éditeur privé... Hmm...

Mais comment faire accepter à ses collègues une telle expérimentation ? Il ne pouvait exister de crime plus odieux à ses yeux que de publier l'un des manuscrits qu'on lui avait confiés. Ce délit transgresserait d'un seul coup au moins trois clauses de la Charte. Le conseil d'administration se verrait contraint de le renvoyer. À moins de pouvoir plaider la cause scientifique. Et à moins bien sûr que personne ne s'en rendît jamais compte...

Le Dr Patience parvint à un embranchement. Le chemin de gauche tournait jusqu'au pont qui traversait la rivière sinuant paresseusement à travers le domaine et menait au-delà du bosquet à un second portail, beaucoup plus modeste. Il ne descendrait pas au village, il avait besoin de solitude et d'obscurité. Il était d'humeur contemplative, à lancer des galets dans l'eau. Il jeta dans la nuit le bout de son cigare et sortit une pastille de menthe de sa poche, par réflexe. Bon sang, non ! C'est un deuxième cigare qu'il lui fallait. Son esprit cogitait à fond.

L'éditeur privé auquel il songeait était très riche. Il gagnait sa vie dans le milieu infect de l'*édition à compte d'auteur*. Cette épouvantable pratique, dont le seul nom était proscrit des conversations, perturbait tous les employés de la Bibliothèque des Refusés. À vrai dire, c'était pour eux une véritable provocation, s'agissant de voler des œuvres rejetées qui leur revenaient de droit, de saper les fondements mêmes de leur institution et de donner à d'honnêtes frustrés des idées hautement déplacées. Dans ce monde moderne, toutes les traditions partaient à vau-l'eau ! Il y eut un temps, comme le faisait parfois remarquer le Dr Patience dans des séminaires, où chacun connaissait la différence entre publication et non-publication. Mais avec ce « compte d'auteur », où deux cents prétendus livres étaient imprimés pour être vendus (ou pire, cédés) à la famille du prétendu auteur, pouvait-on vraiment parler d'édition ? Leur numéro d'ISBN suffisait-il à les légitimer ? Pas dans son esprit. Cette pratique ne faisait que compliquer la vie des bibliothécaires. Il avait même entendu parler d'une machine infernale, venue sans doute des États-Unis, qui permettait d'insérer un bidule informatique à l'entrée d'une machine de trente mètres de

long, de presser un bouton et – le temps d'atteindre l'autre bout à vélo – de récupérer aussitôt sur la table de livraison un livre flambant neuf et encore tout frais. Avec cette invention diabolique, vous pouviez procéder à un tirage d'une seule unité ! Pouvait-on encore appeler ça de l'édition ? Comme d'habitude, le seul fait d'évoquer ces techniques peu orthodoxes lui donnait le tournis.

Mais ce requin de l'édition qui prospérait en bas du chemin était plutôt un brave type. Il avait au moins le sens de l'humour et possédait deux voitures de sport. Ils s'étaient rencontrés par hasard dans le train descendant de Londres et s'étaient mis à discuter. Comment s'appelait le bougre, déjà ? Andrew quelque chose. Andrew... Caxton. Oui, c'était ça. Et pourquoi pas Gutenberg ? Bref, Caxton avait déployé beaucoup de malice dans sa description des us et coutumes de son métier, racontant ses manœuvres de séduction envers ces poètes ou mémorialistes autoproclamés qui représentaient son gagne-pain. Selon ses propres termes, il entretenait d'étroites relations avec la postérité et se sentait donc habilité à parler en son nom. Il présentait au client des catalogues contenant des polices de caractère particulièrement émouvantes ou viriles, ainsi qu'une séduisante liste de dédicaces personnelles pré-rédigées – bref, toute une batterie de pièges dans lesquels sa proie fonçait tête baissée. Il se montrait crédible, charmant et assez entreprenant. Il savait exactement quand marquer une pause (comme dans l'expression « votre... manuscrit ») ou quand baisser la voix (« lorsque vous verrez ce livre pour la première fois et que vous le tiendrez dans vos mains »). Caxton conservait chez lui un exemplaire unique de toutes ses publications, en partie pour des questions de fierté, en partie parce que ces ouvrages lui étaient utiles pour porter l'estocade au client encore indécis. Il avait gracieusement offert à Montague de lui montrer sa production, ou même de donner à la Bibliothèque un cours informel sur sa propre expérience dans l'industrie éditoriale – une causerie qu'il baptiserait « l'Art du racolage ». Montague avait courtoisement décliné la proposition et découragé son auteur. Ses collègues l'auraient lapidé.

Andrew Caxton, songea-t-il, pourrait bien être le genre de personnes à accepter une expérience littéraire. Mais il serait sans doute incapable d'en garder le secret – il s'était montré outrageusement loquace dans le train au sujet de ses clients. Ce serait une folie de s'en remettre à un tel individu. Oublions.

Il poursuivit son chemin, tirant de son cigare de pensives bouffées. De toute façon, qu'est-ce que cela prouverait en définitive ? Rien du tout. Tout le monde savait comme il était difficile de se faire publier. Les nouveaux élus se bousculaient

toujours pour déballer dans la presse combien d'éditeurs les avaient ignorés, saisissant la chance de rendre la monnaie de leur pièce, tout en encaissant leurs droits d'auteur. Les gens acceptaient très bien l'idée d'une sorte de sélection naturelle. Mais voici ce que lui se demandait : cette fameuse sélection naturelle, lourdement biaisée depuis toujours par l'intérêt commercial, faisait-elle vraiment en sorte de révéler au public toutes les œuvres dignes de ce nom ? La réponse était assurément non. Aucun *deus ex machina* ne venait inmanquablement déposer chaque chef-d'œuvre entre les mains du parfait éditeur. Par conséquent, il lui revenait le rôle de repérer les morceaux de choix oubliés par le boucher, ceux qui avaient malheureusement glissé de son billot ensanglanté pour tomber parmi les déchets pestilentiels, au lieu d'être soigneusement taillés et emballés dans un bel emballage neuf pour la consommation et la joie des foyers. Des humbles tâches exécutées à la Bibliothèque, nombreuses étaient celles qui servaient une noble cause. Après tout, pour reprendre un argument éculé, qui aurait publié l'*Ulysse* de James Joyce si l'auteur avait été une petite boulotte bigleuse en robe de chambre au nom inconnu de Brenda Wilkins ? Ils en étaient tous bien conscients. Pour autant, le mot d'ordre de la Bibliothèque n'était pas de collecter les chefs-d'œuvre ; il régnait parmi ses collègues une sorte de bienveillance intellectuelle et démocratique. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, préféraient se plonger dans la lecture du « pire ». Et *a contrario*, personne ne pouvait soutenir qu'une publication garantissait un label d'excellence...

Il ramassa quelques galets moussus et les lança un par un dans la rivière. Un point continuait de le titiller : comment faire admettre que son – pardon, leur – travail ne consistait pas simplement à s'occuper d'une « curieuse démangeaison intellectuelle » (comme l'avait un jour qualifiée un journaliste). Ils offraient une saine alternative à la frénésie béotienne du milieu éditorial en général. Oui, tel était leur rôle : celui d'une soupape de sécurité morale. Donc, tous ceux qui recherchaient de la littérature spontanée et non calibrée la trouveraient chez eux.

Montague se réjouit de cette révélation. Elle constituait un nouvel aboutissement pour des pensées qu'il avait des milliers de fois ressassées, comme dans une sorte de jardinerie où les graines sont gardées bien au sec dans des paquets avant usage. Certaines donneraient de la mauvaise herbe, d'autres du fourrage et d'autres encore des roses d'exposition. La *Grande Jardinerie*. Il ne put s'empêcher de sourire. Il détestait les livres de jardinage, avec presque autant de ferveur que ceux de cuisine ; il avait d'ailleurs instauré un décret bannissant de la Bibliothèque tous les manuscrits

refusés de l'un ou l'autre genre. Le Dr Patience rentra chez lui le cœur plus léger. Il s'en ouvrirait aux autres, peut-être à Sigurd. Pas trop tôt, car il devait encore y réfléchir en profondeur, mais il trouvait du réconfort dans l'idée que sa Bibliothèque serait un jour reconnue comme un chaînon fondamental dans le domaine plus vaste et plus éternel des sciences humaines.

La cloche d'entrée retentit longuement et fortement. Stavros le Concierge se leva péniblement de son fauteuil.

— C'est sûrement elle, dit Millie. Qui d'autre sonnerait comme ça ?

Le chauffeur de taxi se pencha avec impatience vers la grille.

— Eh oh, debout les morts ! J'ai une passagère du nom de Schumacher à livrer à votre patron, le Dr Directeur. Il est là ? J'ai dû faire tout le tour du comté avant de vous trouver.

— C'est bon, je m'en occupe. Elle est attendue.

Cela faisait plaisir de savoir que la Bibliothèque restait toujours aussi difficile à localiser. Stavros se promit d'en référer au Dr Patience.

Il ouvrit la porte et se retrouva en plein courant d'air. Devant lui se tenait une femme grande et échevelée du genre qui caquette, vêtue d'un manteau du genre qui cocotte, attendant que le chauffeur grincheux finît de décharger et d'empiler sous l'auvent du portail un nombre stupéfiant de valises.

— Eh ben, ça en fait des bagages, commenta Stavros. Mieux vaut laisser tout ça là pour l'instant, mademoiselle. Ils sont en parfaite sécurité.

— Bon, d'accord. J'arrive directement de l'aéroport. S'il vous plaît, prenez grand soin du paquet que vous tenez, il contient de la verrerie.

— Nous avons tout à fait l'habitude, mademoiselle. Même avec du verre. Veuillez me suivre jusqu'au bureau du Conservateur en chef.

Stavros sortit avec précaution son gros talkie-walkie tout neuf et

pianota sur les touches en s'attardant un peu plus longuement que nécessaire. Un grésillement convaincant retentit, lui donnant le signal pour parler aussitôt dans l'émetteur :

— Le portail au rapport, pour le Conservateur.

Il pivota et se pencha légèrement en avant, comme pour faciliter la transmission des ondes. Un silence lui répondit. Le Dr Patience conservait son propre talkie, toujours prêt en cas d'alerte, sur une table basse de son bureau. Il était plutôt fier de son jouet, envisageant même d'équiper tous les cadres de son équipe, mais Mlle Ogilvie l'avait convaincu que la ligne téléphonique suffisait largement pour les communications internes.

— La Mary-Beth Schumacher que vous espériez est arrivée, monsieur.

— Vous entend-elle ?

— Pas du tout. Elle est plutôt encombrée, monsieur.

— C'est bien ce que je craignais. Eh bien, merci de m'avoir informé, Stavros.

Le Concierge se redressa, cria « Bien reçu, monsieur. Terminé, monsieur » et rangea soigneusement son appareil.

— Maintenant, si vous voulez bien me suivre, madame. Nous ne voudrions pas vous perdre dès le premier jour.

Il avait décidé de prendre l'itinéraire le plus long.

— Ça ressemble un peu à une prison ici, non ? se risqua Mary-Beth au bout d'un moment.

Elle avait vraiment l'accent américain, californien pour être précis, songea Stavros avec perspicacité.

— Ça dépend du point de vue. Selon moi, il s'agit moins de retenir certaines choses à l'intérieur que d'en maintenir d'autres à l'extérieur, si vous voyez ce que je veux dire.

— Et c'est très propre, aussi.

— Ça, c'est grâce à ma moitié ! Elle brique tout à fond, pour sûr. Vous y voilà, prenez l'ascenseur et vous arriverez juste devant la porte du Dr Patience.

Le Conservateur en chef l'accueillit à l'ouverture de l'ascenseur. Il se pencha pour saluer la nouvelle venue, le sourire rayonnant et les mains tendues dans une sorte de bénédiction papale. La manœuvre de déstabilisation fonctionna parfaitement sur Mlle Schumacher, qui

ne parvint à décider si elle pouvait ou pas tenter la poignée de main.

— Docteur Schumacher ! Quel plaisir ! Bienvenue dans notre Bibliothèque nationale des Refusés.

— Oh, merci pour l'accueil ! Quel voyage... Et quelle incroyable maison ! J'adore la déco.

— Entrez dans mon bureau, nous allons prendre une tasse de thé. Vous aurez tout loisir de rencontrer les autres plus tard. Nous sommes toujours enchantés de recevoir une envoyée de nos homologues d'outre-Atlantique.

La principale mission desdits homologues différait largement de la leur. Entièrement indépendante, l'institution américaine semblait ne partager aucun des scrupules et réticences de la Bibliothèque des Refusés. La direction en Californie ne recherchait essentiellement que des manuscrits d'auteurs célèbres, notamment ceux de leurs ouvrages réputés, au point de devenir un sérieux concurrent sur le marché mondial. Une partie de leur établissement offrait, selon leur publicité, « un asile pour les manuscrits restés obscurs et inédits », mais leurs critères de sélection se révélaient pour le moins arbitraires, et si toutefois ils obéissaient à quelque stratégie d'ensemble, cette dernière dépassait l'entendement britannique. Cependant, la conséquence pour la Bibliothèque des Refusés était l'agaçante impossibilité de revendiquer dans leur présentation une exclusivité, au sens littéral du terme. (La distinction cruciale entre la collecte du moindre manuscrit rejeté et celle de certains manuscrits au hasard des circonstances n'était pas du genre à marquer le premier profane venu.) La bibliothèque californienne s'offrait le luxe d'un épais bulletin interne intitulé *Ni Lu Ni Connu* qui, selon la rumeur, ambitionnait de devenir un périodique savant et florissant. L'annonce par le Conservateur en chef de ce projet indécent lors d'une réunion avait inspiré parmi ses collaborateurs une belle série de titres potentiels, la palme revenant incontestablement à *Les Inimprimables*. Et ainsi que le Dr Patience avait pu le vérifier par d'anciennes correspondances, l'ironie voulait que l'idée de cette collection américaine fût précisément née d'une déclaration particulièrement éloquente de leur honorable Sir Bulward.

On comprend donc bien pourquoi le personnel britannique cultivait à l'égard des agissements californiens une attitude d'hostilité latente. Pas de mépris affiché, toutefois – surtout dans la

mesure où les Américains procuraient le financement pour des programmes d'échanges ou de conférences avec une relative libéralité, dont on eût été bien en peine de trouver l'équivalent sur le territoire national. Quant au Conservateur en chef, il nourrissait des sentiments mitigés envers l'autre bibliothèque. Pendant quelque temps, il avait espéré que les Californiens finiraient par se désintéresser de cette spécialité et qu'ils se contenteraient alors de lui confier leurs fonds, mais à ce jour rien ne permettait d'imaginer qu'une telle idée leur eût seulement traversé l'esprit.

Ce matin-là, il avait relu la lettre concernant Schumacher envoyée depuis Los Angeles et son attention s'était arrêtée sur l'un des paragraphes, qu'il avait survolé lors de sa première lecture, noyé parmi d'autres détails sur les programmes d'échange, les conférences et les expositions à venir :

[...] C'est une collègue à la personnalité singulière, entreprenante, pleine d'énergie et débordante d'activité. Aucun obstacle ne la décourage, aucun domaine de recherche ne la rebute. Nous avons le sentiment qu'elle tirera le meilleur profit de se trouver confinée dans une institution telle que la vôtre. Et je dois dire que nous nous en porterons mieux, tous autant que nous sommes.

Assurément, il y avait entre ces lignes quelque message induit. D'ailleurs, sa première impression en rencontrant l'intéressée ne différa guère de celle du Concierge. Il refoula cependant son anxiété. Le Conservateur en chef n'était jamais à court d'onctuosité diplomatique, soutenu en l'occurrence par la merveilleuse efficacité de Mlle Ogilvie roulant son chariot à thé et distribuant ses questions sur le trajet aérien. Mlle O. allait l'installer dans l'une des chambres d'invités, bien entendu, et Sigurd allait lui faire visiter la bibliothèque et lui présenter son nouvel espace de travail. Le Dr Patience déploya son sourire le plus affable.

— Et puisque vous êtes une femme de sciences, nous avons pensé vous mettre ici, avec les autres blouses blanches, annonça M. Sorensen en ouvrant la porte vitrée. Notre labo n'est pas bien grand, mais en ce moment il n'est occupé que par deux employés permanents. Ils sont parfois plus nombreux, ou rejoints par d'autres scientifiques tels que vous, alors tout le monde se serre un peu. Vous vous assoirez ici.

— Vous voulez dire que je devrai travailler ici, pas dans un

bureau privé ?

— En effet, voici votre fauteuil personnel. Cette étagère vous conviendra-t-elle pour poser vos ouvrages ? Elle est d'ordinaire occupée par un cactus, qui a dû être transporté ailleurs. Et c'est ici que nous mettons notre monnaie pour le café. Chacun y va à tour de rôle.

— Je crois que je préférerais m'asseoir là.

— Je regrette, mais il s'agit du bureau de Mlle Winterhalter. Elle sera de retour lundi et, euh, je doute qu'elle apprécie...

— Soyez sans crainte, Sigurd... Il nous faudra sans doute quelques plantes ici, je pense. C'est juste une question d'optimisation de l'espace. Voici donc mon ordinateur, alors ? Plutôt pittoresque. Marche-t-il au charbon ?

— En fait, mademoiselle Schumacher, il n'existe en ce moment qu'un seul ordinateur pour toute la pièce. Nous le partageons. Et je crains que l'imprimante ne fonctionne qu'à moitié, vous devrez donc peut-être utiliser celle de la salle centrale ou de l'atelier de reliure.

— Partager un ordinateur ? Je suppose que vous plaisantez ?

— Nullement, vous êtes en Angleterre. Mais si vous êtes sage, vous pourrez bénéficier de votre propre support de tubes à essai.

Les choses ne débutaient pas sous les meilleurs auspices, songea Sigurd. Et il avait raison.

Mlle Winterhalter rentra de son long week-end heureuse et encore ensommeillée, mais prête à reprendre du service au front de la recherche scientifique. En découvrant incrédule l'état de son laboratoire bien-aimé, elle se lança dans la réappropriation de son bureau, empilant tout le bric-à-brac de l'intruse pour le lâcher avec dédain sur la table qui lui avait été assignée au départ.

Et les choses n'allèrent pas en s'arrangeant.

Il y eut, par exemple, l'épisode des fichiers personnels. Un jour ou deux plus tard, Mlle Winterhalter passa son heure de déjeuner à imprimer certains fichiers depuis l'ordinateur, pour ensuite les effacer définitivement. En outre, il se révéla bientôt nécessaire d'expliquer clairement à Mlle Schumacher que, en Angleterre, les classeurs sont des territoires privés et les dossiers qu'ils contiennent bien plus encore.

— Je peux savoir ce que vous faites, mademoiselle Schumacher ?

— Je jette juste un œil.

— Dans le classeur de quelqu'un d'autre ?

— Oh, ça ? Ça m'intéressait de voir ce qu'on trouve là-dedans. Juste des projets de recherche, vous savez.

— Mais des fichiers privés !

— Ah, voilà pourquoi... Mais ils sont tout à fait intéressants.

Du courrier arrivait parfois à son attention, portant des timbres américains. Montague plaidait en faveur d'un bureau de censure dans le but de débusquer quelque sinistre complot, mais Sigurd s'y opposa catégoriquement, arguant qu'un tel comportement serait moralement indéfendable. Mlle Winterhalter établit une sorte de calendrier de l'Avent, qui ne fit que mettre douloureusement en évidence combien de temps encore il faudrait attendre jusqu'au matin de la Délivrance. Les jours écoulés étaient barrés d'une épaisse croix.

Le bristol dactylographié que Mlle Schumacher épingla un jour sur le tableau d'annonces de la cantine, proposant des cours de massage et de relaxation, fut d'abord ignoré, puis barbouillé. Amanda déclara à plusieurs personnes qu'elle préférait souffrir d'une crise permanente d'impétigo pendant mille ans plutôt que de passer un seul instant sous les doigts de cette femme – aucun de ses interlocuteurs ne contesta sa position. Le Dr Stranton suggéra d'injecter de la glu surpuissante et à prise immédiate dans son tube de crème à masser, ce qui lui encollerait les doigts avant même qu'elle ait eu le temps de les poser sur sa victime. L'animosité de ce collègue à son encontre atteignait des sommets. Il faut dire que, moins de dix jours après l'arrivée de l'étrangère, il avait dû s'aliter dans le noir tout un après-midi au sujet de ses échantillons de moisissure : pour une raison inconnue, la main sacrilège avait dérangé des mois d'efforts laborieux sous prétexte de découvrir ce qui se cachait sous et derrière le plateau de ses boîtes de Pétri remplies de spores en culture. Cet attentat l'avait pratiquement plongé dans un délire de rage.

Personne ne se souciait d'interroger l'intruse sur son programme de recherche, ni même de lui suggérer de nouvelles pistes d'investigation. Bientôt, Rosemary Ogilvie fut la seule à s'attabler près d'elle pour le déjeuner. Elle considérait comme son devoir d'accomplir cette corvée de temps en temps, ce qui offrait l'avantage de pouvoir la garder à l'œil.

Le Conservateur en chef n'était pas non plus à l'abri. Sa position régaliennne derrière son immense bureau, aux prétendues commandes de son établissement, ne le protégeait nullement du

pouvoir de nuisance de Mlle Schumacher. Un jour, celle-ci revendiquait des avenants à son contrat d'assurance-santé. Le suivant, elle exigeait de disposer d'un véhicule personnel. Sans l'intervention diplomatique mais intraitable de Mlle Ogilvie, parvenant à calmer les ardeurs de l'Américaine, le Dr Patience aurait dû supporter sa présence quotidienne à l'heure du thé.

Jusqu'alors, le Dr Sorensen n'avait jamais vraiment adhéré à cette insistance du Conservateur à considérer le personnel de la bibliothèque comme une sorte de famille recomposée et appelée à travailler de concert. Selon lui, il s'agissait surtout d'une figure de rhétorique de la part d'un chef d'équipe toujours prêt à se renier à la moindre perspective d'avancement. Désormais confronté à la présence durable de ce virus toxique au sein de leur groupe, il ressentait une proximité nouvelle avec les employés placés sous sa responsabilité, une sorte de bienveillance pastorale imprégnée d'affection et d'estime. Il était dorénavant devenu évident que la Schumacher représentait l'ennemi suprême, au point qu'il voyait venir à lui, un par un, des collaborateurs poussés aux limites extrêmes de leur capacité de résistance. Fêré de procédures administratives, Sigurd avait ouvert un cahier officiel de doléances. Au bout de seulement deux semaines d'un séjour prévu pour durer trois mois, la situation avait déjà atteint une cote d'alerte : on signalait des employés se rendant au pub du village pour des libations de mi-journée et revenant en zigzaguant vers leur lieu de travail à des heures indues, après qu'ils s'étaient publiquement répandus en discours diffamatoires. Voyant leurs efforts culinaires de ce fait ignorés, le personnel de la cantine tombait en dépression. On entendit même que certains collègues s'étaient mis à consulter les offres d'emploi.

À franchement parler, le sort entier de la Bibliothèque des Refusés se retrouvait désormais compromis.

Mlle Ogilvie toqua délicatement à la porte en chêne de son chef et prit les mêmes précautions pour fouler la riche et épaisse moquette de son bureau.

— Docteur Patience, il faut que nous parlions.

— Chère mademoiselle Ogilvie, comme d’habitude, vous avez toute mon attention.

— Cher docteur Patience, nous devons agir. Je viens de parler avec notre Dr Stranton. Il est – ne voulez-vous pas vous asseoir ? – à la recherche d’un autre poste... Il m’a demandé de ne pas appeler à nouveau le réparateur de photocopieuse tant qu’on ne se serait pas débarrassé de la « Cordonnière »¹. Cette fois, il n’y a aucun problème avec la machine : c’est le Dr Scranton qui en a discrètement subtilisé une petite pièce, pour éviter que Mlle Schumacher continue à dupliquer tout ce qui passe à sa portée, y compris les documents les plus personnels, dès que les gens sont partis pour le déjeuner. Il me l’a prouvé avec un papier qu’elle avait mis à la poubelle parce que l’encre avait bavé : il s’agissait du formulaire d’évaluation annuelle de Mlle Bickerstaffe ! Sigurd en est resté bouche bée.

— Grands dieux ! Harvey voudrait nous quitter ? Impossible, il est irremplaçable ! Nous avons besoin de lui à toute heure, Rosemary !

— Il a malheureusement évoqué cette possibilité hier. La petite demoiselle Winterhalter est, de nouveau, en arrêt maladie cet après-midi. Elle fait les frais de la situation actuelle, vous savez. Le Dr Scranton, quant à lui, vient de se retrancher quelque part au sous-sol. Il est sur un projet ultrasecret, nécessitant des conditions spéciales... telles que l’isolement, pour commencer. Sigurd pense qu’il est en train de fabriquer une bombe artisanale.

— Vous le savez, Rosemary, cette femme me rend marteau. Elle me téléphone dix fois par jour. Tantôt c'est au sujet des toilettes pour dames, tantôt pour une nouvelle machine. Pas étonnant que les Californiens aient voulu nous l'expédier, ça doit être la fête permanente chez eux depuis qu'elle les a quittés ! Qu'allons-nous devenir ?

— Précisément, il faut agir, monsieur le Conservateur. Convoquez une réunion secrète. Cette Bibliothèque abrite quelques cerveaux de premier ordre, servez-vous-en ! Et j'ai conservé le pistolet de mon père, à propos, au fond de ma penderie. Elle est encore parmi nous pour deux mois et une semaine et demie, Montague.

— Formidable, mademoiselle O. Prenez votre téléphone et rassemblez tous les cadres du personnel le plus tôt possible. Sigurd trouvera bien une idée, ou bien Ffolke : il est bon en tactique offensive. Je ne laisserai personne perturber mon personnel ! Nous nous réunirons ici, à huis clos. Je dirai à Stavros de répandre le bruit que mon bureau est fermé aujourd'hui pour...

— Un contrôle antiparasite ?

— Pas mal. Mais insuffisant, je pense : elle revendiquerait le droit d'y participer.

— Un changement de moquette ?

— C'est mieux. C'est même une excellente idée. Maintenant que vous m'y faites penser, je suis un peu lassé de cette couleur...

Mlle Ogilvie partit téléphoner. Elle connaissait les numéros par cœur, l'affaire fut rondement menée.

— Tout est organisé. Ils se faufleront tous ici demain matin à 9 h 50. La dame en question ne sera pas encore arrivée, de toute façon. Et nous trouverons quelque chose pour l'occuper. Quant à vous, monsieur le Conservateur, pas question de vous laisser aller à la déprime ou au découragement. Voudriez-vous entendre quelques lettres de refus ? Les bibliothécaires viennent d'en recevoir quelques fameuses. Prenons par exemple ce petit chef-d'œuvre transmis par M. Grubb du département Fiction...

— Je vous en prie, lisez. Je me sens déjà mieux.

— La voici donc :

Cher Monsieur,

Je vous écris au sujet du manuscrit que vous avez eu l'amabilité de

nous adresser il y a onze mois et que je viens de parcourir comme promis.

J'estime votre roman dépourvu du moindre intérêt, mérite, attrait, humour, souffle de vie ou de toute autre qualité considérée comme essentielle dans le domaine éditorial.

Manifestement, vous n'avez pas la moindre maîtrise de la grammaire ni de la syntaxe, de la construction des personnages ni des dialogues, du sens du rythme ni de l'atmosphère, des rebondissements ni de la vraisemblance. Vous ne possédez aucun sens de la dramaturgie ni même la moindre compréhension du monde. Votre intrigue est bancale, vos dialogues sont banals.

Néanmoins, cela n'est que mon opinion et j'aimerais vous remercier au nom de notre maison de nous avoir sollicités. Nous vous souhaitons plus de succès avec tout autre établissement que le nôtre et vous retournons (ci-joint) votre manuscrit.

— Un morceau de choix dans ce genre si répandu et si apprécié ! Qu'on se le dise, Rosemary, je vais pimenter l'aventure en offrant un prix de la meilleure contribution et ce, dans diverses catégories. Je recherche des concurrents sérieux dans les registres suivants : aveuglement, irrespect, complaisance, hypocrisie et arrogance. Je prévois des récompenses supplémentaires pour la lettre rassemblant le plus grand nombre de clichés, et peut-être celle avec le plus de fautes d'orthographe malheureuses – avec une tolérance pour les plus répandues comme « pallier à » et « ceci dit ». Qu'avez-vous d'autre en magasin ?

— Un spécimen bien différent, monsieur le Conservateur, mais d'un genre tout aussi couru, me semble-t-il :

Cher monsieur Peacock,

Merci pour l'envoi de votre ouvrage, que nous avons tous lu avec attention. Nous l'avons unanimement trouvé original, fascinant, drôle, divertissant et extrêmement bien écrit, sans oublier les illustrations que nous avons adorées.

Cependant, je crains pour l'heure de ne pas être en mesure de l'inscrire à notre catalogue.

N'hésitez pas à nous adresser tout autre manuscrit à l'avenir, nous serons toujours ravis de le lire.

« Et maintenant, une véritable bouffée d'air pur :

Cher monsieur,

Notre décision spontanée de ne même pas oser toucher votre manuscrit s'apparente à un instinct de survie, tel celui qui pousse un cheval sous œillères à reculer d'une falaise surplombant un volcan en pleine éruption, ou celui qui commande à un homme étrennant de nouveaux souliers, en route pour un dîner en tête à tête, à contourner automatiquement et délicatement une pile de déjections canines fumant encore sur le trottoir.

D. L.

Pour les éditions Blenkinsop & Hodges, Lincoln, etc.

— Ah, cette touche personnalisée ! Quoi d'autre ?

— Voici :

Cher « Espérant » de Goldaming,

N'espérez plus.

Renoncez.

Sincèrement,

Les Huiles, agence littéraire, Ltd.

— Quel sens de la poésie !

— Je vous en réserve quelques-unes du département Poésie, mais en voici deux ou trois autres transmises par M. Grubb :

Cher monsieur,

Nous avons bien lu votre manuscrit. Et nous ne parvenons pas à nous mettre d'accord sur l'éventualité de vous le retourner. Une courte majorité plaide en faveur du fait qu'aucun d'entre nous ne pourrait décemment avoir jamais envie de le relire.

Que nous recommandez-vous ?

« Et encore :

Cher monsieur,

En dépit des quarante-sept rudes années que je viens de passer dans l'édition, je ne parviens pas à comprendre comment quelqu'un peut oser écrire un manuscrit tel que celui que vous nous avez envoyé. C'est peu de dire que cela relève d'un scandaleux gâchis de papier dactylographié.

Vous êtes, monsieur, un affront vivant à tous les arbres qui poussent sur cette planète.

« La suivante est personnellement ma préférée, à ce jour. Elle émane d'un facteur, qui l'a écrite avec un crayon à papier des Postes :

Cher monsieur Nicholls,

La maison d'édition citée ci-dessous m'a prié de ne plus leur délivrer le moindre colis en provenance de votre adresse, sous peine de graves conséquences. Lesquelles consistent notamment en deux pitbulls terriers maintenus en alerte permanente dans leur cour d'entrée, haletant et tirant sur leurs laisses. J'ai quelque raison de croire qu'au moins l'un d'entre eux sait lire.

C'est donc avec regret que je dois vous demander (en pleine conscience de la violation que cela représente pour mon serment de postier) de livrer à l'avenir ce destinataire par vos propres moyens.

— J'adore ! Elle mériterait d'être exposée. Qu'avez-vous du côté de nos poètes ?

— La première émane de la maison d'édition Limerick². De toute évidence, il s'agit d'une réponse-type pour gagner du temps :

L'écriture en vers est un Art
Que nul ne maîtrise au hasard ;
Or, vos efforts
Vous donnent tort :
Vous ne convaincrez nulle part.

« Voici maintenant une lettre de refus personnalisée de la part d'une maison spécialisée en poésie amoureuse. J'ai cru comprendre que c'est la préférée de M. Payle :

Cher monsieur,

Notre maison est vigoureusement convaincue qu'il existe une différence entre l'érotique et l'émétique. C'est pourquoi depuis plus de deux siècles de pratique éditoriale, nous nous efforçons sans relâche de préserver cette distinction.

En conséquence, nous vous retournons immédiatement votre manuscrit, sous emballage discret.

Très sincèrement vôtre...

« Enfin, une dernière contribution, qui fut rédigée manuellement à l'encre sur du papier assez chic :

Écrire un haïku, c'est coton
C'est précis, c'est concis et prompt
L'emploi des syllabes
N'admet aucun rab
Il vaut mieux laisser ça aux Nippons.

— Chère mademoiselle O., vous m'avez remonté le moral ! Que diriez-vous d'un biscuit au chocolat ?

1. Traduction littérale du nom allemand « Schumacher ». (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Un limerick est un poème anglais traditionnellement humoristique de cinq vers rimés (rimes *aabba*), de caractère souvent grivois, irrévérencieux ou irrégieux.

— Verrouillez la porte, mademoiselle Ogilvie. Nous nous regrouperons tous près de la fenêtre.

Ainsi se retrouvèrent-ils en rang serré, tous les chefs de départements réunis autour du Conservateur pour un comité restreint et sans précédent.

— Bien, vous connaissez la raison de votre présence. C'est une séance – selon le terme consacré – de remue-ménages. Nous devons trouver le moyen de nous débarrasser de la Schumacher avant que notre petite famille – je pense que personne ne m'accusera ici d'abus de langage – ne s'enlise irrémédiablement dans un borborygme. Par là même, je reconnais devant vous tous avoir commis une gaffe monumentale en laissant cette femme franchir notre seuil, mais qui aurait pu en prévoir les conséquences ? Laissez-moi vous dire que j'envisage de sévères représailles à l'encontre des Américains lorsque nous nous serons débarrassés de cette affaire. D'ailleurs, je vous appellerai à la rescousse pour cette seconde mission, lorsque le moment sera venu.

Des murmures montèrent en lame de fond, parmi lesquels on perçut de la part du Dr Scranton : « Pour l'amour du ciel, faites quelque chose ! » et, venues d'autres personnes, quelques variations sur le thème suivant : « Encore vingt-quatre heures et je vais... »

— Alors, quelqu'un a-t-il un plan ?

La question posée sans détour rencontra le silence. Finalement, McTavish Bristow se pencha en avant et se mit à parler avec calme et mesure, en prenant son temps :

— Monsieur le Conservateur, je sais que de nombreuses plaintes ont été formulées à l'encontre de ladite personne, mais je pense que, contre toute attente, notre épreuve touche à sa fin. Je détiens un

élément qui nous permettra de la renvoyer chez elle par le premier avion.

— J'imagine que vous êtes sérieux, McTavish ?

— Plus que jamais. Permettez-moi de m'expliquer. Vous vous souvenez de la réaction du Dr Stranton et de Mlle Winterhalter lorsque vous avez mentionné des poissons d'argent lors de notre dernière réunion ? Nous pensions ne pas en être affectés dans notre établissement, n'est-ce pas ? Eh bien, nous n'en avons pas, c'est un fait. Pour la bonne raison que, depuis un an ou plus, dans le cadre d'une vaste étude que j'ai entreprise de ma propre initiative, j'ai enquêté sur tous les parasites susceptibles d'habiter notre bâtiment.

— Si je ne m'abuse, vous n'avez jamais mentionné cette étude dans votre rapport annuel ?

— En effet. Je m'y suis livré seulement à mes heures perdues, d'abord dans l'atelier de reliure, ensuite parmi les réserves et dans la salle de lecture. J'avais dans l'idée d'émettre quelques recommandations, de suggérer quelques améliorations ici ou là. Mais j'ai dû me rendre à l'évidence : strictement aucun poisson d'argent. J'en ignore la raison mais c'est un fait et je le répète : aucun poisson d'argent dans nos locaux.

— Continuez, monsieur Bristow.

— Eh bien, la Cordonnière débarque et, dix minutes plus tard, nous sommes tous en train de nous ronger les ongles et de chercher en douce un poste de bibliothécaire ailleurs.

— Oubliez cette idée, McTavish, je vous en supplie !

— Deux jours plus tard, Madame lance ses propres recherches. Et que trouve-t-elle ? Des poissons d'argent ! *Illico presto*. Et la voilà, accaparant l'ordinateur et tapant des descriptions de poissons d'argent qu'elle a capturés dans notre bibliothèque sans la moindre difficulté. Donc, je me suis mis à réfléchir, puis je suis parti mener quelques investigations. Et, alors que je fouinais du côté du rayon Histoires d'amour, série Dénouements heureux, qu'ai-je découvert, à votre avis ?

— Je pense que nous vous serions tous reconnaissants de nous le dire sans plus de détour, déclara le Conservateur en chef.

— Au fond d'une étagère, j'ai trouvé tout un groupe de poissons d'argent, tranquillement endormis sur le dos comme s'ils étaient ici chez eux. Je les ai titillés du bout de mon stylo, ils avaient l'air tout ce qu'il y a de plus mort. Et savez-vous pourquoi ?

Plusieurs collègues demandèrent « pourquoi ? » sans attendre.

— Le décalage horaire ! Ils n'avaient pas supporté le décalage horaire. Selon moi, elle les a apportés avec elle dans l'avion et les a relâchés sur nos étagères quand tout le monde avait le dos tourné. Dans sa précipitation, elle n'a pas dû remarquer qu'ils ne s'éparpillaient pas dans tous les sens comme tout bon poisson d'argent. Ils sont aussi américains que les cow-boys et elle nous les a ramenés en Angleterre pour les implanter ! Cette femme n'est rien moins qu'une contrebandière d'animaux.

La consternation régna, tandis que fusaient les exclamations. Opinant du chef, le Conservateur laissa chacun exprimer son émotion.

— Dieux du ciel ! Peut-on imaginer une telle infamie ? Qu'en dites-vous, Sigurd ? N'est-ce pas du vice à l'état pur ? Avons-nous assez d'éléments pour pouvoir nous débarrasser d'elle ?

— Indubitablement, monsieur le Conservateur. Il ne nous reste qu'à définir la procédure. Mais j'estime qu'un vote de gratitude serait d'abord approprié envers M. Bristow pour service rendu à la communauté. Je suis d'avis qu'il convient de consigner soigneusement tous les détails de cette affaire.

Applaudissements. Chacun se leva avec enthousiasme pour aller serrer la main du Relieur.

— Bon, mes amis, je vous pose la question : comment allons-nous gérer cela ?

— J'y ai réfléchi, reprit le Relieur. J'ai profité de l'occasion pour recueillir quelques-uns de ses spécimens, que je conserve vivants dans mon atelier. Ils se nourrissent d'une page extraite d'une romance médicale à couverture rose que j'ai extraite du rebut. Des analyses au microscope établissent qu'il s'agit d'un type de poissons d'argent californien, inconnu sur nos rivages... sur notre sol, je veux dire.

— D'accord. Excellente initiative ! J'imagine que je vais devoir la recevoir pour échanger dans le calme et lui demander de prendre les mesures qui s'imposent.

— Vous voulez dire : boire la ciguë ? menaça Mlle Ogilvie.

— Soit cela soit repartir immédiatement chez elle. Les deux, de préférence. Je m'occuperai d'elle cet après-midi.

— Pourquoi ne pas l'inviter à nous rejoindre maintenant, afin de la démasquer devant tout le monde ? suggéra le Conservateur

adjoint.

— Vous plaisantez, Sigurd ? J'en suis bien incapable. Bon sang, ce serait inhumain.

— À mon avis, c'est tout ce qu'elle mérite.

— Allons tous au pub pour déjeuner, lança soudain le Dr Patience. Vous prendrez ce que vous voulez, je vous invite. Tous !

En file indienne et à pas feutrés, ils descendirent l'escalier de service pour se regrouper à nouveau sur le parking, à l'abri des regards. Stavros fut chargé de les conduire jusqu'au village dans sa camionnette et de les ramener ensuite. Ce dont il s'acquitta avec enthousiasme.

C'est environ deux heures et demie plus tard que le Dr Patience, remonté comme un coucou suisse, convoqua sa secrétaire personnelle et lui confia la mission de téléphoner à leur visiteuse étrangère pour l'inviter à se rendre pour un instant dans son bureau, sur-le-champ.

— Avec plaisir, répondit la secrétaire. (Puis après un bref échange dans le combiné :) Elle arrive, monsieur le Conservateur. Je crois avoir compris qu'elle avait de toute façon l'intention de venir vous rencontrer : elle souhaite un microscope plus puissant.

— Plus puissant, vraiment ? C'est une bonne raclée qui l'attend !

Quelqu'un frappa avec exigence à la porte. Mlle Ogilvie se retira discrètement dans son propre bureau.

— Entrez.

Pleine d'allant et cheveux au vent, Mary-Beth Schumacher pénétra dans la pièce, en semant sur son passage quelque dossier. Pourquoi sa seule apparence agaçait-elle autant ?

— Ah, Montague. Ravie de vous voir. Mais où sont-ils donc tous passés aujourd'hui ? J'avais l'intention de venir, contente que vous m'ayez appelée. Il y a deux ou trois choses qu'il faudrait régler...

— Veuillez fermer la porte. Maintenant, veuillez vous asseoir et vous taire. Il faut que je vous communique une information essentielle.

— Mais de quoi me parlez-vous, Monty ?

— *Docteur Patience*, s'il vous plaît. Et même, *Docteur Docteur*

Patience. Je n'ai pas pour habitude dans cette bibliothèque d'autoriser des subalternes à s'adresser à moi par mon nom de baptême.

— Des subalternes ?

— Des subalternes, oui. Des personnes que j'emploie. Que je peux renvoyer. Comme je vais le faire avec vous. Je vous renvoie, ou plutôt : je vous interdis de jamais remettre les pieds dans ma bibliothèque une fois que vous en aurez franchi la porte cet après-midi.

— Je vous demande pardon ? De quoi parlez-vous ?

— Nous vous avons prise en flagrant délit, madame. Nous sommes tous désormais informés de vos petites manigances avec vos poissons d'argent de compagnie... Sans la mansuétude naturelle de mon caractère, vous seriez en train de rendre des comptes ce matin même devant le personnel tout entier. Je vous saurai gré désormais de prendre vos cliques et vos claques, de quitter ma bibliothèque et de rentrer en Amérique, *subito presto*. Auquel cas, je m'abstiendrai de tout scandale public et choisirai même de ne pas toucher mot de cette affaire à vos employeurs. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Je... je...

Elle s'effondra sur le tapis, en une masse informe et ébouriffée.

— Dieu du ciel ! Bon sang... Rosemary, venez, pour l'amour du ciel !

Mlle Ogilvie ouvrit aussitôt la porte. Le Dr Patience se tenait devant elle, pâle comme un linge et se tordant les mains.

— Tout va bien, Montague. Tout va bien, je vous assure. Elle s'est évanouie, c'est tout. Appelez Stavros par le talkie, je m'occupe d'elle. Le coup classique, pour une femme. À un moment pareil, alors que vous gériez si bien l'affaire... J'étais fière de vous !

— Vous voulez dire, Rosemary, que vous écoutiez à la porte ?

— Évidemment. J'en étais convenue avec les autres au pub. Nous avions quelques doutes sur votre capacité à vous montrer absolument intransigeant. Mais vous avez été ma-gni-fique ! La seule issue pour cette gourgandine était de s'évanouir. À mon avis, le problème est désormais réglé. Je vous parie un sac plein de poissons d'argent que lorsqu'elle reprendra conscience, elle ne se souviendra plus de rien !

Stavros entra bientôt, l'air résolu et muni d'un verre d'eau, suivi

de Millie, curieusement équipée d'une serviette de toilette. Tout en gémissant, Mary-Beth se releva péniblement en position assise. Attentionnée, Mlle Ogilvie s'installa à côté d'elle.

— Où suis-je ? Que s'est-il passé ?

Mlle Ogilvie lança un clin d'œil discret au Conservateur en chef.

— Vous étiez sur le point de nous quitter pour finir vos bagages et reprendre gentiment votre bel avion à destination de la Californie. Quand vous êtes entrée dans mon bureau, vous n'aviez pas l'air dans votre assiette, avez-vous suffisamment déjeuné ? Les vôtres seront tellement heureux de vous revoir !

— Vraiment ? Mince, je ferais mieux de m'y mettre, alors. Et... à quelle heure est mon avion ?

— Mlle Ogilvie s'apprête justement à téléphoner afin de vous confirmer tous ces détails, répondit le Conservateur avec une affabilité paternaliste.

Pendant une minute, il avait vraiment pensé qu'elle faisait une attaque cardiaque.

— N'importe quel vol, à n'importe quel prix, intima-t-il à Mlle Ogilvie. Et Stavros, vous veillerez à la conduire jusqu'à l'aéroport, n'est-ce pas ? Je suppose que je peux compter sur vous, toutes affaires cessantes ? À propos, voici les formulaires dont je vous ai parlé.

Il retourna à son bureau, suivi prestement de Stavros, auquel il indiqua posément :

— Je vous offre, à votre dame et vous-même, une semaine complète de congés payés, avec double ration de rhum, si vous escortez cette femme jusqu'au terminal d'Heathrow et me rapportez la preuve en photos et en documents officiels qu'elle a bien quitté le pays.

Stavros acquiesça et ils retournèrent à l'intéressée.

— Je m'en vais préparer la camionnette. Ma femme aidera Mlle Schumacher à finir ses bagages.

— *Madame*, pas mademoiselle, fit une voix faible.

Lentement, la saisissant chacun par le bras, le Concierge et son épouse aidèrent une Mme Schumacher branlante à quitter la pièce.

— Rosemary, le cognac, immédiatement. Deux verres pleins !

— Les voici, Montague, buvez-moi ça. Tout va bien à présent. Elle

sera de retour dans sa propre bibliothèque avant même de s'en rendre compte.

Le Dr Patience s'installa confortablement dans son fauteuil et desserra sa cravate.

— Ouf ! Et quand le moment viendra, Rosemary, rappelez-moi : représailles contre les Américains !

La Bibliothèque ne pouvait jamais prévoir ses futures acquisitions. Son personnel avait d'ailleurs appris à encourager patiemment et consciencieusement la moindre velléité de la part d'un donateur potentiel, comme on couve l'étincelle sous un feu prometteur. Nul n'aurait voulu manquer une offre de manuscrit et chaque bibliothécaire débutant ou inexpérimenté était incité à en référer au Conservateur en chef en cas d'hésitation sur la meilleure procédure à suivre. Même les chefs de département les plus aguerris pouvaient tirer profit des remarquables talents du Dr Patience en la matière, ou simplement en consultant Mlle Ogilvie. Tel fut le cas dans le dossier Cornforth, qui se présenta peu après l'épisode Schumacher.

La première télécopie disait simplement :

Voulez-vous de mes pièces radiophoniques ?

William Cornforth, lui-même.

Mlle Ogilvie s'adressa aussitôt à M. Mitcheson, lui demandant de venir s'occuper d'une proposition concernant le département Théâtre.

La réponse ne fut pas moins directe :

Si elles sont inédites et firent l'objet d'un refus, volontiers.

P. B. Mitcheson.

Plus tard dans l'après-midi, M. Mitcheson avait presque oublié ce bref échange, tout occupé qu'il était à chercher des exemples de pièces jamais jouées, de fictions historiques du type « Nelson rencontrant Jane Austen », un genre qu'il s'était piqué de recenser et d'évaluer. C'est pourquoi il fut légèrement contrarié de recevoir un autre appel de Mlle Ogilvie, l'informant que M. Cornforth venait de reprendre contact.

Le nouveau message disait :

Un peu mon neveu, qu'on me les a refusées !

J'en ai même gardé toutes les preuves.

Vous feriez mieux de m'appeler qu'on en cause.

Le retour de M. Mitcheson fut d'autant plus lapidaire que le fonctionnement poussif de leur télécopieur ne permettait guère d'y mettre les formes.

Quel est votre numéro de téléphone ?

Ce qui provoqua la réponse suivante :

Vous avez déjà mon nom et mon adresse.

Vous n'avez qu'à trouver mon numéro vous-même.

Et ça se dit bibliothécaire !

Prenant la mouche, M. Mitcheson aurait abandonné l'affaire si l'aimable Mlle Ogilvie n'était pas revenue calmement le voir un peu plus tard dans son bureau pour lui apporter, noté en lettres distinctes sur un bristol, le numéro de téléphone de M. Cornforth. Sans le dévouement de la secrétaire, la Bibliothèque n'eût jamais ouvert le dossier des *Archives radiophoniques Cornforth*. Sans égard pour cet enjeu professionnel, M. Mitcheson consentit à composer le numéro.

— Cornforth, j'écoute. Êtes-vous le type de la Bibliothèque ?

— Oui, monsieur Cornforth, P. B. Mitcheson à l'appareil, département Théâtre à la Bibliothèque des Refusés. Comment allez-vous, monsieur ?

— Z'avez trouvé le numéro, alors ? Encore heureux !

— En effet, aucun problème sur ce point. Vous disiez vouloir nous entretenir... ?

— C'est ça, fiston. J'ai écrit des pièces radiophoniques. Un beau paquet de pièces. Et pas une de diffusée, ni même acceptée pour diffusion. Ils en ont gardé un certain nombre sous le coude, parfois un sacré moment, le temps d'y réfléchir, pour finalement aboutir toujours à la même conclusion : non. Tu sais comme moi que, quand on écrit des livres, on peut toujours les envoyer à tel ou tel éditeur. Tu vois c' que j' veux dire ? Ils peuvent bien te claquer la porte au nez, tu peux toujours aller frapper ailleurs. La radio, c'est pas la même histoire. Il n'y a qu'une seule radio, tu comprends ? J' veux dire, si la vieille BBC te refuse ta pièce radiophonique, vers qui veux-tu te tourner ? J' veux dire, j'ai pensé à des radios dans d'autres pays, genre Australie ou Canada, mais j'ai pas trouvé la force. De toute façon, ils comprendraient rien à mes pièces, qui sont d'après eux « fondamentalement britanniques ». Donc, j'ai jamais essayé à l'étranger. J'veux dire, si même la vieille BBC en veut pas, alors que j'ai écrit toutes mes pièces pour elle, qui d'autre en voudrait ?

Se calant au bord de son bureau, M. Mitcheson murmura quelques mots de compassion. Il était surtout en manque de nicotine.

— C'est pourquoi, fiston, je m'en remets à vous. Je suis en fauteuil roulant, tu sais. Coincé chez moi depuis des années. Alors, des radios radiophoniques sur la BBC, de mon temps j'en ai entendu au moins cinq mille. Sur Radio 3 ou Radio 4, les autres font pas de théâtre. C'est pour ça, tu vois. J'en ai tellement écouté qu'un beau jour je me suis dit : « Cornforth, cette pièce-là que tu viens d'entendre – et j'aurais pu en dire autant de n'importe laquelle – elle est complètement nulle. Tu pourrais écrire toi-même bien mieux que ça ! » Et j'avais raison. Je pouvais le faire, alors je l'ai fait. Et je leur ai envoyé mes pièces, l'une après l'autre, parfois plusieurs en même temps. Des comiques, des tragiques, des satiriques, des audacieuses, des classiques modernes – la totale. J'ai écrit et j'ai attendu. J'ai même téléphoné. Pour toujours me faire poliment envoyer sur les roses. Ils vous disent jamais pourquoi, à la BBC. Pas la moindre critique, ni même un simple conseil utile. « Non » et c'est tout. Un jour, quelqu'un qui essayait aussi de devenir auteur dramatique pour la radio m'a dit qu'il avait entendu dire de la part

de quelqu'un d'autre que la BBC lui avait dit qu'elle n'acceptait que les œuvres venant de leurs auteurs dramatiques habituels, maison. Me v'là bien ! Il ne nous reste plus que les concours, ou bien très rarement ils lancent un appel à la radio pour rechercher de nouvelles pièces écrites par de nouveaux auteurs. J'ai failli tomber de mon fauteuil la première fois que j'ai entendu ça, tellement j'osais pas espérer une occasion pareille ! Je crois que je leur ai posté une vingtaine de pièces, sans oublier de mentionner – comme indiqué – la durée de chacune à l'antenne : quinze minutes, une demi-heure, vingt-trois minutes... Je suis devenu un véritable expert dans l'écriture sur mesure. J'ai analysé leur programmation pendant des mois pour définir leurs besoins exacts en termes de durée d'antenne et j'ai mis un point d'honneur à noter au début de chacune de mes pièces des recommandations telles que « Peut-être pour un mardi sur Radio 3 en interlude dans *La saison des concerts* » ou « Convierait mieux après *Vos questions à notre jardinier*, un dimanche après-midi d'automne ». Tout ça pour rien, Mitcheson, pour rien du tout ! J'ai atteint un tel niveau de compétence que je pourrais t'écrire tout de suite une pièce avec le nombre de personnages que tu veux, de la longueur et sur le thème que tu veux, avec des dialogues enlevés et pleins d'esprit, en passant un message fort caché sous une apparence de badinage, avec des effets sonores pertinents, sans oublier mes suggestions pour l'illustration musicale la mieux appropriée et pour un casting BBC sous réserve de disponibilité des acteurs. Mais tout ça, pour rien !

— Je vois très bien, répondit M. Mitcheson.

Pendant toute la conversation, il avait joué avec une boîte de trombones. Il lâcha un juron quand elle se répandit au sol.

— J'ai tout consigné, reprit M. Cornforth, je vous mets tout ça en copie avec les pièces en question. Ainsi que mon relevé typologique.

— Votre « relevé typologique », monsieur Cornforth ?

— C'est ça, fiston. J'ai essayé de rationaliser tout ça. J'ai fait une répartition de ce que la BBC considère comme des genres appropriés pour les dramatiques radio. Du type « Évier de cuisine ».

— « Évier de cuisine » ?

— Ben oui ! Maggie est à son évier, laissant couler ses larmes dans l'eau de vaisselle. Éric l'ignore royalement. Sa tirade d'ouverture doit contenir l'expression « je n'en peux plus » ou quelque chose d'équivalent. Un genre très vaste et très prolifique. C'est une des caractéristiques essentielles de *The Archers*¹, par exemple.

— En effet, je suppose que vous avez raison. Voilà qui est plutôt intéressant. Quelles autres catégories avez-vous pu définir ?

— « Mais Inspecteur, il y a quelque chose que je ne comprends pas... »

— Je vous demande pardon ? s'enquit M. Mitcheson, perplexe.

— Allons fiston, suis un peu, veux-tu ! C'est un autre genre : l'intrigue policière en vingt-huit minutes. « Mais Inspecteur, il y a quelque chose que je ne comprends pas... », c'est toujours comme ça que débute le chapitre de conclusion, juste avant le thème musical. Ça ressemble pas mal à la catégorie du « Je pense que vous feriez mieux de me donner cette arme avant que quelqu'un ne soit blessé », elle-même proche de la grande série du « Attrapez-le, Sergent ! ». Il existe des centaines et des centaines de dramatiques du même topo, dont de nombreuses du meilleur effet écrites par moi, comme vous verrez. Ensuite, on trouve les pièces à la Ibsen : soit des traductions des pièces lugubres d'Ibsen, soit des adaptations lugubres, soit des pièces lugubres non identifiables, mais qu'Ibsen aurait très bien pu écrire. Un mets de choix pour le samedi soir, avec de la musique prétentieuse – en admettant qu'on décide de gaspiller une dramatique vraiment bonne sur un créneau pareil. Une autre catégorie exclusivement radiophonique, c'est l'approche « Voyons voir si on peut se montrer plus malin que les autres ». Pas besoin d'intrigue, ni d'aucun des ingrédients traditionnels, il suffit d'une table de mixage avec des effets sonores délirants : l'intérieur d'un sous-marin, les battements de cœur d'un fœtus, ce genre de trucs. J'ai tout plein de catégories dans ma typologie. Je vais pas en faire la revue de détail maintenant, vous découvrirez par vous-même. Tout est là-dedans. Alors voilà, fiston, c'est pour vous la chance de vous lancer dans la création d'un département Dramatique Radio avec mes œuvres complètes et inédites de pièces radiophoniques (versions manuscrites et typographiées, y compris les remaniées), tous mes avis de refus, mon relevé typologique avec références à des pièces connues ou inconnues (manuscrit, en quatre volumes) et un essai autobiographique rédigé en désespoir de cause et intitulé *Comment écrire une pièce radiophonique*. Tout est pour vous ! J'imagine que j'entendrai jamais un animateur de la BBC prononcer ces mots tant espérés : « C'était *L'Homme muselé*, une nouvelle dramatique signée William Cornforth pour Radio 3, avec dans le rôle du peintre de la pancarte Attention-au-chien... » Bon, fiston, quand peux-tu venir toucher ton héritage ?

1. Soap opéra radiodiffusé depuis 1951, *The Archers* est le feuilleton radiophonique la plus ancien au monde, battant tous les records d'audience et de longévité. Il chronique la vie d'un village rural fictif situé dans l'Angleterre profonde.

Il y eut ensuite la collection P. W. Ce fut une autre de ces affaires tumultueuses nées d'une requête apparemment innocente. En l'occurrence, elle débuta par la réception d'une vieille carte postale présentant une vue ensoleillée de la bibliothèque de Bodley, à l'université d'Oxford. Ce qui rendit Mlle Ogilvie nostalgique.

Cher Directeur,

Je suis depuis longtemps un fervent admirateur de votre merveilleuse institution. À deux reprises, j'ai même jeté un regard fébrile à travers sa grille d'entrée, sans le courage de tirer la sonnette. J'ai une proposition à vous faire. Une nouvelle sorte de littérature dédaignée. M'autorisez-vous à vous écrire plus longuement à ce sujet ? Avec toute mon admiration,

P. W. (retraité)

L'écriture manuscrite appartenait à une époque révolue, un régal pour les yeux. Le Dr Patience appuya la carte postale contre sa tour Eiffel miniature (un cadeau de la Bibliothèque nationale de France, dédié « À notre petite sœur » et envoyé par un ancien collègue travaillant désormais là-bas), se demandant ce que ce message recelait. Il répondit :

Cher P. W.,

Nous sommes ici impatients de lire votre proposition.

N'hésitez plus à nous écrire.
Cordialement,

M. P.

Ces quelques mots semblaient bien perdus au milieu de sa lettre de réponse. À ce propos, il n'existait pas de carte postale de la Bibliothèque des Refusés, qui serait pourtant bien utile pour des échanges aussi brefs. Il laissa son esprit musarder : une vue générale des bâtiments, ou bien la salle de lecture, ou encore un aperçu des réserves. On pouvait même imaginer une série complète.

Cher Directeur M. P.,

Depuis plusieurs années, je collectionne des journaux intimes manuscrits et de langue anglaise. Pour être exact, je les sauvegarde. Car personne n'en veut. Ils contiennent les pensées consignées par de simples inconnus. J'en ai des centaines. En vérité, je ne les ai jamais comptés. Peut-être bien des milliers. Ils sont disséminés un peu partout dans notre maison. Bien sûr attachés ensemble avec un bon élastique de relieur, quand ils constituent un ensemble.

Je suis un vieil homme aujourd'hui. Je me fais du souci pour leur avenir. Je voudrais vous les confier.

Qu'en pensez-vous ?

P. W.

Cette seconde carte postale montrait une image identique. Il doit en avoir récupéré toute une boîte, songea Dr Patience. La réponse était décevante, il avait espéré une idée à laquelle aucun d'entre eux n'avait pensé. Certes, personne n'avait jamais songé aux journaux intimes, mais il s'attendait à mieux. Il glissa la carte à Mlle Ogilvie, réfléchissant déjà à une formule de refus poli.

— Mais quelle merveilleuse idée, Montague !

Le Conservateur releva la tête. Mlle Ogilvie souriait d'une manière inhabituellement mélancolique.

— Moi qui me demandais quoi en faire, fit-elle, eh bien, voilà qui règle le problème. Je m'étais plusieurs fois posé la question.

— Que voulez-vous dire, Rosemary ?

— Mon journal à moi. Je vais pouvoir maintenant le déposer à la

Bibliothèque. Il y trouvera parfaitement sa place.

Son journal intime. Mais bien sûr, Montague savait plus ou moins qu'elle tenait fidèlement un journal depuis des années. Il se demandait même, de temps en temps, ce qu'elle pouvait y écrire à son sujet. Presque toute l'histoire de leur institution devait s'y trouver consignée. Toutes les crises et les imbroglios, ainsi que les moments de gloire et d'exaltation. Quelle lecture sacrément passionnante, le jour où... Il réprima aussitôt une pensée aussi indigne. Rosemary avait encore de belles années devant elle, Dieu merci !

— Bien entendu, reprit-elle, si nous acceptons les journaux intimes d'inconnus, il nous faudra une clause de confidentialité pendant, disons, trente ans ?

— Oh absolument, absolument, convint Montague avec empressement. J'allais vous faire la même suggestion.

— La collection des journaux intimes ferait une parfaite annexe au rayon *Biographies et Autobiographies*, n'est-ce pas ? Je suis sûre que Ffolke en verra tout de suite l'intérêt. Vous savez, il en tient un aussi.

— Ffolke tient un journal ?

— Évidemment, depuis ses débuts comme guerrier de tribu. Tout un tas d'aventures, Montague. Des sacrifices de vierges, tout le tintouin.

— Appelez-le-moi, voulez-vous ?

Ffolke arriva, les deux mains autour d'une tasse de chocolat chaud. Son nez coulait, ses yeux pleuraient, mais il reprit du poil de la bête dès qu'il lut la carte de P. W.

— Quelle idée géniale ! Je n'y aurais jamais pensé moi-même. Raflez tout, Monty. D'ailleurs, vous pourrez prendre le mien aussi, dès que j'aurai cassé ma pipe. Il y a quelques bons passages.

— Nous songions à une extension de votre département, Ffolke, précisa le Dr Patience.

— Formidable ! Même si cela ne plaira pas du tout à Sigurd. Il va vous dire que ces journaux intimes n'ont jamais fait l'objet d'un refus et que de toute façon ce n'est pas leur place ici...

— Personne, pas même Sigurd, ne peut nier qu'il s'agit pourtant bien de littérature, soutint Mlle Ogilvie. Et puisque nul n'en veut, n'est-ce pas précisément la manifestation évidente d'une forme de rejet ?

— Bien joué, Rosie ! Avec un tel argument, il est déjà coincé.

— Pourquoi ne pas demander à ce P. W. à la retraite de venir nous donner une petite allocution au sujet de sa proposition ?

— Toujours aussi pertinente, Rosemary. C'est exactement ce que nous allons faire.

P. W. fit son apparition environ une semaine plus tard. La salle de conférences était toute pimpante, rafraîchie par un soudain nettoyage de printemps. Stavros avait même pensé à remplacer les ampoules grillées et à vérifier la présence d'un marqueur à faire crisser sur le tableau blanc. Le personnel se réunit au complet, en partie pour répondre à la convocation générale, mais surtout parce que cela faisait bien longtemps que la Bibliothèque n'avait pas reçu d'intervenant extérieur.

P. W. était un vieil homme voûté aux longs cheveux blancs. Il arriva dans une voiture d'époque mais sans valeur, dont il s'extirpa péniblement. Il batailla ensuite pour extraire sa canne de marche coincée dans le levier de vitesse. Il portait un paletot relativement spectaculaire et un couvre-chef inclassable. Stavros se tint prêt à lui venir en aide.

— J'ai une valise dans le coffre, dit le vieil homme en adressant un geste vague, c'est ma fille qui l'a mise, est-ce que... ?

— Je m'en charge, répondit Stavros. C'est d'ailleurs ma spécialité.

Ils remontèrent lentement l'allée en gravier, P. W. tentant de garder son équilibre et Stavros de cacher son effort. Ce dernier se demanda brièvement quelle pouvait être la carrure de la fille.

— Tout le monde vous attend dans la salle de conférences, souffla-il alors qu'ils approchaient de l'entrée, ils sont tous impatients de vous connaître.

L'invité ne releva pas.

Son public était dispersé en petits groupes dans la salle. Le Dr Patience s'avança pour lui serrer chaleureusement la main et lui exprimer le plaisir sincère qu'il éprouvait à faire sa connaissance.

Stavros hissa son fardeau sur la table de l'orateur, puis quitta aussitôt la pièce en quête d'une bonne bière. Deux fauteuils attendaient là, près d'une carafe d'eau. P. W. roula son paletot et ouvrit sa valise sans ménagement. De petits journaux y étaient rangés, aussi serrés que possible, la plupart maintenus ensemble par un élastique tel que décrit sur la carte postale. Mlle Ogilvie s'approcha pour jeter un oeil :

— C'est magnifique. J'ai hâte de commencer.

P. W. leva les yeux et lui sourit. Il lui fallut un long moment pour retirer les paquets et défaire les liasses de papier. Il les étala sur la table, les répartissant ici ou là, avant de s'installer avec soulagement dans l'un des fauteuils.

Le Dr Patience réclama l'attention et se lança dans la présentation de son invité. Mais aussitôt, il s'interrompit, se pencha vers l'intéressé.

— Cher P. W., je suis confus : je ne connais pas votre nom complet.

— Pontefract Wriothsley.

— Souhaitons la bienvenue à M. Pontefract Wriothsley, qui est venu nous soumettre une intéressante proposition qui ouvrirait une voie nouvelle dans les collections de notre Bibliothèque.

M. Pontefract Wriothsley prit appui sur sa canne pour se lever.

— Mesdames et messieurs, je vous ai apporté, pour vous mettre en appétit, quelques spécimens de ma collection de journaux intimes. J'y suis très attaché. J'en possède encore bien d'autres chez moi.

Il fit une pause pour boire un peu d'eau. Il doit bien avoir quatre-vingts ans, songea Mlle Ogilvie, peut-être davantage. Sa voix cependant était claire et posée.

— Je collectionne les journaux intimes, ou plutôt je les sauvegarde, depuis un peu plus de cinquante ans. Mon souhait est désormais de vous les confier, pour que vous puissiez prendre le relais. Quand je serai décédé. Ils contiennent, voyez-vous, les paroles authentiques de personnes dont souvent plus rien d'autre ne subsiste après leur mort. À part peut-être une ou deux contributions au renouvellement des générations. Mais d'habitude, pas d'autre écrit. Aucune de ces personnes depuis longtemps disparues, dit-il en passant la main au-dessus des vieux volumes jaunis, n'a sans doute jamais écrit un livre complet. En vérité, je n'ai jamais entendu un diariste se plaindre des éditeurs ou de la douleur de voir son manuscrit rejeté. Ces modestes ouvrages furent sans doute leurs seuls recours.

» Je soutiens que ces manuscrits offrent une parenté avec les œuvres dont vous vous occupez avec tant de mérite. Les paroles qu'ils recèlent sont dignes d'intérêt. Aucun d'entre eux, voyez-vous, ne fut rédigé dans le but d'être publié. La seule idée qu'un tiers puisse les lire emplirait d'horreur la plupart des diaristes. Certes, ces

écrits étaient et demeurent privés. Mais ils offrent une vision du monde dans sa globalité. Les spécimens que je vous montre ici courent du début du XVIII^e siècle jusqu'à la semaine dernière. Je sauvegarde tout, voyez-vous, le moindre d'entre eux. Et depuis que j'ai commencé ce travail, je n'ai plus jamais ouvert un seul roman. Je n'en ai plus éprouvé le besoin. Toute la nature humaine, comme on dit, s'y trouve tranquillement consignée. Dans toute son expression – prosaïque, ritualiste ou extatique.

De nouveau, il exécuta de sa main ce curieux geste de révérence au-dessus des journaux exposés.

— Le plus important, poursuivit-il en frappant soudain l'estrade du bout de sa canne, c'est que les gens disent la vérité dans leurs journaux intimes. *Leur* vérité, bien entendu. Et je vous pose la question : quel autre genre de littérature peut prétendre à un tel degré d'authenticité ? Pas les autobiographies, ni les déclarations de revenus ni les correspondances. Surtout pas les correspondances, bien au contraire ! « Cela fait une éternité que je voulais t'écrire » – absurde : alors, pourquoi ne pas l'avoir fait avant ? « Tu me manques » – plus qu'improbable, si on éprouve le besoin de le dire. « Je pense à toi tous les jours » – c'est rarement le cas. Selon moi, dans chaque lettre, on trouve une seule phrase sincère au milieu d'un tas d'impostures.

» Mais le journal intime ! C'est à ce compagnon de la nuit, compatissant, attentif et discret que l'on confie la vérité. Des confidences libératrices, tourmentées ou joyeuses, mais toujours sincères. Des paroles surgies d'outre-tombe, qui disent les peurs, les espoirs, les modestes ambitions. Tous ces mots sont assurément précieux – comment ne pas vouloir les préserver ?

Le silence se fit dans la pièce. L'orateur s'était exprimé posément, jusqu'à presque murmurer. On aurait cru entendre le porte-parole d'une conspiration d'écrivains fantômes en plein désarroi.

— Mais ne parlent-ils pas essentiellement de rendez-vous chez le dentiste ou de contrôle technique chez le garagiste ?

Cette intervention brutale de l'un des plus jeunes bibliothécaires jeta un pavé dans la mare. Personne n'osa se retourner.

— C'est le cas parfois, en effet. Mais je vous répondrai ceci : découvrir l'agenda professionnel d'un apothicaire ou d'un chaudronnier d'il y a deux cent cinquante ans, ne trouveriez-vous pas cela intéressant ? Voire fascinant ? Rappelez-vous que deux siècles et demi, ça passe très vite, d'autant plus pour vous qui travaillez ici. Certains de ces journaux intimes proviennent de

mondes disparus. Celui d'avant l'ordinateur, d'avant la Seconde Guerre mondiale, d'avant la guerre de Crimée, etc. Ce qui peut apparaître aujourd'hui moderne, futile et inintéressant ne le sera bientôt plus. Le temps fuit à tire-d'aile, ne l'oubliez pas.

— Pouvons-nous les consulter ? demanda le Dr Patience.

— Mais bien sûr.

Trois ou quatre personnes, dont Mlle Ogilvie, s'approchèrent aussitôt. Dans leurs diverses nuances de couleurs marron et rouge passées, les petites piles de journaux intimes apparaissaient en effet pleines de promesses et faisaient vibrer la fibre archiviste en presque chacun d'eux.

— Celui-ci est excellent, dit M. Wriothesley. 1796, journal d'un avocat. Un enrhumé chronique, apparemment célibataire, détestant les chiens – ce qui, selon moi, rend l'individu suspect. Cet autre est signé d'un soigneur de chevaux malheureux en affaires. Celui-ci d'un homme adultère rongé par la culpabilité. Celui-là d'un duo de boy-scouts obéissants entre les deux guerres. Ici, un prêcheur allemand exilé en proie à de profondes interrogations. Là, un hypnotiseur du XIX^e siècle. Là encore, le journal d'une femme d'après-guerre, mère de quatre enfants, sans argent pour tenir son ménage, car affligée d'un mari joueur.

— Dites-nous, monsieur Wriothesley, existe-t-il un catalogue, une sorte d'inventaire ? demanda Amanda.

Deux ou trois collègues approuvèrent cette question, qui occupait presque tous les esprits. P. W. tapota du doigt sur son front :

— Il est ici.

— Et selon vous, combien votre collection contient-elle de journaux ?

— Il y en a quatre cent douze devant vous. Chez moi, je dirais, probablement trois mille cinq cents à quatre mille volumes individuels, dont certains bien sûr concernent le même auteur. J'imagine que vous aurez besoin d'en connaître le nombre exact ?

— En tout cas, pourriez-vous aider à la rédaction du catalogue ?

— Je sais d'où ils viennent, parfois à qui ils appartenaient et, de temps en temps, combien je les ai achetés. Certains aussi sont assortis de photographies ou d'autres éléments : échantillons, premières boucles de cheveux d'enfants. J'ai tout conservé avec le journal auquel ils étaient associés. Mais bien sûr, cela ne vous intéressera peut-être pas.

Sur la table se trouvait également une vieille boîte à cigares. Amanda en souleva le couvercle, avec l'approbation du collectionneur. Elle était emplie à ras bords de crayons munis d'un embout spécial, à insérer dans la reliure d'un journal intime.

— Vous retirez donc les crayons des journaux ? s'enquit-elle.

— Oh, non. Ceux-ci sont orphelins. Je les ai collectés au fil des années. J'en ai des centaines. Voyez-vous, j'ai toujours pensé qu'ils me permettraient de lancer un vibrant appel, dans le genre : « Où sont vos parents ? »

Il répondit aux questions des autres membres du personnel qui se présentèrent pour passer en revue ses possessions, sans plus tenter de captiver l'attention de son auditoire.

Au cours du déjeuner pris dans le village, le Dr Patience se sentit gêné de s'apercevoir que leur invité insolite estimait avoir scellé le sort de sa collection, alors que, du point de vue de la Bibliothèque, aucun accord n'avait encore été conclu. Il avait vu Sigurd se renfrogner et un ou deux autres se montrer sceptiques. Il allait devoir trancher la question et surtout désigner qui exactement se chargerait du catalogage. Pour une bibliothèque de recherche, comme pour un musée, le nerf de la guerre, c'était l'acquisition. Il serait toujours temps ensuite de régulariser administrativement.

— Alors, monsieur Wriothsley, comment diable faites-vous pour dénicher tous ces journaux intimes ?

— Ah, mademoiselle Ogilvie, là est la question ! C'est l'œuvre de la Providence. Les gens les jettent, voyez-vous. Je l'ai entendu une centaine de fois. C'est une sorte de réflexe. Je soupçonne qu'ils redoutent de voir ces vieux journaux de famille regorger de détails sexuels, de vieilles reconnaissances de dettes ou d'enfants illégitimes qui pourraient revendiquer leur part de l'héritage à venir.

— Ou ne serait-ce pas simplement parce que les gens estiment qu'il s'agit de journaux privés, demanda doucement Mlle Ogilvie. Ce serait ma réaction. On nous apprend à ne jamais lire dans le journal intime d'autrui, n'est-ce pas ? Et j'imagine que les diaristes partent du même principe, non ?

— C'est exact. Mais en matière d'écrits, il arrive un moment où le souci de l'intimité des morts devient du sentimentalisme. Vous n'éprouveriez aucun scrupule à lire un journal daté de 1783, de 1819 ou de 1902. Alors, où placer la limite ? Je me suis toujours cantonné à tous les préserver. Chacun leur tour, ils deviendront

assez vieux pour qu'on ne s'embarrasse plus de privauté.

— Dîtes-moi, s'enquit Ffolke resté jusqu'alors très discret, les autobiographies sont-elles à vos yeux à ce point suspectes ?

— Eh bien, beaucoup de biographies ou d'autobiographies sont rédigées directement à partir de journaux intimes, n'est-ce pas, enrichies « de mémoire » ? Alors fatalement, le produit fini se rapproche d'une œuvre plus littéraire qu'historique.

Ffolke acquiesça lentement.

— D'autre part, reprit M. Wriothesley, un nombre surprenant de personnes ont un journal. Même s'ils se gardent souvent d'en parler. Et les hommes tout autant que les femmes. On dit souvent que c'est une pratique en voie de disparition, mais ce n'est pas ce que je constate. J'imagine que plusieurs de vos collègues ici présents en tiennent un.

Ffolke regarda Rosemary, mais aucun des deux ne répondit.

— Je n'ai jamais dépassé la date du 9 janvier, avoua Montague, je n'en voyais pas franchement l'intérêt : « Petit déjeuner. » « Départ pour l'école. » « Maman fâchée. » Toujours la même rengaine.

M. Wriothesley sourit.

— J'adore ce type de journal : « Je hais Margery. » « JE DÉTESTE LES DEVOIRS. » Mais leurs auteurs se retrouvent piégés de différentes manières. Petit diariste deviendra grand. Une fois adulte, il ne pourra plus aller se coucher sans remplir sa mission quotidienne. C'est comme se laver les dents.

— Si nous suivons votre proposition, pourriez-vous nous donner quelques pistes concrètes sur la façon de trouver nous aussi d'autres journaux intimes ?

— Mes meilleurs alliés sont les entreprises de débarras. Une fois que les vautours ont vidé une propriété suite à un décès, il reste toujours au fond des cartons des choses dont personne ne veut. Des canevases de broderie, de vieux programmes de théâtre, des choses comme ça. Ce sont dans ces cartons que finissent les journaux intimes, et ensuite directement dans la benne. J'ai une armée de petites mains, qui les récupère contre quelques pennies. J'explore toutes les pistes imaginables. Mais je n'ai jamais passé de petites annonces, ma chère épouse supporterait mal de voir des camelots ou de vulgaires fouineurs traîner leur marchandise à travers le jardin jusqu'à notre seuil.

— Prenez donc un dessert, dit le Dr Patience en lui tendant le

menu. Je pense qu'il s'agit d'une merveilleuse idée.

Il jeta un regard à Rosemary pour lire son assentiment. Ffolke aussi, il le savait, était convaincu.

— Je crois pouvoir dire, monsieur Wriothesley, que nous serions ravis et honorés de reprendre votre initiative. Pourrions-nous donc convenir que nous vous consacrerons une pièce dans la section *Biographies* de la Bibliothèque et toute une quantité de petites étagères ?

— J'aimerais beaucoup voir ça, répondit M. Wriothesley, mes journaux sont confinés dans des cartons éparpillés chez moi. Je ne les ai jamais vus réunis tous ensemble. Ce serait un spectacle magnifique !

Il semblait un tantinet mélancolique.

— Nous déciderons entre nous, en temps voulu, qui prendra le poste de bibliothécaire en charge de ces journaux intimes, et l'intéressé viendra ensuite vous rendre visite. Pourriez-vous nous donner des idées sur la manière de nous organiser à partir de votre travail ?

— J'en serais enchanté. J'ai récemment beaucoup réfléchi à ce que deviendrait ma collection, après ma disparition. Alors, envoyez-moi votre bibliothécaire et je lui promets quelques charmantes journées...

Sigurd avait attendu impatiemment leur retour. Étant convenu qu'il était plus simple de laisser sa première livraison entre les mains du Dr Patience, M. Wriothesley avait aussitôt repris la route, et sa conduite approximative, pour se mettre chez lui à dresser la liste de sa collection.

— Je suis désolé, Montague, mais à mon avis il faudrait approfondir le sujet avant de nous engager davantage. Pour être honnête, nous ne sommes pas tous ici en faveur de M. Wriothesley et de sa mini-bibliothèque ambulante.

— Eh bien, Sigurd, nous en avons longuement parlé. Et d'après Ffolke, Rosemary et moi-même, cette proposition entre dans le cadre de notre mission et nous devrions pouvoir même tirer un certain profit de l'offre de M. Wriothesley.

— Mais ce sera sans fin, Montague. Certains passages pourront relever de la littérature, mais certainement pas tous. Et d'ailleurs, d'autres institutions accueillent déjà ce genre de productions – les

archives locales, les bureaux d'état civil, que sais-je encore ? Ce type d'écrits est plutôt de leur domaine, non ?

— Bien sûr, j'ai fait la même réflexion à Pontefract. Il me dit que ces institutions ne prennent pas tous les journaux intimes, que ceux-ci doivent contenir un intérêt local. Donc il s'est donné pour mission, selon ses propres termes, de sauvegarder les journaux manuscrits dont personne ne veut. Pas même les familles. Concernant notre cahier des charges, on ne s'en éloigne pas vraiment, si ?

— J'avoue que j'ai encore quelques réserves. Si ces journaux n'ont pas été rédigés pour être publiés, on ne peut pas les considérer comme des manuscrits refusés, au sens où nous l'entendons. Et de toute façon, où les mettrions-nous ?

— En fait, Ffloké les intégrerait comme une sorte d'extension à son département. Il dispose là-bas d'une petite pièce que nous pourrions tout à fait consacrer à cet usage. Il suffira de la repeindre et d'installer des étagères. Un petit bureau pour une personne. Nul n'en sera perturbé, personne d'autre que Ffolke, qui tient beaucoup à ce projet. Un de ces jours, si nous en ressentons le besoin, nous pourrions engager un nouvel assistant de recherches, qui se chargerait des journaux intimes en tant que sous-section. Nous verrons. Mais mon instinct me dit que c'est pour nous un bon pas dans une nouvelle direction, et en pleine cohérence avec notre mission.

— Hmm... C'est vous le chef. Mais je conserve mes réticences, Montague. C'est un peu comme pour la Collection musicale.

— Oui, tout à fait, Sigurd. Ce sont toutes les deux de merveilleuses initiatives.

Montague eut un choc en réalisant que Noël revenait à grands pas. Bientôt, la salle de lecture serait aménagée pour accueillir la fête du personnel, qu'il sponsorisait par tradition avec une considérable générosité. Ensuite, la Bibliothèque des Refusés marcherait au ralenti jusqu'au lendemain du Nouvel An.

A priori, on donnerait cette année un spectacle théâtral, sous la direction générale de P. B. Mitcheson. Les tracts ronéotypés qui circulaient promettaient la représentation en direct d'une parabole récemment découverte dans les collections de la Bibliothèque. Illustrant la lutte ancestrale entre la morale et les dilemmes de la condition humaine, ce spectacle de mime en costumes consisterait en trois actes de deux minutes chacun, sous le titre de *La Cordonnrière indigente ou La Poule aux poissons d'argent*. Tous les membres du personnel étaient cordialement invités.

Noël était souvent une période particulière pour le Dr Patience. En principe, les employés s'échappaient bien sûr des lieux. À l'exception de Stavros et Millie, dont le statut de gardiens et résidents permanents exigeait que leurs familles, si toutefois ils en avaient, vinssent à leur rencontre. Même si Stavros ne faisait rien pour encourager une telle initiative. Mlle Ogilvie avait pour habitude de rendre consciencieusement visite à sa sœur pendant quelques jours. Quant à Ffolke, il avait prévu de partir en France vers une destination gardée secrète, mais il serait de retour pour le 29 décembre. Montague avait hésité entre une ou deux invitations amicales, avant de rester finalement lui aussi à demeure. Ce qui ne lui posait aucun problème. Il aimait assez errer dans le bâtiment déserté par ses co-résidents, tel un père rêvassant dans la salle de jeux de ses enfants absents. D'autre part, il avait l'intention d'écrire... Même si, sous les pires traitements de l'Inquisition, Montague n'aurait jamais avoué que, dans la plus grande discrétion,

il travaillait personnellement à un roman.

Il avait eu une idée des plus originales, du moins le pensait-il. Ce serait une fiction littéraire et introspective, consacrée au processus même de l'écriture. Certes, rien là de très original – c'était le vieux cliché des pages jetées en boule sur le sol de la mansarde – mais celui-ci était en général traité sous l'angle du manque d'inspiration, le supplice de la page blanche. Or, l'idée de Montague était de raconter l'histoire d'un romancier frappé de la malédiction inverse : celle d'une muse le harcelant jusqu'à l'empêcher d'arrêter d'écrire, au point que la rédaction incessante de son œuvre et les affres de la création venaient à envahir toute son existence. Il sentait que ce thème ouvrait sur une infinité de pistes possibles, qu'il ne lui restait plus qu'à suivre et à explorer. L'une d'entre elles, et non des moindres, étant la frontière fascinante entre vie et littérature.

Le problème, c'est qu'il ne trouvait jamais le temps de démarrer ce fichu projet. Quelques jours de solitude lui seraient donc précieux.

Curieusement, Mitcheson avait sorti de son chapeau cette idée de spectacle au moment où Montague réfléchissait précisément à quelque chose d'assez ambitieux, une « Soirée de Présentation de Noël ». Il n'aurait pas le temps de l'organiser cette année, mais il avait commencé à y réfléchir sérieusement. Le concept procurerait au personnel un divertissement, tout en représentant une avancée utile pour son Grand Dessein. Dans ses grandes lignes (et telle qu'elle apparaissait en fait sur le mémo qu'il n'avait pas encore distribué à ses chefs de département), la « soirée » consisterait à présenter une sélection d'œuvres prises dans les collections de la Bibliothèque, devant un parterre d'invités issus de l'univers commercial de l'édition. La lecture d'un ou deux actes, soigneusement sélectionnés parmi les pièces de théâtre inédites de M. Mitcheson, serait suivie par un récital de poésies réunies par M. Payle, pour finir avec des extraits choisis de différentes œuvres provenant du département Fiction de la Bibliothèque. En ambiance sonore, ou plutôt peut-être comme intermède, un pot-pourri d'extraits musicaux, déchiffrés par les soins du Dr Boehm à partir de partitions manuscrites de son département, serait exécuté par des instrumentistes triés sur le volet et engagés pour l'occasion.

Les employés de la Bibliothèque étaient nombreux à trouver un plaisir régulier dans l'échange de découvertes innommables : l'invitation goguenarde « Jette-moi un coup d'œil à ça ! » devait s'entendre tous les jours entre ces murs. Mais le Conservateur ne voulait surtout pas que ce fût là l'occasion de colporter les horreurs

commises par quelques plumitifs tournés en ridicule. Bien au contraire, il s'agissait de révéler au public des œuvres d'une qualité évidente et indéniable, et pour tout dire hautement publiables. Ainsi, il imaginait que les nombreux éditeurs et agents qui se déplaceraient de Londres, en vue d'une soirée exotique et arrosée au champagne dans un cadre romantique, finiraient par s'exclamer « Et cela n'a jamais été publié ? », puis « Mais Montague, comment est-ce possible ? ». Sur le chemin du retour, pilotés par un conjoint ou partenaire demeuré sobre, ils plongeraient pensivement dans le silence, élaborant de possibles débouchés. Il espérait qu'après un jour ou deux de ratiocination inconsciente, quelques-uns d'entre eux au moins en arriveraient alors, pour la première fois depuis l'enfance, à remettre en question la valeur de leur jugement.

Le stratagème était subtil, soumis à toutes sortes d'aléas. Le seul point qui lui semblait assuré était la garantie d'une large participation si le carton d'invitation promettait la mise à disposition de généreuses quantités d'alcool. Mais il ne serait en mesure d'expliquer ses véritables motivations à aucun de ses subalternes. Pour eux, il ne pourrait s'agir que d'un pur divertissement ou d'un désir d'épater la galerie. Montague devrait les instrumentaliser à leur insu.

Il retourna longuement la question dans sa tête. Que dirait Sigurd ? Si raisonnable et si pondéré, ce dernier ne manquerait de détester l'idée, de déplorer le gâchis de temps et de ressources, pour enfin souligner avec une obstination obsessionnelle que ce que Montague faisait était une sorte de *publication*, et donc illégale conformément à la Charte. Il y avait là un point délicat et, avant de présenter son plan aux autres, il aurait en effet besoin d'affûter ses arguments. Il lui faudrait peut-être pour cela courir en ville pour passer une heure ou deux au pub de Lincoln avec leur avocat. Le Conservateur estimait – ou plutôt présumait – qu'un spectacle privé devant un public restreint d'invités, sans le moindre échange pécuniaire, ne constituait pas une forme de publication, mais il veillerait assurément à consolider sa position. Un risque demeurerait : ses bibliothécaires voudraient probablement extraire de leurs fonds les pires exemples dans le but d'amuser les visiteurs. Évidemment, ce serait leur réflexe. Mais peut-être parviendrait-il alors, sans rien divulguer de ses réelles intentions, à leur démontrer qu'ils ne feraient ainsi que dénigrer leur propre travail.

(En tout cas, ce nouveau plan était de loin supérieur au précédent, qui consistait en effet à poster une œuvre choisie dans un genre donné à dix critiques influents. Ceux-ci devaient les lire et, après réflexion, exprimer leur opinion quant à la pertinence d'une

publication. Une espèce de dégustation à l'aveugle pour juger du cru. Selon le Conservateur, ce plan dégageait un parfum de poésie ; il imaginait si bien ce moment délectable où il aurait à répondre : « Non, cela n'a jamais été publié, mais c'est sacrément dommage ! », de sorte que les « jurés » blêmiraient ou s'étranglèrent et qu'ils prendraient la résolution, à compter de ce jour, de servir la cause de la Littérature et d'abjurer le Veau d'or.)

La programmation musicale serait cruciale pour le succès de sa soirée. À ce propos, il était grand temps d'en toucher un mot au Dr Boehm. Le Dr Patience maintenait la coutume, héritée du Fondateur, de rencontrer régulièrement en tête à tête dans son bureau chacun des membres de son personnel académique, non seulement pour garder un œil sur leurs activités, mais aussi pour leur donner l'occasion de lui parler tranquillement en privé. Ce principe était considéré comme un élément important de la tradition intellectuelle de la Bibliothèque. Et Montague se reprochait d'avoir dernièrement négligé Guenther.

Guenther Boehm était son seul académique à temps partiel. Le musicologue était râblé, dodu et profondément impliqué dans son travail. Né d'une mère anglaise soprano et d'un père allemand violoniste, il avait grandi principalement à Heidelberg. Maîtrisant avec talent toute une gamme d'instruments classiques, il avait été un petit prodige, capable d'interpréter les partitions les plus complexes, à un âge où la plupart des enfants ont du mal à déchiffrer l'alphabet. Finalement, il s'était consacré à la musicologie philosophique. C'est presque par lubie que Guenther avait posé sa candidature pour le poste de musicothécaire. Se voyant retenu, il avait aussitôt négocié le droit à un jour de congé par semaine, qu'il consacrait à l'enseignement itinérant de la musique dans plusieurs écoles pour jeunes filles, accessibles en moto. Selon lui, un musicologue académique se devait d'entretenir ses compétences et de maintenir un contact humain vivant – argument que le Dr Patience avait jugé convaincant. En outre, le département Musique n'était pas le plus volumineux et ne faisait de nouvelles acquisitions qu'à un rythme homéopathique. Voilà justement ce dont le Conservateur en chef voulait discuter cet après-midi : que pouvait-on imaginer pour améliorer cet état de fait ?

Mais ce qu'il apprit alors le prit de court. Le Dr Boehm accompagna son café d'un biscuit et se renversa dans son fauteuil : son catalogue, annonça-t-il, était complet. Du moins, dans sa première version.

— Je vous demande pardon, Guenther ? sursauta le Conservateur

en chef.

— Oui, confirma le Dr Boehm, mon catalogue. Je voulais vous prévenir, monsieur le Conservateur. Mon inventaire est terminé. Il y a deux mille huit cent sept compositions individuelles pour lesquelles nous disposons d'une partition, ou tout au moins du contenu musical de base déduit à partir d'une forme plus ou moins achevée. Je les ai subdivisées en groupes traditionnels, bien sûr : musique de chambre, symphonique, lyrique, etc. J'ai aussi presque terminé mon index sur les thèmes d'ouverture, ainsi que la liste des instruments solistes et de ceux utilisés en musique de chambre. Cet index vaut la peine qu'on le tienne à jour. Le cor de Dennis Brain¹ a largement contribué à son intérêt... Je suis en train de finir une notice analytique d'accompagnement, qui a pour but de porter à l'attention des musicologues certaines implications concernant les éléments du catalogue.

— Mais quelle nouvelle extraordinaire, Guenther ! Mes félicitations les plus chaleureuses, mon cher ami. Un catalogue achevé... Eh bien, ma foi. Je pense qu'il est juste de dire qu'aucun de ceux qui eurent le privilège de siéger avant moi dans cet auguste fauteuil n'a jamais eu la chance d'entendre ces mots. Je l'avoue, vous m'en voyez tout ébahi.

— Mais sachez que je ne me suis pas encore occupé des livres traitant de musique. Il y en a beaucoup : avis éclairés, œuvres critiques, *Ma vie de violoniste manchot et crève-la-faim*, *J'étais le jardinier en second de Wagner*, j'en passe et des meilleurs. Parmi les plus remarquables, nous avons rentré une encyclopédie manuscrite recensant sur des fiches les premières mesures d'à peu près tous les airs connus, plusieurs systèmes alternatifs de notation musicale, divers fascicules de partitions musicales sur du vélin relié artisanalement et des portées tracées à la main, ainsi que des opéras interminables : *Lorna Doone D.*, *La Vie et les Œuvres de Billy Graham*, j'en passe et des pires. Mais cela ne prendra pas aussi longtemps. En outre, comme vous le savez, monsieur le Conservateur, ce n'est qu'un état des lieux provisoire. Des nouveautés peuvent surgir à tout moment.

— Que diriez-vous de nos acquisitions musicales, Guenther ?

— Eh bien, on ne peut comparer entre la musique et la littérature. Les compositeurs attitrés qui n'apparaissent pas dans le *Who's Who* n'ont presque aucune chance de voir leur musique publiée. Et pour la plupart, se voir jouer relève du miracle. D'un autre côté, les compositeurs n'ont qu'à reproduire leurs partitions ; dans certains cas, ils les écrivent même à la main. Donc nous ne recevons pas

de partitions achevées puis rejetées, accompagnées de lettres disant « Faites-vous plombier ! » ou « Effacez vos notes et confiez à quelqu'un d'autre votre papier à musique ! ». C'est pourquoi certains de mes collègues trouvent qu'il n'y a aucune raison de collecter de la musique qui n'a pas vraiment été, à proprement parler, jugée sans succès, et qui n'a tout simplement jamais été soumise à la publication. Certaines partitions ont été présentées dans des concours et celles-ci sont parfois assorties de lettres critiques, mais qui contiennent généralement des jugements valables et bienveillants émis dans le but d'aider les compositeurs et non pour les conduire à l'automutilation ou au suicide. De toute façon, les lauréats ne reçoivent habituellement en récompense qu'un livre d'une valeur de vingt livres sterling². On ne peut pas vraiment comparer les deux disciplines sur cet aspect-là.

— En effet. Un de vos collègues m'a confié une fois que, d'après lui, nous pourrions tout aussi bien commencer à collecter les cahiers de devoirs d'écoliers ou les cartes postales anciennes. Et la question fut soulevée à nouveau l'autre jour. Mais tentons d'examiner la question avec une rigueur intellectuelle. Que faire si, dans un débat, vous aviez besoin de justifier l'existence du département *Musique* ? Eh bien, répondez : « Cela ne vous concerne pas » et c'est réglé ! Je veux dire, sur le principe. Pourriez-vous tenir tête ainsi ?

— Je le crois, assurément. L'essentiel, c'est que tous, nous collections pour l'avenir, n'est-ce pas ? À mon avis, nous nous occupons en fin de compte tout autant de voix négligées que de voix rejetées. Dans une centaine d'années, le fait qu'un inculte obèse ait refusé une œuvre de création n'aura plus guère d'importance ; ce qui compte, c'est ce qui va subsister. D'ailleurs, mon département déborde de musiques de qualité. Certaines sont réellement merveilleuses et la plupart sont aussi valables que ce qu'on diffuse à la radio, par exemple. Ce n'est en rien de la musique de dilettante, branchée, artificielle ou même composée par ordinateur. Tout le monde ne se prend pas pour Schoenberg. Il y a là de la musique que je considère de première classe, qui transcende les frontières, qui défie toutes sortes d'idées reçues ou non reçues. Quand je suis arrivé ici, je pensais que ce travail m'aiderait à comprendre la différence entre la musique d'avant-garde et la soupe. Eh bien, il n'y a pas beaucoup de soupe ici, monsieur le Conservateur. Bien au contraire.

— Entendez-vous la musique quand vous la lisez, Guenther ?

— En grande partie, oui, bien sûr. Évidemment, c'est moins évident quand il s'agit d'orchestrations pour roues de bicyclette ou pour baignoires remplies de mercure. Mais figurez-vous que j'ai déjà

entendu jouer certains des meilleurs morceaux.

— Quoi ? Comment diable est-ce possible ?

— Mes écolières. J'utilise pour mes cours des œuvres choisies dans la Bibliothèque. J'ai par exemple un trio pour hautbois, violoncelle et contrebasse – une merveille, onirique et mélancolique. Voici le premier mouvement...

Et il se mit à produire un léger bourdonnement, agitant la main comme s'il était son propre chef d'orchestre.

— Oui, oui, je vois, s'empressa de dire le Dr Patience.

C'était tout à fait remarquable. M. Boehm avait déjà réalisé exactement ce qu'il avait à l'esprit. Et la vision d'une estrade pleine d'écolières révélant au monde ce trésor musical ignoré était un enchantement. Il lui faudrait examiner toutes les implications de cette révélation plus tard.

— Eh bien, écoutez, Guenther. Vous n'avez aucun souci à vous faire pour votre travail. Je suis à cent pour cent d'accord avec vous. Contentez-vous de continuer. Et de faire votre possible pour attirer plus de matériel – des partitions, je veux dire. Autant qu'il est possible. Négociez avec les veuves, n'importe quoi. Allez voir des concerts de très vieux compositeurs – vous connaissez la musique ! Et avancez bien avec ce second volume. Nous pourrions peut-être un jour donner un concert ici ?

— Voilà qui ferait bien la nique aux autres, lâcha Guenther avec reconnaissance, j'y retourne aussitôt !

Dès le lendemain, le Dr Boehm envoya bien sûr un projet de contribution musicale pour un concert du soir. Il avait déjà rédigé des notes pour un programme, augmentant considérablement entre parenthèses la durée de chaque œuvre, en précisant que ce n'était là bien sûr que des estimations. Le Dr Patience les additionna dans sa tête. Le récital durerait à peine moins de six heures. Sans doute faudrait-il revoir à la baisse. *Ou peut-être devrais-je donner carte blanche à Guenther et le laisser faire tout le travail ?*

1. Dennis Brain (1921-1957) est un célèbre joueur de cor britannique. Il n'avait pas trente-six ans lorsqu'il s'est tué dans un accident de la route à Hatfield.

2. Environ trente euros.

C'était la veille du Nouvel An, ou plutôt une bonne heure ou deux avant la nouvelle année. Montague Patience ne trouvait pas le sommeil. Rosemary et lui avaient disputé une intense partie de scrabble jusqu'à l'heure fatidique, dont la BBC salua le passage avec la solennité qui convient. Savourant un excellent champagne, ils s'étaient lancés dans ce genre de conversation enrichissante que seuls peuvent s'autoriser les vieux amis qui ont beaucoup partagé au fil des années. Rosemary s'était réjouie de rentrer « à la maison ». Elle lui avait rapporté un cadeau de Noël tardif, une paire de serre-livres représentant des lutteurs de sumo en porcelaine penchant une lourde épaule l'un à droite, l'autre à gauche. C'est le destin qui l'avait guidée jusqu'à eux, affirma-t-elle, dans une boutique d'occasions.

Impossible de reposer son esprit. Dans son lit, le Conservateur en chef ne pouvait s'empêcher de dresser le bilan de ce dernier demi-siècle, de noter son manque de réalisation personnelle et de conclure, dans le pur style de fin d'année, que toute son existence se caractérisait par l'échec et l'insignifiance. Il ralluma sa lampe de chevet et se saisit d'un thriller refusé, qu'il avait trouvé sur une table en bas. Le paragraphe d'introduction décrivait les pâles rayons d'un soleil matinal dévoilant progressivement le cadavre d'un homme recroquevillé au fond d'une cabine téléphonique publique. Le roman s'intitulait *Numéro inaccessible*. Malgré tous ses défauts et le style médiocre, l'intrigue principale n'avait rien de soporifique. De la théologie inédite serait beaucoup plus efficace. Il se leva et traversa le couloir à tâtons jusqu'à l'escalier, dans l'idée de descendre pour trouver une autre lecture.

Il s'immobilisa. Indubitablement, il entendait des bruits venant d'en bas. Un coup sourd. Une toux. Et une très faible lumière vacillant quelque part. Il recula du palier et emprunta

silencieusement l'autre couloir menant à la « porte d'entrée » de Mlle Ogilvie. Il frappa deux fois, avec douceur mais fermeté.

Le Conservateur en chef alluma la lumière principale dans la salle de lecture et toussa. Deux hommes en vêtements sombres se tenaient près du catalogue central, l'un d'âge moyen, l'autre beaucoup plus jeune. Le Dr Patience ne put réprimer une certaine déception en voyant qu'aucun bas ne couvrait leur visage, mais ils avaient bien des passe-montagnes et chacun portait un large sac de toile. Il se sentit tout à fait en mesure de gérer la situation. Enveloppé dans sa belle robe de chambre en tissu épais, qu'il avait l'habitude de nouer autour de ses reins, il n'éprouvait aucun sentiment de vulnérabilité. D'autant qu'il enserrait discrètement dans sa main droite le pistolet de feu le père de Mlle Ogilvie. Rosemary se tenait solidairement quelque part derrière lui dans l'obscurité. Elle lui avait assuré que l'arme était chargée.

— Ah, messieurs, aviez-vous prévenu le bibliothécaire de service ? Je vous pose la question – ce n'est pas grave, bien sûr – mais vous savez, la procédure implique que nos lecteurs nous préviennent de leur visite au préalable. Techniquement, nous sommes fermés ce soir, d'où l'absence de lumière dans la salle avant mon arrivée. Mais puisque vous êtes entrés, pouvons-nous vous aider ?

Les deux hommes se regardèrent.

— Il n'y a pas d'argent ici, les amis. En fait, la plupart des objets dans cette institution s'y trouvent parce que personne n'en a voulu.

Le plus vieux soupira et s'avança d'un pas. Il portait un démonte-pneu, ce qui n'échappa pas à Montague.

— Y'a forcément des trucs précieux ici. Vous vous tenez à carreau et tout se passera bien. Vous avez une corde ?

— Une corde ? Non, je ne pense pas. Pas sur moi, en tout cas.

Il entendit Rosemary se déplacer légèrement derrière lui, mais il continua à regarder droit devant lui.

— Cependant, nous avons un manuscrit sur l'art des nœuds. Rédigé par un aspirant de marine. Le titre est *À la coule*, je crois. Voulez-vous que j'aille vous le chercher ?

— Il est fourni avec des échantillons d'essai ?

— Non, je ne le pense pas. Mais cela aurait été une bonne idée.

Peut-être est-ce cela qui a rebuté les éditeurs ?

— Vous êtes toujours aussi causant quand vous rencontrez de violents malfaiteurs ?

— C'est-à-dire, nous ne recevons guère de visiteurs à cet étage, vous savez. Voyez-vous, c'est un peu notre tour d'ivoire. Mais je suis ravi de vous rencontrer, même en dépit de l'heure tardive.

— On va vous immobiliser et fouiller l'endroit à la recherche d'objets facilement transportables, qu'on pourra ensuite échanger contre du cash.

— Je vois. Eh bien, aucune des salles n'est verrouillée. Plus loin, ce sont les labos. Mais là, il s'agit simplement de... raisons de sécurité. Oh, et pour empêcher l'héroïne de trop sécher.

— On touche pas à la drogue ! C'est carrément immoral.

— Oh, je suis bien d'accord avec vous. C'est juste que nous devons en garder un peu ici pour apaiser le colonel Leguid. Parfois, il a plus ou moins besoin de prendre des sédatifs. Il n'est plus vraiment lui-même depuis sa mission dans la police malaisienne.

— Le colonel Leguid ?

— Oui. Le connaissez-vous ? Il est en charge de la sécurité chez nous. Il est un peu fétichiste des armes blanches. Surtout celles à double tranchant.

— Je pensais que c'était une sorte de bibliothèque, ici !

Le Dr Patience sourit avec indulgence.

— Mes chers amis, c'est juste une couverture. En réalité, nous sommes une installation secrète du gouvernement. J'imagine que vous vous en êtes douté en découvrant ce gris implacable sur la façade extérieure ?

— Il faisait trop sombre pour se faire une idée précise, objecta le second cambrioleur.

— Alors, qu'est-ce que vous faites, en vrai, ici ? demanda le premier, en posant son arme au tranchant émoussé.

Le Dr Patience marqua une pause.

— Je pense que je vais devoir vous le révéler... Des recherches sur la guerre bactériologique.

— Foutaises, lança le plus jeune. L'enseigne à l'extérieur annonce « La Bibliothèque des machins-choses »... Et ça ressemble bien à une bibliothèque. On a regardé dans presque toutes les pièces : rien que

des livres, des machines à écrire, du papier partout. Jamais rien vu de pareil.

— Une couverture, comme je vous dis. Vous n'êtes pas allés... en bas ?

— Moustique est descendu, hein, Mouss ?

— Vite fait.

— Je sais qu'il est écrit « Bibliothèque des Refusés » sur la pancarte dehors. C'est une sorte de blague du gouvernement. BDR. En réalité, cet acronyme signifie *Bureau des Dommages Radioactifs*. Nous nous occupons de... en fait, je ne suis pas vraiment autorisé à vous le dire, mais maintenant nous vous connaissons tous les deux, c'est bon : nous cultivons des anticorps pour les utiliser contre, enfin... certains corps. Vous n'avez touché à rien en bas, n'est-ce pas, Moustique ?

— Que dalle. Il faisait sombre. Toute façon, je porte mes gants professionnels, regardez !

— En effet. Dieu merci ! Il semble que les rats qui se promènent en bas se mettent aussitôt à crever, surtout après une nouvelle expérimentation. Nous sommes obligés de porter nos combinaisons en permanence, quand nous ne sommes pas de service à l'étage.

Il lâcha un petit rire, dans une sorte d'élan de courage désinvolte, avant de se reprendre aussitôt.

— Il ne faut pas faire trop de bruit. Le colonel a le sommeil notoirement léger.

— Bon, vous avez un coffre ici, insista le vieil homme, impassible.

— Tonton, t'avais pourtant promis...

— Silence, Mouss ! D'accord, d'accord, concéda le vieil homme, vous avez pas de la petite monnaie ? Des travellers chèques ? On en a bavé pour traverser ces foutus bois. Et Moustique a crevé près du portail.

— Quelle déveine ! Je suis sûr que nous avons une trousse de réparation quelque part.

— *Tout à fait, monsieur le Conservateur.*

Cette voix, comme un sourd mugissement, s'éleva de l'autre côté de la salle. Coiffée d'un énorme casque d'apiculteur et brandissant une sagaie géante en fer forgé importée d'Afrique, une étrange silhouette surgit de l'ombre. D'une taille exceptionnelle, elle se figea comme un bloc de granit, le corps en position de combat, le poing

enserrant la lance mortelle.

— Ne bougez pas. Ne le regardez pas. Ne le contrariez pas.

Cette mise en garde murmurée par le Dr Patience rendit les deux cambrioleurs nerveux.

— *Un problème, monsieur le Conservateur ?*

— Non, non, colonel. Tout va bien. Parfaitement bien. Inutile de vous déranger.

— *Vraiment ? Alors que font ces hommes ici ?*

— Des hommes ? Oh, eux ! Voici Moustique et son collègue, euh... ?

— Chipeur.

— *Chipeur ? Vous n'êtes pas sérieux, on n'y croit pas une seconde !*

— Eh bien, c'est Arthur Dagenham, en fait. Mais on m'appelle Chipeur depuis mes débuts dans la fauche. Y'a des années. Je m'y suis fait, quoi. Après une...

— *Monsieur le Conservateur, pour autant que je puisse voir derrière mon grillage, ces hommes ne ressemblent absolument pas à de simples lecteurs. Il faudrait tout de suite vérifier leurs papiers. Ils pourraient être des chimistes russes. Je suppose qu'ils ne sont pas du tout venus pour goûter à notre poésie. En fait, je vous parie qu'on va retrouver deux parachutes cachés quelque part dans les environs. Ne devrions-nous pas réveiller Stavros et les chiens ?*

Montague se souvint alors que Millie avait pris en pension les deux pékinois de sa nièce pour un mois.

— Peut-être bien, fut la seule réponse qu'il parvint à articuler.

— *Monsieur le Conservateur, j'ai besoin de réponses claires et sur-le-champ*, dit Ffolke, incarnant de mieux en mieux son personnage.

Il résistait difficilement à la tentation de prendre un accent un peu trop repérable.

— *Cela fait bien trop longtemps que je n'ai pas interrogé un intrus. Et si je les emmenais... au hangar ? La tronçonneuse s'y trouve-t-elle toujours ?*

Il parlait avec une étrange application, voire de la jubilation, sa sagaie frémissant visiblement sous l'enthousiasme. Ffolke eut la tentation de lâcher un petit rire sardonique, mais se retint de peur d'en faire trop. Vaincue par sa menace à vous glacer le sang, Rosemary dut, à contrecœur, se retirer brièvement dans les toilettes

pour dames.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, colonel, répondit Montague avec pondération. Pourvu que vous vous contentiez d'une seule victime. Rappelez-vous, notre brochet met ensuite une éternité à nettoyer l'étang.

Chipeur et Moustique se rapprochèrent l'un de l'autre. Moustique tremblait. Le Dr Patience vit Chipeur tendre le bras pour récupérer son démonte-pneu.

— Chipeur, ne faites pas l'imbécile ! cria-t-il.

En un éclair, la créature masquée se jeta en avant et, avec une précision mortelle, cloua la manche droite de Chipeur sur le bureau avec la pointe de sa sagaie.

— *Voilà ! Aussi rapide et précis qu'autrefois !*

Même Montague sursauta sous son cri de guerre. D'un index pourtant pacifiste, il tira convulsivement sur la détente et, dans une formidable déflagration, une balle d'Ogilvie père vint se loger dans le tapis turc préféré de Sir Bulward. La détonation frappa tout le monde de stupeur, sauf le colonel.

— *De la poudre et des balles !* rugit-il dans une sorte d'extase rêveuse.

— Oh, regardez ce que vous m'avez fait faire, se plaignit Montague. Colonel, ressaisissez-vous. Pas le bureau tout neuf ! J'apprécie votre réactivité, mais je dois vous dire que Moustique et Chipeur ne faisaient que passer et se demandaient si nous n'avions pas, euh...

Il toussa, peu habitué à utiliser le mot *dynamite*.

— *Oui ?*

— Des livres sur l'observation des oiseaux, colonel. Nocturnes.

— *Oh, je vois, Montague. Eh bien, voilà qui change tout. Pourquoi ne pas l'avoir dit avant ? Nous avons bien quelque chose comme ça, en fait. Il existe un petit manuel très utile, qui date de la fin des années 1930, écrit par un ornithologue amateur. Ayant découvert qu'il était daltonien, il s'est mis à l'observation nocturne pour surmonter son handicap. Voulez-vous que je sorte le livre ?*

— Ce serait gentil, bafouilla Chipeur, toujours cloué inconfortablement sur le bureau.

Moustique opina vigoureusement. Ffolke retira la sagaie avec précaution et l'appuya contre le mur. Il ôta ensuite son masque.

— Ouf, il fait chaud là-dessous ! Laissez-moi juste...

Il apparut soudain juché sur des sortes de mini-échasses en bois.

— Des patins-serpents. Je les ai inventés. Sacrement utiles. J'en ai pour une minute. Je pense que je sais exactement où se trouve ce livre.

Il sortit dans le couloir. Le Dr Patience posa son pistolet.

— Alors, les amis, comment avez-vous fait pour entrer ?

— Nous sommes simplement passés par la porte. Pas de verrou, rien du tout. J'allais casser une fenêtre quand Moustique a tourné la poignée. C'est un petit futé.

— Ce non-verrouillage fait partie d'une nouvelle approche expérimentale en matière de sécurité de haut niveau : le « double bluff ».

— Ah oui, je vois. Je me suis bien fait avoir.

— Donc, vous êtes arrivés par les bois ? Évidemment, les sentiers sont tout à fait praticables.

— Ouais, excellents. C'était mon idée, pour approcher à couvert.

— D'instinct, vous avez compris que nous avons des alarmes sonores et visuelles, et des caméras de sécurité dernier cri ?

— On ne voulait prendre aucun risque.

— Oui, mais nous disposons aussi de neuf pièges humains dans le sous-bois, d'époque victorienne, illégaux aujourd'hui, précisa le Dr Patience. Ne l'oubliez pas pour la prochaine fois. Rosemary, ma chère, nous manquons à tous nos devoirs ! Que diriez-vous d'une tasse de thé ?

— Sans lait pour moi, s'il vous plaît, mademoiselle, précisa Chipeur.

Il s'assit prudemment sur une chaise de la bibliothèque et déposa son sac. Puis son démonte-pneu. Il examina sa manche. Moustique était encore pâle et tremblant.

— En fait, docteur Patience, il y a du reste de dinde et une grosse part de gâteau. Je pense que je vais...

— Sous nos pieds, l'interrompt le Dr Patience, se trouvent deux niveaux souterrains très profonds, construits à grands frais et dans le secret total, avec des chambres à parois de plomb et des couloirs blindés insonorisés. La plupart de nos employés vivent et travaillent là-dessous. Il y a un ascenseur spécial. Ils ne savent jamais si c'est la

nuît ou le jour. À l'heure où je vous parle, ils sont une douzaine d'hommes et de femmes assis sur leurs bancs (il frappa le sol), occupés à faire leur devoir pour la Grande-Bretagne et Sa Majesté. Et pour la sécurité de nous tous. Mais attention, chers amis, pas un mot à qui que ce soit. Pas même à vos épouses. Si cela se savait... Vous avez entendu parler de la loi sur le Secret défense ?

Ils acquiescèrent.

— Alors, vous comprenez.

Ils acquiescèrent à nouveau.

— Quant à vous, Mouss, brûlez ces gants lorsque vous rentrerez chez vous et prenez un bain chaud prolongé, avec un peu d'iode dans l'eau. Si vous remarquez des symptômes étranges, comme les aiguilles de votre montre qui commenceraient à accélérer, vous feriez mieux de nous téléphoner immédiatement.

Mlle Ogilvie revint avec le chariot de Millie.

— Alors, comme ça, c'est votre premier emploi, Mouss ?

— Je meurs de faim, moi ! Ouais, ma première effraction. Tonton a pensé que ce serait une bonne occasion de me faire la main.

— Mouss, permettez-moi de rectifier ce point : il n'y a pas eu effraction. Vous et l'oncle Chipeur vous êtes perdus dans les bois, ce qui est bien normal puisqu'il faisait nuit, et vous êtes passés par la porte d'entrée qui n'était pas verrouillée, pour demander un verre d'eau à l'un d'entre nous. Et à la place, vous avez trouvé du thé et du gâteau ! Pas mal pour une petite virée nocturne...

Mlle Ogilvie bâilla délicatement derrière ses mains.

— Bon, on va vous laisser maintenant, dit Chipeur. Vous devez tous être épuisés. Ce fut une charmante soirée. Mais faut encore que je répare le pneu de Mouss.

— Mais non, détendez-vous. Il reste encore plein à manger. Il faudra ensuite que je sorte pour éteindre les caméras, si vous préférez repartir par l'allée...

Des voix indistinctes s'élevèrent du hall d'entrée. Ffolke réapparut un livre à la main et accompagné de deux policiers en uniforme. Il avait ajouté un large chandail par-dessus son pyjama.

— Docteur Patience ?

— À votre service, sergent... ?

— Seth R. Lancaster. À 2 h 13 du matin, nous avons trouvé deux

vélos suspects appuyés contre... Eh bien, eh bien, salut Chipeur ! Et le jeune Moustique en demoiselle d'honneur ! Ça pour une surprise... Dans une bibliothèque ? On sort un peu de votre spécialité, non ?

— C'est pas juste une bibli..., commença Moustique.

Il croisa le regard du Dr Patience, qui secoua la tête très légèrement.

— Eh bien, eh bien, répéta l'officier. On dirait bien que la cause est entendue : cambriolage et vol de livres aggravé. Qu'en penses-tu, Brandon ?

Il sortit son carnet. Brandon grommela. Il voulait rentrer se coucher.

— Jetons un coup d'œil à leurs sacs. Eh, collègue, tu ne sens pas comme une odeur ? ajouta soudain le sergent.

Brandon renversa sur le sol le contenu des sacs. Un paquet de cigarettes ouvert en tomba. Rien d'autre.

— Moustique ! gronda son oncle.

— Interdiction de fumer dans la bibliothèque, ajouta machinalement le Dr Patience.

— Le professeur ici présent vous a interrompus en pleine action, alors ? De toute façon, les gars, vous allez nous suivre au poste pour en discuter.

— Un instant, sergent ! Je pense qu'il y a malentendu. Chipeur et Mouss sont ici à notre invitation. Ils étaient à la recherche du premier coucou de l'année pour notre Amicale. Il y a une récompense, vous savez. Ce sont de vieux amis.

— Un coucou, en janvier ? Vous savez qui sont ces gens ?

— Ils dirigent la brocante en ville, c'est bien ça ? répondit Ffolke. J'y suis allé plusieurs fois. Ils font du vide-grenier. Je leur ai pris un bel abat-jour, il y a quelques semaines. Pour un prix raisonnable, j'ai trouvé.

— Du vide-grenier, c'est bien ça ! Mais de nuit, pendant que les propriétaires dorment sur leurs deux oreilles. Pour le réveillon, c'est l'épidémie classique de cambriolages. Tous les voyous ont un faible pour la Saint-Sylvestre, ce n'est donc pas étonnant que...

— Sergent Lancaster, ne nous égarons pas. Que ces messieurs aient une tendance à travailler au noir de temps à autre, comme vous semblez le laisser entendre, ne nous concerne nullement. Ils

sont ici nos invités, comme vous-mêmes d'ailleurs.

— Cette dinde a l'air délicieux, dit Brandon.

Rosemary lui sourit avec douceur et leur passa assiette et serviette, à Seth et à lui.

— Allons, Ffolke, je pense que, pour une occasion pareille, nous devons mettre les petits plats dans les grands. Je vous confie la maison et nos amis tandis que je descends à la cave !

— Monsieur, n'oubliez pas votre combinaison ! paniqua Moustique.

— Tout va bien, Mouss, j'utiliserai l'autre porte.

— Alors, colonel, vous vous occupez d'abeilles ? l'interrogeait le sergent Lancaster, quand Montague revint par les doubles portes, les bras chargés de bouteilles.

Brandon, la bouche pleine, racontait à Chipeur une longue histoire drôle. Et Rosemary feuilletait en compagnie de Moustique le livre que Ffolke leur avait apporté. Les officiers de police furent les premiers à partir, tandis que les deux autres proposèrent d'aider à la vaisselle.

— Joli pistolet, apprécia Chipeur, pendant que son neveu poussait le plateau à travers les portes de la bibliothèque en direction des cuisines. Ça vaut un beau paquet de biffetons !

— Dites-moi, Chipeur, vous ne tombez jamais sur des vieux journaux intimes pendant vos expéditions diurnes ? Si ça vous arrive, tenez-moi au courant. Cela alimenterait notre couverture...

Comme ils traversaient la cour au clair de lune, ils entendirent le jappement aigu et irritant de quelques créatures de poche, douillettes et ébouriffées. Chipeur lança un regard interrogateur au Conservateur en chef qui l'escortait.

— Des chiens de combat chinois, lui confia le Dr Patience, une race spécialement créée...

Le calme de la nouvelle année fut bientôt perturbé par l'arrivée d'une épaisse enveloppe, portant pour toute adresse « Responsable Poésie, Bibliothèque des Refusés », suivie du nom exact du comté. Le facteur avait effectué sa livraison avec une impressionnante perspicacité.

Voilà quelqu'un qui connaît bien notre fonctionnement, songea Mlle Ogilvie, en distribuant le courrier dans les casiers de la réception. La responsabilité de cette humble tâche lui incombait traditionnellement depuis des années, surtout parce qu'au moment de la fondation de la Bibliothèque l'essentiel de la correspondance était adressé au Conservateur en chef. Désormais, une bonne partie du courrier concernait le reste du personnel et, en général, c'était précisément M. Payle qui en recevait le moins.

De tous ses collègues à la Bibliothèque, (l'Honorable) Pomfret Payle était peut-être celui qui avait le plus la tête et l'habit de l'emploi. Vêtu de larges costumes de velours vert et de chandails de cricket difformes, il préférait porter des sandales pendant la plus grande partie de l'année, à l'intérieur comme à l'extérieur. Avec sa longue figure pâle, barrée d'une frange blonde rigoureusement droite, il ressemblait à un choriste ventripotent et légèrement vénal. Il avait abandonné une thèse universitaire potentiellement magistrale sur les poètes britanniques mineurs du XIX^e siècle après avoir rédigé un seul des cinq chapitres, se contentant ensuite de devenir un poète très mineur lui-même. Il avait publié quelques œuvres courtes dans des magazines et un recueil ou deux de poèmes nouveaux. Notre Payle avait ensuite passé quelques années à enseigner la littérature anglaise dans une variété d'institutions, avant de tomber sur l'annonce de ce qui allait devenir son travail, perdue dans un tas de dépliant sur le bureau d'accueil d'un congrès sur la poésie. Parvenue au milieu d'un large nombre, sa candidature

avait été présélectionnée sur le critère de son nom et le fait qu'il avait si peu publié ; après d'âpres discussions et un retard considérable, elle fut finalement retenue. Le Dr Patience, qui avait hérité de Payle en remplaçant le précédent conservateur, cultivait à son égard des sentiments mitigés. C'est pourquoi il avait délibérément nommé à ses côtés le jeune Louis Brecknock, dans l'espoir qu'un peu d'émulation lui serait profitable. En fait, la présence d'un adjoint en Poésie partageant des intérêts similaires n'eut apparemment aucun effet sur M. Payle, qui persista dans sa manière nébuleuse d'occuper ses jours et ses semaines avec d'obscur recherches, communiquant peu avec ses supérieurs ou son subalterne.

La nouvelle livraison contenait une centaine de poèmes pour enfants, dactylographiés et formant ce qui avait manifestement été conçu comme un recueil complet. M. Payle eut un haut-le-cœur. Il détestait avec passion la poésie enfantine, publiée ou non. Nonobstant sa sensibilité raffinée, il avait bien de la peine à en distinguer le mérite littéraire. Une telle donation exigeait d'envoyer un accusé de réception, de définir la classification de l'œuvre et son étiquetage, de rédiger un projet d'ajout au catalogue, de trouver une boîte d'archivage et, si M. Payne parvenait à surmonter cette épreuve, une lecture en diagonale afin d'élaborer un article de présentation dans le catalogue. Il avait toujours plus ou moins pensé que de simples poèmes pour enfants ne méritaient pas une telle procédure quotidienne. Il avait même imaginé récemment qu'il pourrait manœuvrer pour confier en exclusivité la responsabilité de ce secteur à ce parasite de Brecknock, qui saisirait là probablement la chance d'obtenir une sorte de promotion transversale. Une excellente idée. Beaucoup plus simple que d'essayer de transférer l'ensemble de la collection – et elle n'était pas mince – au département Littérature enfantine, une éventualité qui lui avait traversé l'esprit à maintes reprises.

Puis il y avait les inévitables lettres de refus. « Ce genre de versification légère est particulièrement adapté à la consommation familiale ou à toute autre personne connaissant le poète personnellement. Mais on ne saurait en envisager sérieusement une publication... » « Contraint et artificiel ; beaucoup trop "subtil" et adulte ; l'auteur ferait mieux de rencontrer de véritables enfants avant même d'essayer d'écrire de la poésie pour eux. » Pour celle-ci, il existait une variante particulièrement perfide : « Cela ne correspond qu'à l'idée qu'un adulte se fait de ce que les enfants aiment lire. » Dans la marge de ce courrier, le destinataire avait rétorqué : « J'ai quatre enfants et ils ont adoré ces poèmes, comme

tous les autres enfants qui les ont lus. » Presque tous les poètes pour enfants ont tendance à affirmer que des autobus entiers de petits lecteurs ou auditeurs ont adoré leur travail. Aucun enfant soumis au poème d'un oncle ou d'un voisin n'a jamais répondu : « Tout à fait honnête pour une occasion informelle comme celle-ci, mais si tu envisages une publication, mieux vaut y renoncer. » À croire que tous s'exclament, avec des mines flagorneuses de gratitude béate : « Encore, oncle Nicky, lisez-nous encore ! » Ce type d'arguments n'avait donc guère d'effet sur M. Payne.

Il feuilletait distraitement la liasse des lettres de refus, lorsqu'il fut surpris de voir que la dernière lettre, la plus longue, lui était adressée personnellement.

Cher monsieur Payle,

Je connais vos fonctions dans votre bibliothèque et je sais que vous aimez les lettres de refus des éditeurs tout autant que les poèmes. C'est pourquoi je vous ai adressé tout cela aujourd'hui. Mes enfants sont grands maintenant et je n'ai plus aucune raison de garder ce genre de documents ici.

D'autre part, je veux attirer votre attention sur une certaine corruption régnant dans le milieu de la poésie pour enfants. Il y a deux ans, un ami poète m'a envoyé une brochure en couleurs faisant de la publicité pour un concours de nouvelle poésie enfantine. Une certaine poétesse, apparemment publiée, s'était dit qu'il serait intéressant d'éditer un tout nouveau recueil de poésie signée par des auteurs inconnus. Son idée fut donc d'organiser un concours. Celui-ci se déroulerait comme tous les autres concours de poésie, chaque participant étant autorisé à soumettre autant d'œuvres que souhaité, mais au tarif de quatre livres sterling¹ par poème. Après la date de clôture, viendrait la proclamation des résultats, les trois premiers lauréats seraient récompensés et les noms des gagnants publiquement annoncés. D'autre part, quatre-vingt-dix-sept poèmes supplémentaires seraient sélectionnés parmi toutes les contributions pour obtenir un total de cent nouveaux poèmes pour enfants absolument inédits. Le recueil serait publié dans les six mois à suivre, les auteurs pourraient en acheter un ou plusieurs exemplaires à un tarif spécial.

Ce qui rendait pour moi ce concours particulièrement attrayant, c'était une clause supplémentaire (outre les quatre livres sterling par poème). Il fallait n'avoir encore jamais publié de poésie. Non seulement les poèmes soumis devaient être inédits, mais l'auteur lui-même aussi, et être par conséquent, je suppose, un poète inconnu. Je me souviens

avec clarté de la manière facétieuse dont j'ai accueilli cette clause, me disant : personne ne pourra jamais m'accuser de malhonnêteté à ce sujet, ah, ah ! Je n'avais jamais réussi à faire publier la moindre syllabe, alors, vous pensez, je rentrais magnifiquement dans les critères. Car, un vieux poète « maudit » de cinquante-huit ans l'est beaucoup plus qu'un autre de, disons vingt-deux ans, si vous voyez ce que je veux dire.

Donc, j'ai envoyé huit ou neuf de mes poèmes pour enfants, spécialement dactylographiés en double interligne sur des feuilles séparées, conformément aux instructions, avec plus de trente livres sterling², une grande enveloppe timbrée et un document signé attestant de mon statut de poétesse totalement inédit. Le tout par la Poste.

Le jour de clôture est arrivé, ouvrant pour moi une longue, très longue période d'attente, pendant laquelle je regrettais de ne pas avoir envoyé tel ou tel autre poème et m'essayais à un jugement critique. Peut-être que les œuvres des autres poètes étaient tout aussi merveilleuses, peut-être que l'un des juges avait contracté une fièvre typhoïde, j'imaginais n'importe quoi. Après trois mois cependant, j'ai ressorti la brochure pour chercher un numéro de téléphone. Il y en avait bien un, j'ai donc appelé, plusieurs fois. Sans réponse. Un après-midi, un jeune homme poli a fini par décrocher. Il m'a répondu que l'organisatrice n'était pas là, mais qu'un nombre impressionnant de poèmes avait été envoyé et que le palmarès était en train d'être établi. Tous les concurrents seraient bientôt informés. Mais aucune nouvelle ne m'est parvenue pendant longtemps. Beaucoup plus tard, j'ai rappelé. La responsable n'était toujours pas là, mais le jeune homme poli a accepté d'aller consulter la liste des résultats pour moi. Il est revenu au bout de cinq minutes pour me dire que je ne faisais pas partie des trois lauréats, mais que deux de mes poèmes avaient été sélectionnés pour le recueil.

L'euphorie ne me quitta pas pendant au moins deux semaines !

Et puis, rien. Aucune lettre. Aucune confirmation. La seule chose que j'ai reçue fut un formulaire pour l'achat d'un ou plusieurs exemplaires du recueil. D'après l'expéditeur, le travail d'illustration des poèmes n'était pas encore achevé, ce qui avait retardé un peu la date de publication.

Mon mari me suggéra gentiment qu'il serait prématuré de leur poster les quelque quarante livres sterling demandées (frais de port inclus) pour le recueil. Je ne lui ai pas dit qu'en réalité j'envisageais d'en acheter dix ou quinze exemplaires, pour tous nos enfants, quelques petits-enfants et un ou deux Saint Thomas qui m'avaient toujours dit : « Laisse tomber, Emilia. »

Mon mari s'est aussi mis à composer le fameux numéro régulièrement.

Le même jeune homme lui a expliqué que l'organisatrice avait fait une fausse couche, qu'elle se trouvait à l'hôpital et qu'elle serait en convalescence pendant quelque temps. Mon mari lui a demandé des nouvelles du recueil. « C'est en cours », lui a répondu le jeune homme avec enthousiasme. Il y avait eu un sérieux contretemps, a-t-il expliqué, en raison d'une grave sous-estimation du coût final de publication, et la responsable envisageait maintenant d'essayer de rassembler les fonds nécessaires par voie de presse. « Qu'est devenu l'argent envoyé par les contributeurs ? » a demandé mon mari. « Tout est à la banque, a assuré le jeune homme toujours aussi jovial, et nous avons conservé l'adresse de chacun, donc tout va bien. » Mon mari a raccroché et nous sommes sortis dîner.

Les documents ci-joints incluent la publicité d'origine, ainsi que le formulaire d'inscription et tout ce que j'ai reçu de ces personnes. Mon mari et moi-même estimons fort improbable que le recueil promis voie jamais le jour. Dans cette vie ou dans une autre.

S'il est en votre pouvoir d'agir auprès des responsables et de tenir hors de leurs griffes d'autres pauvres poètes totalement inédits (vos plus grands fans), nous en serions bien aises.

Sincèrement vôtre,

Emilia Stokrotka.

La lecture de ce courrier affecta M. Payle d'une manière ambiguë. Certes, il ressentait une profonde compassion pour Emilia, qui de toute évidence était une femme respectable. Quelle triste affaire ! Mais du point de vue de l'escroquerie, cependant, c'était quasiment un sans-faute. Tout avait été conçu avec brio. C'était de toute beauté, une merveille ! En étouffant le sincère regret de n'y avoir jamais songé lui-même, il rédigea à l'encre mauve une lettre dépourvue de platitudes, promettant qu'il ferait son possible pour révéler l'affaire. Non seulement auprès de ses collègues, déclara-t-il, mais aussi d'un ou deux poètes nationaux bien en vue, des amis de longue date avec lesquels il avait gardé des liens et qui se préoccupaient de la moralité des concours et des publications. Il le ferait, en outre, ne serait-ce que pour s'empêcher lui-même de concevoir un jour une telle escroquerie – le fait d'ébruiter le scandale aussi largement rendrait cette tentation impossible. Dans le même ordre d'idées, tout fier de sa perspicacité, il se rendit aussitôt dans le bureau du Dr Patience pour lui montrer la lettre d'Emilia, à lui et à Mlle Ogilvie, ainsi que sa propre réponse.

Mais il ne s'attendait nullement à ce que le Conservateur en chef se montrât aussi bouleversé.

— Cette pauvre, pauvre femme, répétait-il en arpentant la pièce. Un de nos vrais poètes, la vraie voix de l'un de nôtres ! Ce qu'elle a dû souffrir d'un tel outrage ! Voilà qui place nos innocentes lettres de refus dans une tout autre perspective, n'est-ce pas ? La nature, qui ne s'empêche rien, a même conçu un charognard spécialement programmé pour sucer le sang de nos propres donateurs sans défense !

Mlle Ogilvie l'avait rarement vu plonger dans un tel désespoir. Le Dr Patience alla en effet jusqu'à lever les mains au ciel. Il lui demanda de distribuer immédiatement des copies de cette correspondance à tout le personnel, avec la consigne pour les bibliothécaires de lire tous les poèmes dans les jours à suivre en signe de soutien moral. Ensuite, il écrivit personnellement une lettre spontanée à Mme Stokrotka, souscrivant aux intentions de M. Payle et ne reculant lui-même devant aucune extrémité, puisque son sentiment d'indignation et son sens de la galanterie l'incitaient à envisager la publication immédiate de la collection complète des poèmes.

Après un sandwich et un verre de jus d'orange, cependant, le Conservateur en chef revit son texte avec Rosemary et en composa une version plus sensée, toujours manuscrite mais plus à l'encre mauve. Toutefois, il lui faudrait encore quelque temps avant de parvenir à chasser de son esprit les effets de cette pure infamie.

1. Environ cinq euros soixante.
2. Environ quarante-deux euros.

Venant à nouveau perturber la tranquillité de la Bibliothèque, un autre incident débuta, là encore, par la réception d'un courrier. Une jeune femme nommée Selena Woking écrivit au Conservateur en chef pour lui parler de sa thèse de doctorat sur la littérature enfantine du ^{xx}e siècle à partir d'ouvrages moins connus. Et elle souhaitait venir à la Bibliothèque des Refusés pour examiner leur collection de manuscrits qui n'avaient, en l'occurrence, jamais été connus du tout. Son intérêt, expliquait-elle, se portait sur des histoires qui avaient été écrites à l'imitation ou directement sous l'influence d'un livre notoirement réussi, qui était devenu, et souvent demeurait, un best-seller. Elle parlait de l'hypothèse – pertinente au vu de leur catalogue et des deux bibliothécaires en charge de ce sujet chez eux – que les ouvrages de ce genre devenus des succès, voire tous les livres à succès en général, avaient généré de tels avatars. Elle voulait parvenir à établir une distinction entre ces livres d'imitation (publiés ou non) et les œuvres originales et non conventionnelles (publiées ou non). Dans le but de valider son doctorat, elle ajouterait à son analyse une évaluation des rôles respectifs de la créativité, de l'imitation et de l'originalité dans la littérature enfantine en général au ^{xxi}e siècle (jusqu'au stade où celle-ci aurait évolué d'ici la fin de sa thèse).

Ils se réunirent donc à ce sujet, à quatre. La demande posait un léger problème. En principe, bien sûr, ils accueillaien à bras ouverts les doctorants et toute recherche académique. Cependant, la demande de Mlle Woking revenait à demander un accès gratuit à une part essentielle des fonds de la Bibliothèque. Interrogé sur une estimation approximative du nombre de livres d'enfants refusés qu'ils détenaient, Peregrine Constable-Barber avança le chiffre de huit à neuf mille ; Amanda précisa doucement qu'il se situait plus près de quatorze mille. La jeune femme ayant passé plusieurs années

à hanter les réserves, le Conservateur en chef était plus enclin à la croire.

Les manuscrits pour enfants non reliés – à l’instar des autres manuscrits de la Bibliothèque en général – reposaient dans des boîtes aux spécificités exigées par la conservation, avec le titre et le nom de l’auteur inscrits sur la tranche. Les lettres de refus étaient d’habitude stockées en vrac avec le manuscrit afférent. Cela signifiait, comme Constable-Barber le souligna, que ces éléments étaient horriblement vulnérables. Ils devaient s’assurer que le lecteur les manipulerait de manière responsable, sans perturber ni déranger leur classement. Ni rien voler, évidemment. En conséquence, aucun des deux bibliothécaires ne pouvait imaginer conférer à une personne extérieure au service la liberté d’éplucher toute la collection. Amanda, qui n’était guère bavarde en présence de sa hiérarchie, surprit ses collègues en soulignant que cette proposition de recherche doterait rapidement Mlle Woking d’une collection unique d’intrigues enfantines inédites, puisque non éditées. En plus de lui assurer l’obtention de son diplôme supérieur universitaire, cette acquisition pouvait également lui offrir la possibilité d’une carrière hautement profitable d’auteur pour enfants.

Le Dr Patience était stupéfait. Dans son Grand Dessein patiemment élaboré et le statut qu’il y réservait aux fonds de la Bibliothèque, il n’avait jamais songé que ces brouillons, ces récits, ces idées jetées sur le papier pouvaient posséder une valeur financière immédiate. Il considéra Amanda avec plus de respect encore. C’était une fille perspicace. Diplômée d’anglais et la publication d’un livre pour enfants à son actif, Amanda Bickerstaffe s’était rapprochée d’eux après un poste classique de bibliothécaire pour enfants, suivie par la direction éditoriale d’une revue littéraire pour adolescents qui n’avait pas survécu longtemps. À peine âgée de trente-deux ans, elle portait une longue chevelure bouclée qu’elle ne gardait pas toujours sous contrôle. À l’aise dans ses rondeurs, elle perdait de son assurance en présence de plus d’un interlocuteur. Depuis son arrivée à la Bibliothèque, Amanda fumait ses cigarettes à la chaîne et, lorsqu’elle prenait la parole, ses longs doigts agités n’arrêtaient pas de s’entrecroiser. Son plan à long terme était de réaliser un catalogue critique des œuvres enfantines de la Bibliothèque. Bien sûr, il existait déjà un répertoire, dotant chaque volume d’une fiche de référence dès son enregistrement, mais les informations mentionnées demeuraient extrêmement sommaires. Le catalogue d’Amanda était actuellement en bonne voie, mais la classification n’étant pas une science exacte, personne ne s’attendait

à ce qu'elle en vînt à bout dans un proche avenir. D'autant que les livres pour enfants constituaient l'un des départements les plus fertiles de la Bibliothèque. Et maintenant, il fallait en outre vérifier à quel point les intentions de cette étrangère pouvaient dans les faits affecter le propre travail d'Amanda.

— Nous ne sommes pas tenus de lui dire ce que nous possédons ici exactement, si ? demanda Hugo. Je veux dire que nous pouvons très bien lui montrer certaines sources pour l'occuper, sans forcément lui parler du reste.

— C'est délicat, répondit Peregrine. Nous sommes une bibliothèque de référence officielle, n'est-ce pas ? Monsieur le Conservateur, pouvons-nous vraiment dissimuler des informations ?

— Je pense qu'en tant qu'établissement privé nous avons tout intérêt à distinguer entre le fait de laisser le public avoir accès aux éléments qu'il demande et le fait d'aller volontairement au-delà de cette requête pour leur permettre de tout consulter. Heureusement, il n'existe aucun catalogue externe que cette fille puisse consulter (dans l'attente de la grande œuvre que nous prépare Amanda), elle n'a donc aucun moyen de connaître notre fonds de manière exhaustive. Deuxièmement, pour atteindre son objectif, elle va devoir lire une grande quantité de manuscrits, plus ou moins *in extenso*, n'est-ce pas ? Cela prend énormément de temps, même pour un lecteur aguerri. Il lui faudra aussi payer son hébergement dans le village pendant son séjour chez nous – elle n'a pas besoin de savoir que nous disposons de chambres d'hôtes, et si par hasard elle en a entendu parler, Stavros peut très bien être en train de « refaire la décoration » ou de « nettoyer les moisissures » aussi longtemps que nécessaire. Les chambres de Mme Mowbray ne sont pas données, ni celles du pub. Si cette fille est étudiante, elle ne sera pas en mesure de conserver ce train de vie pendant des semaines. Donc, ce que nous avons probablement de mieux à faire est de réagir chaleureusement et convivialement, lui dire qu'elle est la bienvenue et que nous allons lui préparer un panel représentatif de manuscrits rejetés. Et elle arrivera elle-même à la conclusion que son projet n'est pas viable. Je suis sûr qu'Amanda saura très bien nous préparer cette sélection. En la matière, je conseillerais évidemment (a) des écritures vraiment pénibles à déchiffrer, (b) des textes d'une longueur vraiment excessive, (c) huit ou neuf avatars des *Robinson Suisses* et (d) de préférence une bonne dose de livres aux connotations religieuses bien pesantes. Une semaine à ce genre de régime devrait la dissuader pour de bon.

— En effet, confirma le Registraire. En fait, monsieur le

Conservateur, il y a là un excellent défi à relever : comment, en tant que groupe, nous sommes capables de nous défendre contre des sollicitations inopportunes. Après tout, s'étrangla-t-il, nous ne sommes pas une... bibliothèque de prêt qui solliciterait la venue des lecteurs, qui aurait besoin de se faire passer pour un service public ! Nous sommes un institut de pure recherche, dans un domaine spécifique qui dépasse l'entendement de... eh bien... voyons les choses en face, de la plupart des gens extérieurs.

À nouveau, le Conservateur fut parcouru d'un frisson de fierté face à l'excellence de son personnel. Quelle équipe ! Quelle chance de les avoir !

— C'est tellement vrai, poursuivit Hugo de Butler, que je me demande si nous ne pourrions pas concevoir une *Méthode opérationnelle standardisée* afin de repousser les requêtes indésirables. Une brochure, du genre *Comment se débarrasser des enqueteurs*, qui nous économiserait du temps en définissant des principes généraux, assortis d'une panoplie de recours, écrits ou téléphoniques. Personnellement, j'ai tendance à privilégier l'obséquiosité qui masque le refus de coopérer, mais il existe bien d'autres techniques. Donc, une liste pratique de procédures, enrichies de références utiles, avec des espaces pour la prise de notes. Et, comme vous le disiez, monsieur le Conservateur, les frais décourageants auxquels on s'expose fatalement. Ainsi, nous n'aurions pas besoin de concevoir une nouvelle stratégie chaque fois qu'un importun nous envoie une de ces fichues lettres. Quoique, vous me direz, ce n'est pas désagréable de nous retrouver tous ensemble comme ce matin pour élaborer notre plan de bataille. Qu'en pensez-vous, monsieur le Conservateur ?

— Je pense que vous tenez là quelque chose, Hugo ! Vous pourriez peut-être jeter quelques idées sur le papier, que tous les cadres supérieurs se verraient invités à commenter. C'est intéressant : voici la première demande véritablement embarrassante qui se présente à nous depuis que je suis en poste ici. Et je suis d'accord avec vous que, si nous menons rondement cette affaire, nous en tirerons bien des leçons pour l'avenir.

En conséquence, Mlle Ogilvie rédigea un courrier annonçant poliment que la Bibliothèque des Refusés acceptait d'accueillir Mlle Selena Woking pour une semaine à la fin du mois de mars. La salle de lecture était ouverte aux lecteurs du lundi au vendredi, de 10 à 13 heures et de 14 à 16 heures, fermant seulement une heure pour permettre au personnel de déjeuner (ses membres pouvant, bien sûr, lire n'importe quand, toute la nuit au besoin – un privilège

dont il fait souvent usage). Mlle Ogilvie eut la présence d'esprit d'inclure un horaire des chemins de fer des deux gares les plus proches, pour les visiteurs en provenance de Londres, ainsi que le numéro de téléphone de la société de taxis privés la plus coûteuse de la région, sans oublier celui du pub de la ville et des deux Bed & Breakfast assez éloignés de la Bibliothèque. On demanda à Mlle Woking de fournir en retour une lettre de recommandation de son directeur de thèse à l'université, une formalité nécessaire pour les archives. Le texte fut relu et approuvé par le Dr Patience, qui suggéra avec à-propos d'affranchir la lettre en tarif non prioritaire.

L'avant-dernier vendredi de mars, aucune réponse ne leur était encore parvenue. Et plusieurs membres du personnel poussaient déjà un soupir de soulagement en concluant que leur hôte indésirable avait finalement renoncé à venir. Mais à 9 h 55 le lundi suivant, la sonnette du Concierge se mit à retentir. Mlle Selena Woking était arrivée.

Stavros en resta bouche bée : Mlle Woking était jeune et extraordinairement mince, sous une chevelure au balayage auburn, portant une étoile en fourrure sur une veste noire cintrée et une jupe-fourreau coordonnée. Elle avait chaussé des cuissardes moulantes et s'était couverte d'un tas de bijoux sophistiqués. Elle venait de s'extraire d'une petite voiture de sport rouge de marque italienne. Bref, elle était indéniablement, inoubliablement, mortellement belle.

— Puis-je laisser ma voiture ici ? demanda-t-elle au Concierge avec désinvolture. Ses lèvres donnaient l'impression d'être légèrement trop épaisses pour articuler.

— Euh, oui, dit-il en avalant sa salive. Oui, bien sûr. Je vais vous la garer, mademoiselle.

— J'ai laissé les clefs sur le contact. Pourriez-vous auparavant me guider jusqu'à la Bibliothèque ? J'ai rendez-vous avec M. Constable-Barber dans deux minutes.

— Ce sera avec plaisir, mademoiselle Woking.

Stavros marchait à côté d'elle en silence, ouvrant les portes et l'invitant courtoisement à le suivre. Il détectait sur elle un parfum d'un genre tout à fait nouveau, qui engendra un désir profond et nostalgique dans son cœur d'ordinaire satisfait et philosophe. Il aurait aimé ralentir le pas, juste pour prolonger l'expérience, mais son invitée consulta sa montre par deux fois sur le chemin.

Ils trouvèrent M. Constable-Barber à son bureau, sans que Stavros ait eu le temps de le prévenir. De toute façon, qu'aurait-il pu lui

dire ?

Il frappa à la porte et tourna la poignée.

— Bonjour, monsieur Constable-Barber. Vous avez une visite, une lectrice ! Mlle Selena Woking.

Outre sa contribution à la *Brochure* du Dr Patience, désormais en cours d'achèvement, Rosemary Ogilvie, médaillée de l'Ordre du Service distingué¹, réfléchissait posément au projet d'écrire une histoire de la Bibliothèque des Refusés vécue de l'intérieur. Les deux premiers conservateurs avaient laissé d'innombrables dossiers et quelques notes autobiographiques ; de son côté, elle avait rempli une ou deux enveloppes de photographies et de coupures de presse intéressantes. Elle aimait passer son temps libre dans les archives, à suivre des pistes, à retrouver des noms et des dates. Si le Dr Patience lui demandait à lire son manuscrit, il serait heureux de constater qu'il concernait essentiellement l'aspect intellectuel de la Bibliothèque. Néanmoins, comme toute bonne historienne – car telle avait été la formation de Mlle Ogilvie bien longtemps auparavant – elle avait le talent de repérer les moments de transition et leurs conséquences. C'est ainsi qu'elle nota, dans l'intimité de son « appartement de complaisance » (comme Montague l'appelait parfois), que l'arrivée de Selena Woking avait marqué une étape nouvelle et irrévocable dans l'histoire de la Bibliothèque des Refusés. Elle avait raison.

Ils furent plus d'une poignée, peut-être en fait une majorité d'hommes plus âgés, à ressentir un coup de foudre pour Mlle Woking. À dire vrai, pour autant que Mlle Ogilvie pût en juger, aucun de ses collègues masculins n'en sortit tout à fait indemne. Dans la plupart des cas, du moins à sa connaissance, aucun n'avait *conclu*, mais en fait elle n'en était pas vraiment sûre. Un familier des lieux pouvait se cacher dans quantité de coins et de recoins. Et cette créature incontrôlée de Woking trouva le moyen de franchir le périmètre de sécurité et de s'aventurer au-delà pendant une série de jours et des nuits entières. La seule chose que Mlle Ogilvie apprit fut que, face à ce phénomène nouveau, leur précieuse bibliothèque se

retrouvait soudain sans défense et que la charmante nouvelle lectrice n'avait qu'à claquer des doigts pour que son moindre caprice fût exaucé avec un empressement frénétique.

Un bureau dans la salle de lecture s'était libéré pour elle avant son arrivée. En quelques minutes, elle y établit une sorte de Q.G. de reine. Soudain, par exemple, il y eut des fleurs dans un vase au coin de la table et ce qui se révéla être un napperon pour poser sa tasse de café. Elle sortit un carnet de notes immaculé, ainsi qu'une paire de crayons affûtés, et pencha avec attention son front bien dessiné sur le premier volume de *La Famille des Robinson Suisses*. En l'espace d'une demi-heure, Amanda Bickerstaffe nota que M. Constable-Barber avait rendu trois fois visite à Mlle Woking, pour finir enfin par lui dire :

— Bien entendu, cette petite sélection reste d'un intérêt limité. Nous devons avoir quelque chose comme quatorze mille manuscrits dans nos réserves de livres pour enfants, figurez-vous ! Je pense que je devrais vous y accompagner, pour que vous puissiez vraiment y jeter un œil et vous faire une idée de ce que nous pouvons vous proposer pour vous aider dans votre travail.

Écœurée, Amanda se pencha contre une étagère de Fiction Adultes. Elle comprit en un éclair ce qui était en train de se passer et ce qui allait probablement arriver. Elle devait prendre des mesures immédiates afin de protéger la collection. Étudiante, mon œil ! songea-t-elle. Quelle étudiante pouvait se permettre de s'habiller comme ça ? Ce devait être une espionne, engagée pour quelque sinistre mission. À quoi jouait-elle ? Eh bien, c'était à Amanda de le découvrir. Personne ne le ferait à sa place.

Pour son premier déjeuner à la cantine, Selena fut cernée par ses admirateurs, mais elle refusa d'accepter davantage qu'un yaourt nature et une tasse de thé noir non sucré. M. Constable-Barber la présenta contre son gré à M. Sorensen, qui était venu manger un sandwich et resta plus longtemps que prévu, ainsi qu'à M. Ffolke Leguid, responsable du département Biographie & Autobiographie et don Juan de renommée internationale, averti par son instinct à l'instant même où Mlle Woking avait mis le pied dans le bâtiment. Même le Dr Patience, avisé par Mlle Ogilvie, décida d'aller juger par lui-même, au-dessus d'un bol de la fameuse soupe aux lentilles vertes de Sadie. Ffolke et les autres étaient encore sous le charme bien après 14 heures et ce fut avec une grâce remarquable que Mlle Woking consulta sa montre et déclara qu'elle devait vraiment se remettre à son travail.

Par la suite, ni Mlle Ogilvie ni Amanda Bickerstaffe ne sut jamais

vraiment qui avait suggéré à Mlle Woking qu'il était un peu inconsidéré de partir à 16 heures alors que la nuit tombait encore relativement tôt et qu'elle pouvait bien évidemment rester dormir pendant la semaine dans l'une des chambres réservées aux invités. De la même façon, il n'y avait aucune raison de ne pas l'autoriser à aller et venir comme le reste du personnel, puisqu'elle devait absolument se familiariser avec le fonds de littérature enfantine pour ses importantes recherches. En conséquence, dès le mardi soir, Mlle Woking déambulait notoirement et librement entre les rayons des réserves, à la grande satisfaction de ceux qui travaillaient aux alentours de cette zone. La lampe de son bureau dans la salle de lecture était encore allumée et la bandoulière de son sac à main toujours sur sa chaise après 23 heures, heure à laquelle les plus zélés des employés de la Bibliothèque étaient généralement à la fois partis et occupés ailleurs.

Absorbée à proximité par des listes à vérifier et des escabeaux à grimper, Mlle Bickerstaffe s'efforça de suivre les déplacements de l'espionne et ses moindres agissements. Cet après-midi même, elle avait entendu la Woking dire à son patron : « Avez-vous jamais trouvé quelque chose de vraiment excitant ici, Peregrine ? » Avant de l'entendre répondre : « Oh, ce lieu est une caverne d'Ali Baba pour tout enfant passionné de lecture ! » Plus tard, elle demanda sur un ton qui recherchait la confiance :

— Et tout ça, de quoi ça parle ?

La réponse de M. Constable-Barber, qu'Amanda s'efforça de percevoir, fut révélatrice à bien des égards :

— De l'espace, d'extraterrestres, de choses intergalactiques. Un domaine très riche. Beaucoup d'intrigues originales, de nouvelles galaxies, de nouveaux langages robotiques. Je les adore, je travaille dessus depuis des années ! Cette histoire par exemple : une sorte de Robin des Bois cosmique, à la tête d'une bande de spatio-criminels repentis, qui pille les planètes riches pour nourrir les pauvres. Un œuvre remarquable. De belles illustrations en couleur aussi...

— Vraiment ? Puis-je jeter un œil ?

— Mais je vous en prie, ma chère...

Ivre de colère et de ressentiment, Amanda était, pour ne rien arranger, seule avec son problème. Elle ne disposait d'aucune preuve tangible à présenter au Conservateur et, parmi les autres, nul n'était disposé à entendre la moindre critique à l'encontre de la jeune femme. Elle était désespérée. C'est alors qu'elle pensa à Mlle Ogilvie, qui s'était montrée si pleine de ressources lorsqu'il

avait fallu gérer l'horripilante Américaine. Amanda grimaça. Aujourd'hui, elle aurait volontiers échangé la Schumacher contre cette mijaurée, elle l'aurait même serrée dans ses bras. Il était tard, mais elle ne s'avouerait pas vaincue. Elle irait parler à Rosemary.

Mlle Ogilvie n'était pas encore couchée, mais déjà en chemise de nuit. Lorsqu'elle entendit le coup sur sa porte, elle attrapa sa robe de chambre et alla ouvrir, excitée par la curiosité. Il y avait bien longtemps que personne n'était venu la déranger dans son intimité en pleine soirée, à part le Dr Patience pour quelque tâche spécialement urgente ou importante. Elle sourit quand elle découvrit Amanda.

— Je sais pourquoi vous êtes là, dit-elle. Entrez ma chère.

Elles prirent une tasse de chocolat dans la minuscule cuisine de Mlle Ogilvie.

— Ils ont tous succombé, confirma cette dernière. Tous les hommes de la Bibliothèque, en tout cas. Votre Mata Hari est une vraie professionnelle. Elle leur a tous tourné la tête en quelques minutes. Je l'ai regardée faire. Pour agir, il ne reste que vous et moi, ma chère.

— Dieu merci, vous êtes là, dit Amanda avec ferveur. Mais que cherche-t-elle ?

— Voilà ce que vous devez découvrir. Madame possède un sac à main, n'est-ce pas ? Eh bien ! Jetez-y un œil. Vous y trouverez peut-être un journal intime, ou au moins une pièce d'identité, quelque chose. Ce qui est certain, c'est qu'elle n'est pas étudiante. Je lui ai spécifiquement demandé de me remettre dès son arrivée la lettre de son directeur de thèse et elle ne m'a rien présenté. Personne ne paraît même l'avoir remarqué. Il est impossible que cette jeune femme ait jamais mis les pieds dans une université, qu'en pensez-vous ?

— À mon avis, elle travaillerait plutôt dans une maison close... Comment vais-je m'y prendre, Rosemary, pour fouiller son sac ? On pourrait me surprendre. Imaginez un peu, ils me lyncheraient ! Je vous le dis, si elle décidait de réclamer mon poste, Con-Barb me mettrait à la porte sur-le-champ. Ce serait plus simple de s'introduire dans sa chambre, vous ne pensez pas ?

— Le Dr Patience vous protégerait. Par chance, je ne crois pas qu'il soit tombé amoureux d'elle et il a pour vous la plus haute estime. Certes, une fouille en règle de sa chambre semble aussi une bonne idée.

— Nous devrions peut-être attaquer sur les deux fronts... Je sais : si nous déclenchions l'alarme incendie, vous pourriez vous cacher dans les réserves et sortir quand ils seraient tous à l'extérieur, pour vider son sac ? Au même moment, je pourrais passer au crible sa valise et ses affaires à la recherche d'indices. Nous échangerons nos découvertes près du pont, une demi-heure plus tard. J'apporterai du pain pour les canards pour faire diversion. Une fois dehors, ils n'oseront plus rentrer avant l'autorisation des pompiers.

— Vous seriez prête à faire déplacer les pompiers pour une fausse alerte ?

— Quelle fausse alerte ? Cette fille est une bombe incendiaire ambulante, qui pourrait détruire l'ensemble de cette bibliothèque ! Mais je vais appeler la caserne en les prévenant qu'il s'agit d'un exercice. J'en informerai aussi Stavros. Comme ça, pendant qu'ils seront tous dehors à faire l'appel, il pourra les retenir pendant une bonne vingtaine de minutes, ce qui nous laissera le champ libre. Qu'en pensez-vous ?

— C'est un excellent plan. Mais si elle est aussi intelligente qu'elle le prétend, vous ne trouverez rien dans ses affaires, à part une thèse de doctorat sur les livres pour enfants et une panoplie de lingerie hors de prix...

— Nous verrons bien. D'ailleurs, elle ne savait pas qu'elle s'installerait ici... On doit bien pouvoir trouver quelque chose de compromettant quelque part. Une carte du KGB, par exemple. Bon, allez vous coucher maintenant, ma petite, et cessez de vous faire du mouron.

1. L'Ordre du Service distingué (*Distinguished Service Order*, ou DSO) est une récompense militaire créée par la reine Victoria en 1886 pour distinguer des services méritoires individuels en temps de guerre.

Elles se retrouvèrent sur le pont, comme convenu. Mlle Ogilvie, qui n'avait pas oublié les miettes de pain, se pencha au-dessus du parapet avec son sac en papier. Les canards s'approchaient docilement, venant de toutes les directions.

— Alors ? demanda Amanda.

— Vous d'abord, répondit Mlle Ogilvie.

— Elle prend la pilule, annonça sa complice d'un ton maussade. Voilà tout ce que je peux vous dire...

— Qu'elle s'étouffe avec !

— Quoi qu'il en soit, je n'ai rien trouvé. Elle s'appelle vraiment Selena Woking, du moins c'est ce qui est écrit sur son permis de conduire. Pas d'arme à feu, pas de caméra espion, pas de seringue. Juste l'attirail habituel de la parfaite midinette. Elle a dû prendre soin de garder son précieux carnet sur elle.

— C'est une actrice ! Elle travaille pour une société de production cinématographique, une société britannique bien connue. Ils travaillent sur une superproduction pour enfants, qui recherche désespérément une intrigue avec un rebondissement original. J'ai trouvé trois lettres, ou plutôt des notes, dans une grande enveloppe glissée dans le couvercle de sa valise. Ça vous dirait de les lire ?

— Vous les avez volées ?

— Bien sûr que non. Je les ai photocopiées au bureau et j'ai remis les originaux à leur place exacte. Comme au bon vieux temps, ajouta-t-elle avec nostalgie. Jetez un œil !

Le premier document était une page arrachée d'un carnet, le second un reçu imprimé et le troisième une note dactylographiée :

Lena,

Comme nous en avons discuté, je pense que le meilleur moyen est de vous présenter comme une étudiante d'université rédigeant une thèse sur les livres pour enfants. Servez-vous dans le dressing, etc. Cette ridicule bibliothèque doit regorger de bonnes idées dont personne ne fait rien. Une fois sur place, voyez ce que vous pouvez trouver. Ces vieux crétins s'empresseront de vous manger dans la main. N'oubliez pas, une seule idée géniale suffira pour donner du grain à moudre aux scénaristes.

Bonne chance,

Geoff

REÇU

Avance pour une semaine de frais et location de voiture... 250 £¹

Merci de conserver tous vos justificatifs.

J.J.Q.

Comptable

CONFIDENTIEL

De :William Snuffield

À :Selena Woking

Objet :Éléments recherchés

1. Genre vie d'orphelin.

2. Brillant petit voyou.

3. Gamin dans un contexte historique particulier, par ex. : Préhistoire, Bible, Troisième Guerre mondiale, Révolution française ou autre. Mais original.

4. Enfant de parent extraterrestre bienvenu.

5. Bonne intrigue d'héritage : bébés échangés, jumeaux intervertis.

6. Toute idée que tu jugeras vraiment innovante et ultra-commerciale. Qui te frappera comme une évidence.

Amanda soupira longuement, avant de regarder Mlle Ogilvie :

— Et maintenant, que faisons-nous ?

— Je dois parler à Montague. On est mercredi matin et elle reste théoriquement jusque vendredi après-midi. Ne rêvons pas, il ne va pas expulser l'intruse *manu militari*. Pas deux fois de suite... Bon sang, mais qu'est-ce qui nous arrive ? Attendez, peut-être que...

Elle resta silencieuse tandis qu'elles remontaient l'allée sinueuse. Il leur fallait un plan B. Amanda ne disait mot. Elle était impressionnée par cette facette clairement décomplexée et créative qu'elle ne soupçonnait pas du tout chez Mlle Ogilvie. À coup sûr, celle-ci allait trouver quelque chose.

Pendant ce temps, après l'exercice d'évacuation, tous les membres du personnel avaient regagné leurs postes. Amanda se rendit directement dans le département Enfants, mais il était désert. La porte de son patron était ouverte, mais le silence y régnait. Elle alla dans son propre bureau et resta assise, impassible. Ses notes et ses documents, qui représentaient d'habitude une source constante d'enthousiasme et d'intérêt, lui faisaient maintenant l'effet d'un tas de cendres inertes. Son travail même lui paraissait futile.

Pendant une heure ou deux, rien ne se passa. Puis le téléphone sonna dans son bureau. C'était un homme, inconnu d'Amanda, qui annonça vouloir parler à Mlle Woking dans les plus brefs délais. La voix était froide et le ton officiel. Oubliant ses propres griefs, Amanda promit de trouver l'intéressée et de lui demander de l'appeler. Parfait, répondit l'homme, mais en ce cas, elle devrait prendre note du numéro. Il dicta lentement, deux fois, et raccrocha. Amanda courut à la salle de lecture et à d'autres endroits possibles, mais aucun signe de Mlle Woking. Inquiète, elle téléphona au Concierge et lui demanda de chercher l'invitée. Dix minutes plus tard, il la rappela pour dire que cette dernière s'était apparemment enfermée avec M. Leguid, qui voulait lui montrer dans son bureau une ou deux autobiographies d'auteurs pour enfants. Amanda appela M. Leguid, qui lui dit avec regret que l'excellente Mlle Woking venait de le quitter pour partir en réunion avec le Conservateur en chef. Impossible de surgir dans le bureau du Dr Patience. Alors, elle songea de nouveau à Rosemary...

— Bonjour, commença Mlle Woking de son ton le plus détendu, mâtiné d'une pointe d'intimité post-coïtale. Vous avez demandé que je vous rappelle ?

— En effet, lui répondit la voix ferme. Vous êtes Selena Margaret Belle Woking, résidant Broadwood Avenue, Londres NW1 ?

— Oui, c'est moi. Qui est à l'appareil ? C'est une blague ou quoi ?

— Pas le moins du monde. Je suis le commandant Skelton. Je dirige la Section Propriété intellectuelle de la Brigade de répression des fraudes à New Scotland Yard. J'ai votre dossier juste devant moi. Vous conduisez bien actuellement une Lotus rouge immatriculée comme suit ? demanda-t-il en énonçant le numéro de la plaque, lentement, une seule fois.

— Comment voulez-vous que je connaisse l'immatriculation ? C'est une voiture de location !

— Nous le savons.

— Bon, et alors ?

— Avez-vous un avocat ?

— Bien sûr que non, je n'ai pas de foutu avocat ! Qu'est-ce que vous me voulez ? Je suis juste une ac...

— Prenez-en un. Peut-être (il marqua une pause) que *M. Snuffield* connaît un avocat, lui.

— Quoi ?

— Présentez-vous à l'adresse suivante dans le nord-est de Londres aujourd'hui à 16 heures au plus tard. (Il dicta l'adresse, lentement, une seule fois.) Demandez M. Black. Troisième étage. Nous savons tout sur vous, mademoiselle Woking. Je vous suggère de présenter vos excuses immédiatement au Dr Patience, de rassembler vos petites affaires et de vous mettre en route pour la capitale d'ici vingt minutes. Il y a des intérêts en jeu dont vous n'avez pas la moindre idée, mais je vais vous faire une seule petite confidence qui vous aidera à rester concentrée : votre « doctorat » est terminé. Est-ce que nous nous comprenons, mademoiselle Woking ?

Au loin, le ton mesuré de la voix était dur et implacable. Mlle Woking qui avait pâli était maintenant tout à fait blême.

— Oui, murmura-t-elle.

Et la communication fut coupée.

Ils s'étaient tous retrouvés dans un restaurant indien de la ville voisine, le Dr Patience, Rosemary, Sigurd, Hugo et Amanda, et ils avaient déjà éclusé plusieurs bières avant l'arrivée des plats. Après les *papada* (tels qu'on devait dire au pluriel, selon Montague), Mlle Ogilvie distribua ses copies des trois documents accablants. Hugo les lut à haute voix en empruntant divers accents. La

conversation était très animée. Aucun d'entre eux n'avait véritablement assisté au départ de la maudite voiture rouge, mais deux l'avaient entendu.

— À propos, M. Constable-Barber m'a laissé entendre cet après-midi qu'il souhaitait prendre sa retraite, annonça le Conservateur dans l'accalmie qui suivit les entrées. Il s'estime « incapable de continuer ». Je ne sais pas exactement pourquoi. Sigurd et moi espérions, chère Amanda, que vous pourriez envisager de reprendre le poste de responsable de la Littérature enfantine dans un très proche avenir. Cela signifierait pour vous, je le crains, une augmentation de salaire – si vous m'autorisez pour un instant un tel accès de trivialité...

Cette journée avait été pour Amanda un maelström d'actions et d'émotions. Elle sentit qu'elle ne pouvait guère échapper à quelque manière de discours. Son intervention fut perspicace et appréciée.

— Pouvons-nous parler boutique une minute ? poursuivit-elle, alors qu'on commençait à empiler les assiettes. J'ai lu récemment quelques lettres franchement horribles. Toute une fournée. Il m'a semblé qu'une plongée aussi longue dans ces bas-fonds pouvait conduire à quelque chose. Ce fut le cas. Je pense que je sais ce qu'ils pensent, ces gens. Je pense que je sais ce qui se passe.

— Excellent, s'exclama le Conservateur. Instruisez-nous !

Il se tamponna délicatement la bouche avec sa serviette et s'envoya une rasade de bière.

— Oserais-je mentionner à table le terme « experts en éducation » ? Eh bien, les soi-disant experts pour enfants tiennent pour principe qu'il existe un niveau de vocabulaire spécifique pour des groupes d'âge spécifiques. Les enseignants, apparemment, y souscrivent. Et le monde éditorial les croit. Donc, un certain niveau de vocabulaire est adapté pour les huit-dix ans, un autre pour les onze-douze ans, et ainsi de suite. La conséquence étonnante de cette conception est qu'un livre pour enfants devrait, pour mériter publication, s'adresser spécifiquement à l'une de ces tranches d'âge et – ici suivez-moi bien – « n'utiliser que le vocabulaire qu'ils connaissent déjà ».

— Quoi ?

— Oui. Voilà ce qu'ils croient réellement et continuent de prêcher en permanence par leurs actions. « Les enfants devraient déjà connaître chacun des mots contenus dans le livre qu'ils sont tenus de lire. » Aucun de ces soi-disant experts ne semble avoir compris que les enfants apprennent du nouveau vocabulaire en rencontrant

justement des mots inconnus ou peu connus. Qu'ils en saisissent le sens par le contexte ou l'étymologie. De la même manière qu'ils ont d'abord appris à parler.

— Donc, tous ces livres merveilleux sont recalés parce qu'ils ont échoué au test du « mesureur de vocabulaire », ou bien pour l'usage d'une voix passive de temps en temps ou encore d'une phrase trop développée ?

— Alors, c'est clair. Tout est sacrifié sur cet autel du « nous savons mieux que vous ce qui convient » !

— Mais alors, que peut-on faire ?

— J'aimerais donner une conférence devant une salle pleine des professeurs de français qui propagent cet évangile perfide.

— Avez-vous déjà songé à un titre ?

— Oui : « Si vous étiez un vieux singe, sauriez-vous faire des grimaces ? »

Mlle Ogilvie croisa le regard d'Hugo et lui envoya un clin d'œil tout à fait délibéré. Cette fille ira loin, pensaient-ils tous les deux.

Ce n'est qu'une fois dans la voiture du retour qu'Amanda se souvint d'interroger Mlle Ogilvie au sujet de l'appel téléphonique.

— Oh, c'était un vieux camarade de guerre. Nous avons... déchiffré des messages codés ensemble. Déjà à l'époque, il était tout à fait terrifiant. Il m'a suffi de l'appeler, de lui donner mon ancien mot de passe, de lui dire que nous avions été infiltrés par un ennemi et que nous avions besoin d'une aide de haut niveau pour la décontamination. Il m'a posé quelques questions pertinentes, et ce fut tout. C'était son idée de l'envoyer, accompagnée d'une coûteuse aide juridique, jusqu'à cette adresse dans le quartier d'Hackney². Simple mais efficace.

— Mais pourquoi là ? Qu'a-t-elle de spécial, cette adresse ?

— Il l'a inventée.

1. Environ trois cent cinquante euros.

2. Situé loin du centre-ville, Hackney est un quartier déshérité (en tout cas, dans les années 1980) des faubourgs de Londres.

Malgré le stratagème qui limita les dégâts, la Bibliothèque des Refusés ne sortit pas indemne de cet épisode. Plusieurs employés se replièrent sur eux-mêmes, devenant moins expansifs et apparemment plus réfléchis. Personne ne comprenait tout à fait ce qui s'était passé et, inconsciemment, ils attendaient tous un mot de leur chef pour restaurer la normalité ainsi que la sécurité. Le Dr Patience en était bien conscient, mais ne voyait pas vraiment comment répondre à cette attente, ne comprenant pas lui-même ce qui avait bien pu changer.

Il supposait que leur innocence – ou leur naïveté – s'était flétrie. Fondée sur des valeurs, mise à la disposition d'auteurs de toutes conditions et au service des futures générations, leur institution avait subi la violente attaque d'un parasite hautement sophistiqué qui les avait ciblés de loin et s'était immiscé profondément pour se gaver de leur substance. Qui plus est, ils ne pouvaient plus maintenir, dans la poursuite de leurs propres idéaux, cette posture d'indifférence envers la cupidité universelle. Après cette agression caractérisée, ils ne pouvaient plus croire que les personnes étrangères au service partageaient les mêmes motivations qu'eux, tout comme ils ne pouvaient plus se voiler la face sur le fait qu'une partie de leurs fonds – fût-elle limitée – possédait ou allait acquérir une certaine valeur commerciale.

Le *Guide du Visiteur inopportun*, commencé par le Registraire, trouvait désormais sa pleine justification, bien au-delà d'un refus capricieux de toute intrusion ou interruption : ce serait un manuel de survie. Dans quelle mesure tout cela allait affecter leur comportement dorénavant, voilà qui semblait au Dr Patience impossible à mesurer. À l'avenir, ils se montreraient certainement prudents, voire franchement récalcitrants, mais que resterait-il de leur ligne de conduite, de leur vocation, de cette vieille histoire de

Grande Jardinerie ?

Il se sentait lui-même comme victime d'un traumatisme corporel. Pour sûr, les festivités de Noël étaient annulées. Il se félicitait de n'avoir pas vraiment eu le temps de dévoiler son grand projet (du moins pas en détail). L'éventualité de laisser entrer chez eux d'autres vils conspirateurs à cette occasion le remplissait d'horreur. L'idée même de tenter de les rallier à leur cause lui paraissait triviale et dérisoire. Ils étaient infiniment plus coriaces et plus impitoyables que lui et ses bibliothécaires. Son instinct, au contraire, lui dictait maintenant de creuser des douves et d'installer un pont-levis autour de leur château, et de laisser la littérature défendre toute seule son statut et sa nature.

Se sentant déprimé, il se confia cet après-midi-là à Ffolke Leguid, qui lui-même errait encore comme une âme en peine entre les rayons des réserves, une semaine après le départ de la Woking. Le Conservateur se sentit proche de Ffolke ; l'homme demeurait malgré tout stable et solide et faisait partie des piliers de la Bibliothèque, tout comme Rosemary. Ils étaient les deux personnes les plus importantes de son entourage, se répétait-il souvent.

Ffolke Stratford Leguid était de fait le membre le plus ancien du personnel de la Bibliothèque. Il avait obtenu un diplôme en anthropologie à la fin des années 1930. Puis, après une guerre sans gloire au sein de la Royal Air Force, il avait travaillé tout au long des années 1950 dans un redoutable pays d'Afrique, à la recherche de données anthropologiques insaisissables qu'il n'avait jamais publiées – lui non plus. C'est sa sévère et formidable moustache, comme on en croise rarement dans la vie réelle, qui l'avait préservé de tous les dangers. Cette moustache avait intimidé autant les animaux sauvages, les tribus hostiles et la police, tout en se révélant irrésistible pour une variété surprenante de femmes – de peaux, de nationalités et d'âges divers. Comme il roula sa bosse sur plus d'un territoire (en Grande-Bretagne et en dehors) aux côtés du Fondateur, ce dernier le ramena avec lui afin de prendre en charge le département Biographie & Autobiographie. Selon Mlle Ogilvie, la nomination de Ffolke tenait essentiellement au fait qu'il avait soi-disant travaillé pendant des années sur ses propres mémoires (intitulés, selon la rumeur, *Armé d'un fusil et d'une moustache*) et devait donc être expert en la matière. Lorsque le Fondateur lui fit cette proposition, Ffolke était déjà rentré d'Afrique depuis un certain temps et s'ennuyait dans une existence privée du moindre danger, d'origine bipède ou quadrupède. Tous ceux qui le connaissaient (ou le rencontrèrent par la suite) s'étonnaient qu'il eût pu accepter ce poste, car l'enceinte de cette bibliothèque où il

passait tout son temps désormais n'avait rien d'un terrain de chasse. Peut-être en avait-il perdu la passion, ou peut-être avait-il simplement découvert celle du travail, car Ffolke se révéla un aussi merveilleux séducteur de biographes refusés qu'il l'avait été de la gent féminine, et l'on notait à son crédit un nombre substantiel de manuscrits biographiques et autobiographiques, souvent à la suite du legs émouvant d'auteurs reconnaissants.

À dire vrai, Ffolke n'était pas franchement un homme de lettres. Il travaillait toujours à son bureau, entouré de documents, mais toute tentative de la part de ses collègues pour lui extorquer ne serait-ce que son opinion sur la typologie (sujet qui les captivait tous) se soldait par un échec. Il n'avait jamais exposé la moindre théorie lors de ces séminaires intempestifs dans lesquels on était encouragé à tenir les collègues informés de l'avancée de ses recherches. Pour autant, cela ne signifiait pas qu'il travaillait sans cadre. Le Dr Patience savait pertinemment que Ffolke entretenait un système de classification personnelle, inspiré de ses années d'études, lui permettant de ranger biographes et autobiographes en tant qu'*Animistes*, *Fétichistes*, *Polythéistes* ou *Monothéistes* d'une part, et *Nomades*, *Chasseurs-cueilleurs* ou *Homo urbanus* de l'autre. En outre, suivant sa propre méthode, il avait réalisé des progrès importants dans la perspective d'un catalogue. Il mettait toujours un point d'honneur à lire chaque autobiographie dans son intégralité et, contrairement à tous ses collègues (pour lesquels un texte reçu devenait sacré et ne devait jamais subir la moindre altération), Ffolke ne s'empêchait pas de noter dans la marge, au fil de sa lecture, son approbation ou sa désapprobation, notamment lorsqu'il était question d'individus ou d'événements qu'il avait lui-même connus.

Comme un ou deux autres bibliothécaires, Ffolke avait une garçonnière dans un hameau à proximité, où il se rendait à vélo de temps en temps, ses bas de pantalon rentrés dans de longues chaussettes épaisses. Ceux qui le fréquentaient depuis longtemps laissaient entendre qu'il avait pratiqué le dépucelage dans une centaine de villages alentour, mais c'était sans doute très exagéré. Ses vieilles méthodes avaient laissé place à une aimable galanterie : il n'avait plus besoin d'entrer de force ; aujourd'hui, les femmes lui ouvraient leur porte avec plaisir. Aux yeux du Dr Patience (qui avait son dossier) et de Mlle Ogilvie (qui connaissait la vie), le tigre s'était assagi au point de devenir prévisible. Cependant, cela n'avait pas empêché Ffolke de voir ses sens affolés par l'apparition de Mlle Woking. Malgré lui, il s'était mis à renouer avec ses vieux démons. Mais ne pouvant rester seul avec elle plus de quelques

minutes dans un espace ouvert ou même brièvement dans son bureau avec la porte entrouverte, il avait dû renoncer. À contrecœur.

Il y avait encore, songeait-il maintenant, quelques légères traces d'elle qui flottaient, insaisissables, dans les réserves où elle avait travaillé.

— Eh bien, Ffolke ? demanda le Dr Patience, qu'allons-nous devenir ?

— Que diable voulez-vous dire, Montague ? Nous continuons comme d'habitude, évidemment ! Rien n'a changé. Nous menons ici la même tâche. Notre entreprise est trop importante pour se retrouver déstabilisée par une marie-couche-toi-là. Vous verrez. Verrouillez toutes les portes, après quelques semaines et quelques bonnes livraisons, nous aurons tous retrouvé nos marques. Nous ferons une fête pour l'équinoxe de printemps, ou quelque chose dans le genre. En un rien de temps, tout sera rentré dans l'ordre, vous verrez. De vieux briscards comme nous ! Mais cette Selena, ajouta-t-il pensivement, quel sacré numéro...

Un seul bibliothécaire était resté totalement étranger aux récents développements : M. Grubb, en charge du département Fiction, qui s'était absenté pendant plus d'un mois pour une tournée de conférences au Canada et aux États-Unis. Il était rentré revigoré et légèrement surmotivé par son expérience outre-Atlantique. Là-bas, il avait beaucoup parlé de la Bibliothèque et de leur travail, avec pour résultat que plusieurs envois arrivaient maintenant par la mer, des donations venues d'auditeurs que le discours de M. Grubb avait convaincus de soulager leurs greniers et leurs garages de souvenirs encombrants. Au cours de son périple, il n'avait pas rendu visite à la bibliothèque de Californie et s'était bien gardé dans ses prises de parole de les présenter publiquement comme des homologues éventuels. Il se trouve que M. Grubb faisait également partie du personnel de la Bibliothèque des Refusés depuis un bon nombre d'années et qu'il avait été sollicité au moment où les Américains avaient décidé de suivre leur exemple. La politique visionnaire du Fondateur passait mal les frontières, il l'avait toujours senti.

Montague avait convoqué M. Grubb pour un débriefing. Ils s'entretenaient dans son bureau, la porte soigneusement close. Le Conservateur hésitait à mettre M. Grubb au courant des derniers événements, lorsque celui-ci changea radicalement de sujet. Une idée avait particulièrement occupé son esprit pendant son voyage,

annonça-t-il : celle d'une campagne de sensibilisation. Pour faire connaître leur travail au-delà de leurs murs, atteindre davantage de personnes qu'ils ne pourraient le faire selon les méthodes traditionnelles. Le bouche à oreille, c'était fort bien, mais tous les jours des familles qui n'avaient jamais entendu parler de la Bibliothèque des Refusés continuaient de jeter joyeusement les écrits inédits de leurs parents dans les bennes à ordures ou d'en alimenter leurs feux de jardin. Le but serait, dit-il, d'informer le public de l'existence de la BDR pour que, au moment de décharger leur sac poubelle ou de gratter leur allumette, les gens se rappellent juste à temps qu'il existe, quelque part en Angleterre, au endroit où l'on prend soin de ce genre de rebuts. Bien sûr, ils avaient travaillé sur leur médiatisation au cours des années, mais le monde avait changé depuis et rétréci. Ne pouvaient-ils faire davantage, demanda-t-il en gesticulant avec éloquence, pour sauver en Angleterre un plus grand nombre de livres refusés d'une perte irréparable ?

— Ce qu'il nous faut, répondit le Dr Patience, c'est plus de manuscrits avec moins de contact personnel et aucune visite privée.

— Mais vous devrez toujours vous plier à la tradition du thé dans votre bureau et du tour dans les réserves pour les personnes qui n'arrivent pas à se décider, objecta M. Grubb, C'est notre engagement envers eux et vous le faites avec brio.

— Cela fait certainement partie de mes attributions, admit le Dr Patience. Mais ce sont les autres, tous ces maudits visiteurs que je veux éviter.

— Je suggère que nous discussions de cette idée de sensibilisation lors du prochain comité. Et si je rédigeais un document de travail à distribuer au préalable ?

— Bonne idée ! Vous avez carte blanche, monsieur G.

Le texte que présenta bientôt M. Grubb au Conservateur était un mélange décevant de vieille tradition administrative et d'une touche naïve de propagande légèrement hystérique. La proposition fut discutée dans le bureau du Dr Patience devant un conseil restreint, qui avait rechigné à en prendre connaissance.

— Ce terme de *sensibilisation*, lâcha Ffolke d'un ton dégagé, j'ai comme l'impression que c'est une idée américaine, non ?

— Probablement, répondit M. Grubb. C'était dans l'air du temps lorsque je me trouvais là-bas. En tout cas, elle m'a frappé.

— C'est l'expression qui convient, reprit Ffolke. Vous en parlez

comme d'une maladie et c'est tout à fait ça ! Elle contamine les institutions à travers un porteur unique et se répand comme la peste, jusqu'à ce que tout le monde se mette à *sensibiliser* à tour de bras. Ensuite, ils sont intimidés et ressentent le besoin d'engager un sensibilisateur professionnel, qui va leur enseigner à tous les règles de l'art. Un *agent de sensibilisation*, ça s'appelle. Ça coûte très cher, parce qu'il faut recruter des chasseurs d'agents de sensibilisation afin de dénicher le meilleur bonimenteur disponible sur le marché, celui qui maîtrise le mieux le jargon de ce nouveau culte. Finalement, cette personne arrive. Après avoir redécoré son bureau, il ou elle s'attelle aussitôt à chambouler votre institution en parvenant à la conclusion que, avant leur arrivée, aucun de ceux qui travaillent ici n'a jamais vraiment su ce qu'il faisait. Alors arrive un nouveau directeur, aux honoraires conséquents. Montague prend sa retraite. Je retourne en Afrique. Rosemary achète un cottage en bord de mer. L'ensemble de la Bibliothèque est alors confié entre les mains d'un jeune bibliothécaire moins qualifié et les voilà tous partis à *sensibiliser* allègrement, dans tous les sens et pour l'éternité. Et notre beau travail de collecte part à vau-l'eau !

— Auriez-vous donc quelques réticences, Ffolke ? risqua Montague. Votre position n'est pas très claire...

Ffolke eut un rictus. Le fait est que ce genre de déclaration ne lui ressemblait guère. M. Grubb fixait le sol piteusement :

— Je pensais simplement que cela permettrait de faire rentrer plus de manuscrits, bouda-t-il.

Ressentant un bel élan de compassion pour le pauvre Grubb, Rosemary posa la main sur son bras pendant un instant.

— Il existe probablement deux types de sensibilisation, expliqua-t-elle avec sa franchise coutumière. La première est celle à laquelle Ffolke, qui a tout à fait raison dans son analyse, vient de faire allusion si subtilement. Combien de mes amis travaillant aussi en institution sont venus me faire, les larmes aux yeux, le même récit déprimant ? C'est pourquoi nous devons être sur nos gardes. Nous savons où nous allons, nous le savons depuis le début et nous n'avons pas peur de nous remettre en question, n'est-ce pas Montague ? Donc, nous n'avons pas besoin de ce genre de choses. Mais il y a l'autre type de sensibilisation – avec un petit « s ». Et celle-là, je pense que nous la pratiquons déjà, non ? Judicieusement, quand cela s'avère utile, par des conférences, des discussions, des voyages ici ou là, que sais-je encore ? Vous, George, tout autant que les autres. Et les manuscrits ne cessent de nous parvenir. Il ne suffirait que de prendre un peu plus d'espace à la radio ou en

télévision, pour que nos capacités de fonctionnement atteignent leurs limites. Ma conviction est que nous avons déjà trouvé le bon équilibre. Si nous *sensibilisons* davantage, nous risquons l'overdose...

Sigurd sourit et M. Grubb lui-même lâcha un rire.

Sacrée Rosemary, songea le Dr Patience pour la millième fois peut-être, elle vaut vraiment son poids – si on peut risquer une telle image – en bibles de Gutenberg !

On était en avril. Pour le Conservateur en chef, il était plus que temps d'évaluer un peu une partie de son personnel. La tyrannie n'étant pas son point fort, le Dr Patience appréciait l'idée libérale selon laquelle ses employés pouvaient à leur guise suivre le chemin indiqué par leurs recherches. En supposant bien sûr qu'ils fissent bien tous des recherches. Il n'était, par exemple, pas tout à fait convaincu que ce fût le cas pour Payle. Non que cela fût nécessairement un sujet de préoccupation, mais M. Payle le mettait mal à l'aise, d'une manière difficile à définir. « Il n'est pas vraiment l'un d'entre *nous* », conclut le Conservateur, et peut-être pas non plus, dans une certaine mesure, l'un d'entre *eux*. Mais alors, avec qui était-il ? Il devrait peut-être avoir une petite discussion avec M. Payle à propos de ses réalisations effectives au cours des douze derniers mois. Oui, il ferait ça. Dans une semaine ou deux.

Il y avait plus pressant : le catalogue du Dr Boehm. Dont les deux volumes reposaient sur sa table d'appoint, semblant réclamer son attention avec un air réprobateur. D'après ce qu'il avait compris, l'ensemble était désormais prêt pour la publication. Cette situation, ainsi qu'il l'avait expliqué à l'auteur, était tout à fait inédite pour la Bibliothèque. Il avait encore lui-même un peu de mal à réaliser, mais ce catalogue était bel et bien achevé. Et maintenant, il fallait bien en faire quelque chose. Pour le moment, le Dr Patience n'avait pas la moindre idée concernant un éditeur. Les Presses universitaires d'Oxford, peut-être ? Ou l'une de ces éditions musicales savantes ? Hmm... Alors qu'il réfléchissait aux différentes possibilités, l'idée lui vint qu'il ne pourrait jamais raisonnablement faire la démarche d'appeler un éditeur pour lui demander de publier un catalogue de la Bibliothèque des Refusés ! La seule option véritable était de le publier eux-mêmes. C'était humain, Guenther voulait que son œuvre fût chroniquée, débattue et vendue. Cette

somme de travail pouvait attirer l'attention de nombreux lecteurs. Sa sortie allait peut-être susciter de nouvelles demandes de renseignements sur la Bibliothèque, voire de nouvelles visites. De ce point de vue, la publication offrait bien sûr une perspective beaucoup moins attrayante, bien sûr. Alors que faire ?

Mlle Ogilvie passa la tête par l'embrasure, proposant du thé. Il lui désigna les imposants volumes de Dr Boehm en haussant les sourcils. Elle comprit immédiatement.

— Montague, nous devons publier cela nous-mêmes. C'est notre devoir. Nous ne pouvons pas cacher au monde ce travail majeur en deux volumes scientifiques, dont nous pouvons tous être fiers. Quant aux conséquences, je suggère d'affronter les problèmes au fur et à mesure qu'ils se présenteront. En fait, le temps n'est-il pas venu de lancer cette série très attendue des publications épisodiques de la Bibliothèque des Refusés ?

— *Épisodiques* n'est peut-être pas le bon terme. Quel est celui pour dire une fois par siècle ?

— Nous le faisons nous-mêmes alors, patron ?

— Nous-mêmes, mademoiselle O. Par Jupiter, allons-y ! Reliure en toile bleu marine. Lettrage doré sur la tranche. La totale.

— P. E. B. R., Vol. 1, Tomes 1-2 : *Les Collections des manuscrits de musique*. Édité par G. B. Publié sous la direction de...

— Ce dernier point est tout à fait inutile.

— Allons, Montague. Toute série scientifique doit avoir son directeur de publication. Son grand architecte... Demandez à n'importe qui.

Apparemment, le Dr Patience devait écrire sans délai à Guenther Boehm pour tout mettre au point. Il attrapa son stylo à plume – ce n'était pas une lettre pour le clavier. Il écrivit :

Cher docteur Boehm,

Je regrette d'avoir à vous écrire sur un ton qui pourrait sembler décourageant et démoralisant, mais j'imagine que vous attendez depuis déjà un certain temps une réponse de ma part au sujet du manuscrit en deux volumes que vous m'avez soumis pour publication éventuelle. Certains collègues et moi-même avons considéré votre texte. Tout comme moi, ils estiment que le sujet de vos travaux non

négligeables est voué à n'intéresser qu'une poignée de spécialistes décatés, dont peu d'entre eux sont susceptibles d'avoir les moyens d'acheter une copie de cette publication, dans l'éventualité même où celle-ci devait paraître.

Votre style varie, d'une manière déconcertante, entre sécheresse extrême et prodigieuse verbosité. Par conséquent, de trop nombreuses pages composant votre « catalogue » sont pratiquement illisibles pour un lecteur dilettante, à l'opposé de la partie que vous appelez l'« analyse ». La regrettable abondance de pages serait suffisante à elle seule pour dissuader le plus téméraire des éditeurs commerciaux à l'époque où nous vivons, tandis que les innombrables références musicales qui parsèment vos écrits exigent une composition coûteuse et fastidieuse qui nous semble représenter la dernière goutte d'eau.

Il avait pris soin de clore cette première partie juste à la fin de sa page. Il poursuivit au verso :

Pour ces raisons, nous vous écrivons donc présentement afin de vous informer de notre intention sans réserve de publier votre merveilleux ouvrage. Nous nous estimons honorés par votre offre. Nous plaçons à votre disposition l'ensemble de nos services et notre humble expertise. Nous vous invitons à venir nous retrouver afin de stipuler vos souhaits en termes de police de caractère, type de papier, mise en page, conception de la couverture, ainsi que tout autre détail sur lequel vous aimeriez, en tant qu'Auteur, guider notre choix. Nous sommes également déterminés à négocier avec vous les conditions financières les plus généreuses que nous puissions imaginer en votre faveur. En espérant que cette première approche rencontrera votre approbation et dans l'attente de votre réponse, je vous adresse l'expression de ma sincère admiration.

Montague Patience

(signé de sa main)

Grâce au professionnalisme de l'impeccable Dr Boehm, le travail de correction éditoriale se révéla minime. Montague et Rosemary se retrouvèrent rapidement à prendre les premières mesures pour se convertir en éditeurs crédibles et à régler les questions pragmatiques qui exigeaient leur attention et auxquelles ils ne s'attendaient pas toujours. Montague en profita pour annoncer publiquement sa détermination à faire du livre de Mlle Ogilvie le

deuxième volume de leurs publications : *La Bibliothèque des Refusés : Récit d'Initiée* (en préparation). Ce travail d'équipe leur procura un plaisir inespéré. L'impression et la reliure furent réalisées quelque part en Extrême-Orient pour un montant incroyablement modeste. C'est ainsi que, à peine trois ou quatre mois après l'aimable lettre d'acceptation du Dr Patience, Dan livrait aux bons soins de Stavros Bligh un certain nombre de caisses, contenant quelque trois mille exemplaires en deux volumes du catalogue du Dr Boehm, dûment reliés en toile bleu marine avec un élégant lettrage doré sur la couverture et la tranche. Avec une affable modestie, Guenther dédicâça des exemplaires gratuits à tous les collègues intéressés. De son côté, Hugo en accepta une paire supplémentaire afin d'inaugurer l'étagère nouvellement identifiée dans la salle de lecture et destinée à gémir sous le poids des futures Publications épisodiques de la Bibliothèque.

Le Dr Patience se retrouvait désormais à présider des réunions au cours desquelles se discutaient des questions inédites de lancement et d'exemplaires promotionnels, de publicités et de communiqués de presse. Amanda insista pour qu'on prît au sérieux ces nouvelles opportunités. Il fallait démarcher les revues musicales dignes de ce nom et ne pas manquer d'exploiter tous les contacts médiatiques dont ils pourraient bénéficier.

En conséquence, le critique musical d'un important journal du dimanche se rendit à la bibliothèque pour interviewer le Dr Boehm et n'en ressortit que plusieurs heures plus tard, son carnet de notes noirci sur des pages et la tête bourdonnant de thèmes fredonnés et sifflés. Intitulé « Conjuré les ténèbres », son article couvrait trois pages du supplément magazine qui parut le week-end suivant, illustré d'une photo en couleur de Guenther portant un basson et un alto, le bras du Dr Patience passé autour de ses épaules et une pile de manuscrits dressée à leurs pieds. Invité dans des émissions culturelles à la radio et sur des talk-shows télévisés, Guenther fut propulsé sous les feux d'une exposition totalement inhabituelle, où son aisance et son éloquence, soutenues par une collection stupéfiante de nœuds papillons, lui valurent un flot de courrier postal qui ne montra aucun signe d'essoufflement au fil des semaines. Dans le même temps, le catalogue, proposé au prix courageux d'environ quatre-vingts livres sterling¹ les deux volumes, commençait à se vendre comme des petits pains. Les lettres de soutien par des lecteurs enthousiastes affluaient de toutes parts – bienvenues au début, puis de moins en moins, notamment celles émanant de musiciens. L'évaluation subtile et bien argumentée par Guenther de ses trésors négligés n'était pas tombée dans l'oreille de

sourds. Dans les folles semaines qui suivirent, deux chefs d'orchestre, une douzaine de pianistes, cinq quatuors à cordes et toute une foule d'orchestres amateurs lui écrivirent pour réclamer une sélection de partitions manuscrites dans le but d'alimenter leurs projets de spectacles innovants.

Plongé dans ses négociations avec une prestigieuse salle de concert londonienne pour une première série de récitals « ex-catalogue », le Dr Boehm répondit avec perplexité à la convocation du Dr Patience.

— Mon cher Guenther, qu'avez-vous fait ? Sigurd est furieux contre vous, vous savez. Il dit que vous avez sapé les fondements mêmes de notre institution et il exige maintenant que votre ouvrage soit retiré de la vente. Nous ne pouvons pas nous permettre de publier nos collections ! Nous voilà tous complètement désorientés. Qu'en pensez-vous, je vous prie, que devrions-nous faire ?

— Personnellement, docteur Patience, je suis absolument ravi de ce qui arrive. Je n'aurais jamais pu rêver mieux !

— Mais vous avez mis ma chère bibliothèque sens dessus dessous, docteur B. Nous sommes maintenant éditeurs, comme tout le monde. On va bientôt nous demander de rendre notre Fiction Adulte disponible pour tous. M. Grubb vient de me suggérer d'instaurer une sous-section pour les histoires d'amants désargentés sous le titre « Dettes au Clair de lune »². Finalement, nos *poètes maudits* ne devraient plus le rester bien longtemps.

— Docteur Patience, détendez-vous. J'ai la possibilité d'une solution honorable à tout cela. Hier, j'ai reçu un courrier du très éminent Collège royal de musique à Londres, me proposant une chaire en Compositions du ^{xx}e siècle pour octobre prochain. En fait, ils ont créé le poste spécialement pour moi. Et j'ai tout à fait l'intention d'accepter.

— Guenther !

— Eh quoi, mon travail ici est terminé, n'est-ce pas ? La suite du catalogage des manuscrits de musique sera à la portée de n'importe quel bibliothécaire des Refusés. Je me propose d'accepter la chaire et d'intégrer le Collège dès que vous pourrez me libérer. En outre, j'aimerais emporter avec moi les archives des manuscrits musicaux. Je commencerais en octobre.

— Quoi ?

— Oui, je suggère que l'ensemble des archives manuscrites ne soit plus accessible au public. La moitié de nos collègues ont toujours

désapprouvé, de toute façon. Maintenant, ils veulent ma peau et, si vous les laissez faire, ils finiront probablement par brûler les catalogues. Ce n'est pas acceptable. Donc, je ferais sans doute mieux de partir en prenant tout cela avec moi. Je m'en servirai pour l'enseignement et l'étude, pour organiser des concerts et promouvoir les compositeurs anglais et leurs œuvres comme nul ne l'a jamais fait auparavant. J'aurai accès à tous les musiciens que je veux – ils ont un merveilleux auditorium là-bas. De la musique nouvelle. Des concerts, des programmes, des émissions. À partir de toutes ces partitions oubliées, abandonnées. Songez un peu, Montague !

Le Dr Patience le considéra d'un air ébahi. C'était impossible. De toute façon, il n'avait pas le droit de supprimer l'accessibilité au public, si ? Certainement pas d'un point de vue légal, éthique. Il se mordit un ongle.

Guenther Boehm se pencha en avant d'un air persuasif.

— Cela n'aura pas la moindre incidence sur la littérature, Montague. La musique a toujours été en marge de votre véritable travail ici. Ce ne sont que des manuscrits de partitions. Je vais révéler au public le nom de leurs compositeurs, peut-être même obtenir un peu d'argent et quelque reconnaissance pour leurs familles. Si vous m'y autorisez, Montague, je peux faire de grandes choses avec cette musique.

— Laissez-moi, Guenther. J'ai besoin de réfléchir. Vous me demandez d'accepter une amputation. Sans la moindre anesthésie. Et de vous perdre, par-dessus le marché !

L'émotion était trop forte. Il était profondément affecté. Le Dr Boehm quitta le bureau silencieusement.

Rosemary convoqua précipitamment les plus sages parmi les chefs bibliothécaires, les introduisit aussitôt dans le bureau du Conservateur, puis referma la porte sur eux. Sigurd était impatient de prendre la parole, mais le Dr Patience leva une main très impériale et s'assit au bord de son bureau. En quelques mots, il les informa de la proposition de M. Boehm. Ils se regardèrent alors les uns les autres, dans un silence de plomb.

— Personnellement, commença Sigurd, je trouve que ce dénouement serait, franchement, idéal. Si l'on ne s'en occupe pas, tout ce... cirque autour du département Musique risque de nous conduire tout simplement à notre perte. C'est absolument inadmissible. S'il existe une issue légale, je suis pour nous débarrasser de lui et de tout le reste, et qu'on n'en parle plus !

— Je pense, dit Ffolke posément, que cette question est du ressort

de nos administrateurs. Sans parler des avocats. Je ne pense pas, Montague, que la décision vous revienne en propre.

— Je n'ai pas vraiment le choix. Rosemary a vérifié les disponibilités de la *Sainte Trinité*. Professeur Macnamara est apparemment hospitalisé à Oxford. Il a aujourd'hui quatre-vingt-treize ans. Wilford Chatterton se trouve quelque part au Sri Lanka. Dame Gwyneth ne répond pas aux appels. Et c'est la seule avocate parmi eux. Mais nous avons déjà examiné la question autant qu'il nous est possible. La non-accessibilité, quelle qu'elle soit, ne peut bien sûr être légalement autorisée que par un vote unanime des trois administrateurs. Nous tentons de joindre Wilford via un numéro de téléphone à Colombo et de retrouver la trace de Gwyneth. Rosemary et moi, nous nous rendrons à Oxford cet après-midi et nous questionnerons Mac, s'il a encore la force de nous répondre. S'il décède, il nous faudra attendre la nomination d'un nouvel administrateur avant de faire quoi que ce soit. Cela tombe vraiment mal. Mais, si vous voulez mon avis, Guenther va pouvoir faire des choses remarquables avec ce fonds et ce serait en fin de compte la meilleure des décisions à prendre, si nous en avons la possibilité.

— Eh bien, si Macnamara décède, pourquoi ne nommeraient-ils pas ce bon vieux *Herr Boehm* en remplacement ? suggéra Sigurd en s'emportant. Ce serait le pompon ! Il pourrait alors vraiment faire ce qu'il veut de toute la bibliothèque !

— Sommes-nous d'accord avec cette solution ?

— N'y aurait-il pas moyen, dit Ffolke, de disposer cette collection à part, dans un autre bâtiment, afin de la dissocier de ce qui se passe dans la véritable Bibliothèque ?

— Impossible. Du point de vue du monde extérieur, le message serait trop confus. Nous sommes devenus éditeurs. Avec un fichu best-seller sur les bras. C'est inconcevable, Montague !

— D'accord. Je pars à Oxford avec Mlle Ogilvie et nous allons rencontrer le vieux dragon dans sa caverne. Nous vous rendrons compte.

— Publié, vous dites ?

— C'est cela, professeur.

— Un catalogue de la Bibliothèque, publié ?

— Je sais, c'est un choc.

— Bon, quel est exactement le problème, déjà... ?

— Eh bien, monsieur, voyez-vous...

Enfoncé dans ses oreillers, le Pr Macnamara n'était pas plus épais qu'un moineau. Seul son œil vif, pour l'essentiel, ne semblait pas diminué.

— Tel que je vois les choses, Patience, et pour vous parler en toute franchise, vous avez laissé là une tumeur cancéreuse se développer. Elle a enflé et grossi, anormale et difforme. Maintenant qu'elle a atteint sa pleine maturité, avec ses exigences propres, vous craignez que d'autres organes sains ne soient infectés à leur tour, hein ?

— Précisément, confirma le Conservateur en chef avec gratitude.

— Alors, il faut opérer, monsieur, opérer ! Extraire la tumeur. Rapidement et chirurgicalement, et ensuite cautériser. Pour ma part, j'approuve votre courage et votre vision. Faites-le ! La Bibliothèque ne s'en portera que mieux.

— Professeur, s'avança Mlle Ogilvie, j'ai pris la liberté de taper une déclaration que vous pourriez signer et dater. En ce cas, nous pourrions ensuite nous tourner vers Mlle Fletcher et le père Chatterton. Nous avons, bien sûr, besoin de l'accord de chacun.

— Montrez-moi ça, ma chère. Très bien. Le bon sens même. Vous avez votre stylo, Bulward... ?

Le père Chatterton participait à une autre de ses conférences sur les religions du monde. Ils le contactèrent au milieu de la nuit. La communication était épouvantable.

— Se débarrasser des collections ? Mais pourquoi donc ? Que diable se passe-t-il ?

— Non, mon père, pas de tout. D'un département seulement. La Musique. Voyez-vous, quelque chose d'étrange s'est produit [...] Et le professeur Macnamara nous a conseillé de prendre cette mesure drastique.

— Oh. Macnamara est d'accord ?

— Absolument. Vous voyez [...].

Et de deux. Le père Chatterton promit d'envoyer par avion une carte postale signée, avec son consentement.

— Allô, Gwyneth Fletcher à l'appareil.

La première directrice. Il ravala sa salive, deux fois.

— Bonsoir, dame Gwyneth. Ici, Montague Patience. Comment allez-vous ?

— Je vais bien. J'ai récemment entendu parler de votre best-seller à la TSF. Une toute nouvelle expérience pour la Bibliothèque, si je peux me permettre !

— Oui, en effet... C'est précisément ce qui me préoccupe. J'ai parlé aux autres [...] et il faut stopper la contagion. On ne touchera pas aux manuscrits littéraires. Cela ne concerne *que* les manuscrits de musique. Absolument aucun autre. Voyez-vous, dame Gwyneth, le Dr Boehm pense qu'il peut dans le même temps apporter quelque secours à certaines des familles de tous ces compositeurs négligés.

Il posa la main sur le récepteur.

— Je viens de me rappeler que dame G. était autrefois une soprane accomplie, lui souffla Mlle Ogilvie.

— Et on trouve de merveilleux cycles de mélodies, des opéras même, qui autrement resteraient à jamais muets et inconnus. Ils n'ont pas été, comme les livres, refusés. Ils ont juste manqué d'espérance, de mécénat...

Il raccrocha et sortit son mouchoir.

— Ouf. Nous y sommes arrivés. Elle va nous écrire dans la matinée. Leurs trois voix. Une énorme facture de téléphone, sans doute, mais nous y sommes arrivés.

Il devait écrire à Guenther avant de crier victoire. Pour le féliciter de sa nomination, en exprimant ses regrets de le voir partir ainsi et en expliquant que les Administrateurs l'avaient unanimement autorisé à céder leurs fonds de manuscrits musicaux au profit du Collège pour l'usage et profit de leur nouveau professeur.

C'est l'esprit troublé, que j'envisage votre départ, mon cher Guenther. Je vous adresse toute l'expression de mon admiration et de mon affection sincères, et vous souhaite tous les triomphes dans ce nouvel avenir, enthousiasmant et visionnaire. Si seulement nous avions pu réaliser cette vision ensemble !

Il posa sa plume, déposa l'enveloppe dans la bannette des départs et se retira dans ses appartements. Fatigué, en partie soulagé, mais

surtout le cœur serré.

Le départ effectif de Guenther Boehm de la Bibliothèque des Refusés déclencha une série d'événements inhabituels. Tout d'abord, le Conservateur partit à Edimbourg au cours de cette période critique, affirmant qu'il lui était insupportable d'assister au processus de démembrement. Ensuite, des déménageurs professionnels vinrent aider à emballer les manuscrits. Le jour du départ, deux autres personnes rallièrent l'équipe au volant d'un camion parfaitement disproportionné, qui connut de grandes difficultés à franchir le portail de Sir Bulward, puis ravagea l'allée en gravier. Le chargement des caisses du département Musique prit un temps étonnamment court. Le dernier colis à attendre sur la rampe de chargement, ce fut Guenther en personne – que les déménageurs avaient entrepris de déplacer en toute sécurité aussi.

Lorsque le camion quitta les lieux, on frôla l'accident. Arrivant au même moment à la Bibliothèque inopinément, un autre poids-lourd fut contraint de faire un écart et manqua de heurter un arbre. Les bibliothécaires et d'autres membres du personnel étaient restés sur les marches, à discuter à voix basse en petits groupes, lorsque surgit ce second véhicule. Le conducteur était, on le comprend, de mauvaise humeur. Il se pencha par sa vitre :

— Docteur Beum ? demanda-t-il, c'est une livraison pour un certain Dr Beum.

— Il ne travaille plus ici, s'excusa M. Sorensen.

— Quoi ! répliqua le chauffeur, vous rigolez, j'espère ? Je viens de me taper des heures de route avec ce foutu machin pour...

— Je vous confirme que l'adresse est tout à fait correcte. Le Dr Boehm travaillait bien ici... jusqu'il y a peu, mais plus maintenant. Vous l'avez manqué, je suis désolé.

— Écoutez, M'sieur, on me paie pour livrer ce truc ici et c'est ce que je vais faire. Je ne repartirai pas avec ce colis dans mon camion ! Alors, si vous voulez m'excuser, moi et Burton on va décharger.

Mlle Ogilvie s'imposa avec son sourire apaisant :

— Pouvez-vous nous dire de quelle livraison, il s'agit ?

— C'est sur ma feuille de route, regardez vous-même. Ça vient d'Allemagne. Du côté de la Forêt Noire. Par la mer.

— Ah, voilà : « *Cadeau pour le Dr Boehm de la Bibliothèque des Refusés (Angleterre), en remerciement pour son excellent travail. Les compositions de mon père Willibald et son piano. Autrement dit, la musique du compositeur livrée avec son équipement.* » En effet, je vois. Comme c'est aimable ! « *Quatre coffres de partitions, un costume noir de chef d'orchestre, une baguette de chef en ébène et un piano viennois demi-queue, avec ses pieds et ses chandeliers.* »

» Vous avez ce piano dans votre remorque, alors ?

— P't-êt' ben qu'oui, p't-êt' ben qu'non ! Y'a un truc tout emballé au milieu d'un tas d'autres choses. J'ai pas vérifié. Ça me regarde pas le moins du monde. Je vais pas m'amuser à essayer de deviner le contenu de mes livraisons. C'est pas dans mes habitudes et je suis pas payé pour ça.

— Je comprends tout à fait. Alors, si nous allions vérifier ? Le piano est destiné à notre salle de lecture, j'imagine ?

Elle se tourna vers les autres pour avis. Hugo acquiesça. McTavish se frottait les mains de satisfaction.

— Mais certainement, mademoiselle Ogilvie ! Accueillons cette livraison exactement *comme prévu*. Je vais aller m'assurer qu'il n'y a pas d'obstacle sur le parcours.

— Si vous pouviez nous aider, monsieur euh... à installer le piano dans la bonne pièce, ce serait bien aimable. Pour ce qui est des caisses et des autres éléments, vous pouvez les déposer ici et nous nous chargerons de les faire parvenir plus tard au Dr Boehm. Voilà qui vous ôtera une belle épine du pied !

— Ça me fait surtout une belle jambe, ma jolie, vous en faites bien ce que vous voulez ! Moi et Burton, on commence à décharger.

Roulé sur un petit chariot, le colis géant entra latéralement par la double porte. Des sangles et de l'emballage émergea bientôt le vieil instrument si élégant. Suivit aussitôt par son noble piétement. Tout d'un coup, il y avait un piano de concert dans la salle de lecture.

— C'est un gros et beau *bébé*, déclara Rosemary impressionnée. Avec un peu de réaménagement autour, il donnera l'impression d'avoir toujours été là. Montague ne le remarquera même pas.

Nul ne trouva qu'elle exagérât un peu.

— Signez là, s'il vous plaît, demanda le chauffeur.

— Faudra sûrement le réaccorder, précisa Burton.

On signa et ils partirent.

1. Plus de cent dix euros.

2. Dans le texte original, il s'agit de « *Bills and Moon* », soit une contrepèterie à partir du nom bien connu de l'éditeur britannique de romans à l'eau de rose Mills and Boon.

— À propos, les amis, à votre avis, avons-nous besoin d'une... enquête de santé et sécurité ?

Attablé dans le réfectoire du personnel, le Dr Patience lança sa question à la volée tout en jouant avec un morceau de sucre. Un ange passa, tandis que Louis partait chercher le café.

— Non, dit Ffolke.

— Peut-être, tempéra Sigurd.

— Probablement, affirma Rosemary.

— J'ai reçu un dépliant à ce sujet. Ils débarquent à plusieurs et passent une semaine sur place, à regarder partout, à examiner vos pratiques de travail et à prodiguer des recommandations.

— Et à présenter une facture salée à la fin, devina Ffolke.

— Assez salée, oui.

— Et sommes-nous tenus de prendre en compte leurs recommandations ?

— Oh, non, je ne pense pas. Nous ne sommes tenus à rien du tout. En tout cas, certainement pas si cela nous dérange. De mon point de vue, remplir leur rapport (non publié) devrait suffire.

— Suffire à quoi ?

— Eh bien, au cas où quelqu'un demanderait à le consulter.

— À quel genre de choses s'intéressent-ils ?

— Oh, prévention des incendies, évaluation des risques, usage de produits chimiques, échelles de secours, Dieu sait quoi d'autre encore.

— Je doute qu'une semaine leur suffise, dit Rosemary. M'est avis qu'ils vont s'en donner à cœur joie chez nous et qu'ils demanderont un délai supplémentaire.

— Le jeu serait de corser un peu les choses, proposa Ffolke. Laisser le massicot ouvert, avec sa grande lame exposée, entourée de quelques aiguilles à coudre, et fourrer un ou deux rats sous les réfrigérateurs de la cuisine... Donner à ces messieurs les inspecteurs quelque chose à inspecter.

— Vous savez quoi, Montague ? reprit Hugo. Si jamais ils mettent les pieds ici, notre compte est bon. Des portes coupe-feu tous les deux mètres, plus d'étagère en hauteur, plus de ceci, plus de cela. Je connais leur réputation. Mon instinct me souffle de jeter le dépliant à la poubelle et de continuer à risquer nos vies comme d'habitude.

Mais le Dr Patience avait déjà rempli le coupon pour recevoir le livret gratuit. Et il se sentit contraint d'y jeter un œil, lorsque celui-ci arriva comme promis. Au dos, le slogan disait : « Je respirais les vapeurs de mercure depuis des années avant l'arrivée de l'équipe Sécuriplus. Maintenant, mes poumons fonctionnent presque comme avant ! » En feuilletant le prospectus, il nota le style un rien évangélique : un nouvel espoir pour tous, une vie meilleure, des travailleurs plus heureux... Rosemary voulut savoir si cette entreprise avait déjà travaillé avec un établissement privé de taille comparable, s'ils pouvaient leur donner une idée des conséquences à envisager. Elle se proposa d'y regarder de plus près. Montague lui confia le dossier avec gratitude et chassa le tout de son esprit.

Voilà comment, un beau matin, peu après des discussions préalables avec Mlle Ogilvie, deux missionnaires de l'entreprise débarquèrent à la Bibliothèque. Précisons cependant que, plus tôt ce même matin, Rosemary Ogilvie avait été transportée aux urgences, présentant tous les symptômes d'une grave maladie.

Pour la première fois de sa vie, Stavros se montra totalement dépassé par les événements, ne sachant que faire des visiteurs. Il avait conduit Rosemary précipitamment à l'hôpital et venait juste de rentrer pour faire son rapport au Conservateur en chef, qui était au trente-sixième dessous. Le Dr Patience voulait lui-même se rendre à l'hôpital, immédiatement, mais Stavros fit valoir que Mlle Ogilvie serait bientôt en salle d'opération et que « leur navire risquait de partir à la dérive » – bref qu'il devait rester à son poste.

Le Dr Patience se tenait dans son bureau comme à une veillée funèbre. Il avait l'impression de souffrir de palpitations. De son

minibar, il se servit une rasade de whisky et resta assis, le regard plongé sur les jardins. Un avenir sans Rosemary lui paraissait insupportable. Vérifiant les battements de son cœur à travers sa chemise, il lui sembla détecter un rythme irrégulier et inconnu. Il prit le téléphone et composa le poste de Rosemary en quête de réconfort. Elle ne répondit pas, ce qui ne lui ressemblait pas... Avait-elle de la famille ? Il lui connaissait une sœur bien sûr et une nièce, se rappelait-il, du côté de Wellingborough. Elle n'allait pas mourir, quand même ? Bien sûr que non. Même si, d'après Stavros, on l'avait trouvée pliée en deux sous la douleur, pâle comme la mort, crispée et méconnaissable. Que diable lui arrivait-il ? Et comme ça, sans prévenir ! Si jamais elle devait mourir, ils installeraient un drapeau noir sur le toit, pour toujours. Stavros raconta qu'ils avaient roulé son brancard directement jusqu'en salle d'opération. Montague ne pouvait même pas y penser. Il ne s'était jamais avoué à lui-même à quel point il dépendait d'elle.

Il se leva brusquement pour passer dans la pièce voisine. Le bureau de Mlle Ogilvie était impeccable, comme toujours. Une liste bien nette s'y trouvait, celle des rendez-vous prévus et des points à ne pas oublier. Il examina l'ordre du jour : *Sécuriplus à 11 heures, pour discussion*. Nul rendez-vous avec un chirurgien ou les anges de la mort. Il consulta sa montre. Ces maudits types en pleine santé devaient déjà être arrivés. Il était absolument incapable de les affronter seul. Il irait à l'hôpital. Il fallait qu'il parle au médecin. Pour être rassuré. Il ferait n'importe quoi, paierait ce qu'il faut, peu importe. Il regrettait, par exemple, de ne pas l'avoir épousée. Il le ferait sur-le-champ si seulement elle lui promettait de ne pas mourir.

Pendant ce temps-là, M. Swan et son adjoint M. Burroughs commençaient légèrement à s'impatienter dans la salle de lecture. Melanie Zong, d'astreinte pour la semaine, n'avait reçu aucune instruction de Stavros, qui avait poliment introduit les deux messieurs en costume gris et leur avait indiqué l'un des canapés au milieu de la pièce, avant de repartir aussitôt. Elle n'avait aucune idée de leur identité, ni même du drame qui se jouait au même moment à l'hôpital. Quelqu'un finirait bien par venir, pour s'occuper d'eux. Elle s'empêchait de lever les yeux, feignant nerveusement d'ignorer leur présence.

M. Swan se leva et se mit à explorer la pièce. D'un ongle inquisiteur, il tapota contre la vitre de l'armoire la plus proche.

— Pas de vitrage en verre armé. Si un enfant courait ici après son

ballon et se cognait contre la vitre, je ne voudrais pas avoir à répondre des conséquences.

— Absolument. Le risque est aberrant. Je rédige une note.

Il rédigea plus d'une note. L'escalier de la bibliothèque – une merveille du XVIII^e siècle récupérée des années plus tôt dans l'ancienne bibliothèque d'un aristocrate par le Fondateur – présentait un éventail complet de dangers funestes : marches branlantes, cuir glissant, rampe fragile. De toute évidence, il risquait de basculer si plus de deux personnes l'empruntaient simultanément. Le catalogue de l'entreprise incluait heureusement une gamme de modèles de remplacement, de première qualité, en tubes de métal rouge brillant, qui laisseraient un éléphant récupérer un livre depuis n'importe quelle étagère en toute impunité. M. Burrows décapuchonna son stylo une nouvelle fois.

— Mon Dieu, mon Dieu, soupira M. Swan.

Il désigna avec ostentation le câblage roulé derrière le photocopieur. M. Burrows opina.

— Le bâtiment tout entier est un piège mortel, murmura-t-il. Et encore, ceci n'est que *l'avant-scène*, si je puis dire. Ils nous ont autorisé l'accès ici, sans la moindre vergogne. Dieu sait ce que nous allons trouver *dans les coulisses*.

— En effet. Je n'ose même pas imaginer ce qui nous attend dans les laboratoires. Probablement de l'arsenic au milieu des sachets de thé.

Ils frémirent de concert à cette perspective.

— Il n'y a plus rien à craindre, messieurs, claironna dans le hall un interne au regard vif. Votre Rosemary est tirée d'affaire. Rupture d'appendice. On a ouvert, tout nettoyé. Elle est comme neuve. Prête à reprendre du service incessamment. Même si elle a dû pas mal souffrir pour en arriver jusqu'à la rupture. Quelle petite écervelée, de n'avoir rien dit à personne !

Montague dut prendre appui contre le mur.

— Allons bon, tout va bien, monsieur ? Vous feriez peut-être mieux de venir avec moi.

Il s'empara de son talkie-walkie.

Le Conservateur en chef avait certainement choisi le bon endroit pour sa démonstration de crise cardiaque. Stavros en rapporta tous les détails plus tard dans la soirée, expliquant que Montague et Rosemary reposaient désormais dans des lits voisins. Lui avec une sorte de tuyau sortant de son bras et elle, lui demandant s'il fallait prendre quelques lettres en dictée. Il semblait probable, conclut Stavros, que tous les deux allaient « s'en tirer ». Le Concierge proposa à toute personne intéressée une visite groupée afin d'apporter du raisin et des trucs de ce genre. Ffolke refusait catégoriquement de s'approcher de près ou de loin d'un hôpital et Sigurd s'était déjà engagé pour un dîner chez des amis de sa femme, de sorte que tous ceux qui désiraient venir réussirent à se caser dans le même véhicule. Étonnamment, Pomfret Payle se montra résolu à se joindre au groupe. Cet après-midi-là, il avait découvert quelque chose qui ne manquerait pas de mettre du baume au pauvre cœur du Dr Patience.

— Et pour Rosemary aussi, j'imagine ? demanda M. Richardson.

— Euh, eh bien...

Quand ils arrivèrent, Mlle Ogilvie était assise dans son lit en gilet rose, profitant avec un plaisir évident du bouleversement apporté à sa routine professionnelle. Le Dr Patience était apparemment inconscient ou endormi, mais il se réveilla à la minute où Stavros fit sauter le bouchon de champagne sous son manteau et commença à remplir les flûtes. Il n'avait pas menti : il y avait bien du raisin, finalement. Tout le monde embrassait Rosemary et s'inquiétait pour elle. Verre en main, M. Payle s'assit timidement au bord du lit de Montague. Il n'avait jamais vu son chef en pyjama auparavant.

— Docteur P., j'ai sorti en douce une lettre que je veux absolument vous montrer. Je l'ai trouvée ce matin dans une boîte pleine de vieux poèmes dactylographiés. C'est un dépôt ancien, peut-être même pas encore enregistré.

— Pomfret ! Pas un mot à Hugo...

— Je m'en garderais bien. Je vous l'ai apportée clandestinement. Jetez un œil.

Il lui tendit quelques feuilles jaunies, fixées ensemble par un trombone rouillé.

Reggie,

Je travaille sur quelque chose de nouveau, que je baptiserai Climats, je pense. Ça commence ainsi :

*« Bleues de l'éclat du narcisse,
Ses paupières gonflées en capsules
Fermaient ses yeux maculés.
Dehors, un journal chahuté
Près des briques picorées par les rats
Et le temps,
De son marteau sourd et tranquille
La froissait à nouveau d'un ourlet
Persistant et subtil. »*

Je n'ai pas terminé. Ce sera de qualité. L'inspiration vient de la présence ici d'une femme de chambre, une Castillane gironde, étouffant dans son invariable costume noir, avec un peu de moustache. Elle s'allonge contre des cigarettes. C'est du moins ce qu'affirme le client américain. Il a probablement raison. Il a un peu de moustache, lui aussi. C'est peut-être contagieux.

Le propriétaire des lieux, son patron, un large gaillard charismatique d'au moins soixante ans, fabrique ses propres mouches pour la pêche. On en voit de nombreuses exposées sous le comptoir de verre dans le vestibule et les clients les admirent toujours pendant qu'il est occupé à vérifier leurs passeports et s'occuper des formalités. Il en choisit une selon ses besoins. La nuit dernière, sous les arbres, nous avons éclusé ensemble une bouteille, du cognac je crois. Je lui ai confié la mission d'inventer un nouveau type d'appât, permettant celui-là d'attirer les moustiques. Il m'a alors révélé, très confidentiellement, que le secret pour monter une mouche efficacement était d'intégrer au nœud le poil pubien d'une femme. Je me suis moqué de lui, l'accusant de répandre des fougoutaises (il n'a pas compris). Il est allé à l'intérieur et m'a apporté la preuve : une petite boîte en argent contenant ses précieux ingrédients. Il a brièvement ouvert le couvercle. Sa collection contenait plusieurs échantillons de couleurs bien distinctes et qui, du moins à la distance où je me trouvais, m'ont paru convaincants. Je fis semblant de le croire et, pêcheur moi-même, lui demandai s'il les avait collectés pour ainsi dire au hasard, ou bien s'il s'agissait de dons en nature ? Il m'expliqua qu'il avait pris l'habitude de renouveler son stock chaque fois que l'occasion se présentait. La meilleure méthode, me dit-il en vidant la bouteille dans nos deux verres, était de se servir au moment du plaisir suprême ; les donatrices s'en rendaient rarement compte et l'on pouvait alors, selon sa propre expression, en chiper deux ou trois à la fois. J'eus l'idée de lui demander s'il avait besoin de

se réapprovisionner, mais d'après ce que j'avais pu voir, la boîte était suffisamment pleine. Et de toute façon, j'étais certain que la femme de chambre avait déjà apporté sa propre contribution.

Comme tu peux le constater, Reginald, je n'ai rien perdu de mon entrain ! Envoie-moi quelques poèmes, pour l'amour du ciel. Mieux encore, apporte-les-moi toi-même. On trouve ici largement de quoi boire et de quoi chasser le gibier à poil et le clair de lune qui s'ensuit est indicible.

Bien à toi, mon cher garçon,

TSE

— TSE ? s'exclama le Dr Patience, TSE ? Attendez un peu, je suis peut-être un peu sonné aujourd'hui, mais ces initiales me sont évidemment familières. Quelle est la date, déjà ? Pourrait-il s'agir de Thomas Stearns¹ ?

— Forcément, docteur P., c'est aussi l'idée qui m'est venue. Je me suis rué chez moi pour me plonger dans ses œuvres complètes et j'ai feuilleté frénétiquement à la recherche de ce poème en cours d'élaboration, qui aurait pu refaire surface plus tard.

— Et alors ?

— Rien.

— Mais ce serait là un tout nouvel éclairage sur l'homme, Pomfret. La trivialité de son regard sur la vie et sur l'amour et sa relation d'une chaleureuse fraternité de plume avec ce Reggie... Une idée de qui cela pourrait être ? Ce ne serait pas un surnom de ce vieil Ezra², des fois ?

— Eh bien, c'est-à-dire...

— Ça ne correspond pas du tout à ma vision d'Eliot, je dois l'avouer. Voilà qui causerait quelque émoi dans les rangs de la critique conventionnelle ! T. S. E. avec le pantalon sur les chevilles, pour ainsi dire...

— Je me faisais précisément la même réflexion, monsieur le Conservateur. Mais quand je suis revenu à mon bureau, j'ai trouvé une enveloppe sous la chaise, qui devait correspondre à notre lettre. La rouille présente ici sur l'agrafe ne laisse plus aucun doute. La lettre et l'enveloppe ont dû être séparées l'une de l'autre. Cela prouve que le destinataire, qui de toute évidence est aussi l'auteur des horribles poèmes contenus dans la boîte, portait le doux nom de Reginald L. Haigh. Toutefois, le nom de l'expéditeur est mentionné

au dos de l'enveloppe. T. S. E. désigne en réalité un certain T. Selwyn Eastman. Au temps pour ma découverte !

Le Dr Patience se mit à glousser. Rosemary lui lança un regard désapprobateur : de toute évidence, elle avait déjà repris son rôle habituel. Si ses joues avaient récupéré un peu de leur rosé, elle n'avait pas franchement l'air intimidant. Pour autant, le Dr Patience se ressaisit aussitôt.

— Alors, cela restera notre petit secret à nous ? conclut M. Payle.

— Plus ou moins. Je dois absolument montrer ça à Rosemary, plus tard. Elle appréciera autant que nous. Elle le connaissait probablement. Eliot dans sa période Corfou !

Ils perçurent une certaine agitation dans le couloir. On était en train de pousser la civière d'un nouveau patient des urgences. Ou plutôt, deux patients. Tous deux allongés sous un amas de bandages. L'infirmière leur intimait de rester calmes.

— De quoi s'agit-il, mademoiselle ?

— Ils arrivent de cette drôle de Bibliothèque, au bout de la route. Il a fallu envoyer une ambulance. Les deux hommes sont salement esquintés. Des caisses leur sont tombées sur la tête dans un sous-sol, répondit l'aide-soignante.

1. T. S. Eliot (1888-1965) est un poète, dramaturge et critique littéraire américain, naturalisé britannique, qui reçut le prix Nobel de littérature en 1948.

2. Ezra Pound (1885-1972) est un poète, musicien, critique et éditeur américain.

— Alors, mademoiselle Zong, qu’avez-vous précisément à nous raconter ? interrogea l’inspecteur.

Il s’était déplacé à la Bibliothèque en compagnie d’un gendarme. Il n’y avait jamais mis les pieds auparavant et ne manquait donc pas de curiosité.

— Eh bien, dit Melanie, ils étaient assis là-bas, en train d’attendre, pendant que je travaillais. Je les entendais converser tranquillement, mais sans vraiment prêter attention. Voyez-vous, je supposais que le Dr Patience ou Mlle Ogilvie n’allait pas tarder à arriver. Je n’ai su que plus tard ce qui était arrivé à Mlle Ogilvie. C’était le début de mon service et j’étais très occupée par mon travail, précisa-t-elle en désignant une pile de manuscrits.

— Poursuivez.

— Je me rendais compte qu’ils faisaient quelques pas à la ronde – j’ai pensé qu’ils admiraient le mobilier. J’étais concentrée sur la rédaction d’une note de bas de page vraiment délicate et, quand j’ai relevé la tête, ils n’étaient plus là.

— Qu’avez-vous fait alors ?

— J’ai commencé par me lever de mon siège, puis je me suis dit qu’ils devaient être retournés dans le vestibule, ou peut-être même sortis pour fumer une cigarette. L’un d’eux sentait très fort la pipe à tabac.

— C’est vous-même qui avez fait cette observation, mademoiselle Zong ?

— Oui. Je n’avais aucun doute, car cette odeur me rappelait celle de mon grand-père. Je suppose que j’ai dû faire le lien inconsciemment.

— C'est possible. Et qu'est-il arrivé ensuite ?

— Eh bien, j'ai remarqué alors que l'une des portes latérales de la salle de lecture était ouverte. Ce qui était anormal. Elle ouvre sur un escalier assez poussiéreux, l'un des principaux accès au grand sous-sol. J'y suis allée pour vérifier. J'étais en train de me dire que les empreintes avaient l'air plutôt fraîches, lorsque j'ai entendu un grand vacarme en bas.

— Et qu'avez-vous fait alors ?

— Eh bien, j'ai descendu l'escalier, évidemment. Il y a une dizaine de marches. En bas, le couloir se divise à gauche et à droite. Le bruit venait d'une pièce de stockage vers la gauche. J'ai passé la tête par la porte et j'ai vu deux paires de pantalons qui dépassaient d'un tas de caisses en bois. L'un des deux bougeait encore. Je savais que personne n'entendrait si j'appelais d'en bas, j'ai donc essayé de dégager les caisses une par une. Les deux messieurs qui avaient attendu dans la salle de lecture se trouvaient sous le tas, plutôt en piteux état. Ce sont de solides caisses en bois pour le transport maritime, avec une armature en métal, vous voyez ? Elles étaient empilées contre le mur de cette pièce, qui en dehors de ça est vide.

— Et ensuite ?

— Eh bien, il fallait que j'aille chercher du secours. L'un d'entre eux était pratiquement inconscient et tous deux semblaient mal en point. Je me suis précipitée à l'étage pour appeler une ambulance, puis je suis allée demander de l'aide. J'ai trouvé les deux assistants-relieurs, Jimmie et Richard, qui jouaient au football dehors, et Amanda aussi est descendue avec nous. Mais nous n'avons pas pu faire grand-chose avant l'arrivée de l'ambulance.

— Alors, selon vous, que s'est-il produit ?

— Je ne peux faire que des suppositions. Ils sont allés fureter au sous-sol, ils se sont aventurés dans cette pièce et, pour une raison qui m'échappe, ils ont dû vouloir essayer de sortir la caisse qui se trouvait sous la pile et ont tout pris sur la tête. Je n'ai aucune idée de ce qui a pu les motiver à agir ainsi. Les caisses étaient parfaitement stables et n'étaient jamais tombées jusqu'alors.

— Le fait est que ces hommes présentent des stigmates de dommages corporels dont on peine à imaginer trouver la cause dans une bibliothèque conventionnelle. Voilà pourquoi nous avons tenu à nous déplacer pour... jeter un œil. Vous savez, mademoiselle, quatre personnes sont actuellement hospitalisées au même endroit et toutes se trouvaient le même jour, à un moment ou un autre, *dans cette même bibliothèque*. Selon l'infirmière en chef, il peut se passer des

semaines entières sans qu'elle voie passer dans son service le moindre bibliothécaire. Ce pourrait être ce que nous appelons dans nos services de police un cas de « contagion », si vous voyez ce que mon esprit veut dire...

Le gendarme opina.

— Relativement. Mais ce genre d'investigation ne fait pas partie de mes attributions, inspecteur, répondit poliment Mlle Zong.

— Ce que je veux dire par là, c'est que ce genre de blessures sont plutôt de celles qu'on associe avec les expressions « coups et blessures volontaires », « lésions corporelles graves » ou « tentative de meurtre ».

— En effet.

— Bien. Je crois comprendre que ces hommes étaient des sortes d'inspecteurs professionnels, c'est bien ça ?

Le policier sourit.

— Pour tout vous dire, inspecteur, je ne sais pas très bien ce qu'ils sont.

— Je vous le dis : ils inspectent. Ils étaient dans votre bibliothèque en quête de petits manquements aux règles de la santé et de la... sécurité. En l'occurrence, on peut dire qu'ils ont été servis ! Mais voilà où je veux en venir : serait-il possible que, ces individus devenant quelque part trop indiscrets ou trop insolents, un ou deux bibliothécaires parmi les plus *virils* (il sourit à Melanie pour lui montrer qu'il ne l'incluait pas parmi les suspects possibles) aient décidé de donner une petite leçon à deux fouineurs ? Hein ?

Il croisa les bras et la regarda fixement. Que dites-vous de mon bel argument, semblait-il demander. Le policier croisa les bras également.

— Je dirais que c'est fort probable, inspecteur. Les bibliothécaires en tant qu'espèce ont en effet une tendance naturelle à donner dans la sauvagerie immodérée. Il n'y a pas si longtemps, par exemple, un de nos lecteurs venu ici pour étudier a, par inadvertance, cogné avec son coude l'un de nos livres, le faisant tomber du bord de la table sur le sol. Malabar, notre employé de garde, l'a emmené dehors et lui a réglé son compte à l'aide d'une batte de base-ball. C'est le seul moyen. Face à la brutalité irraisonnée, voyez-vous, les lecteurs se tiennent à carreau. J'imagine très bien que ces inspecteurs ont dû poser quelques questions absurdes. Les bibliothécaires du département Poésie, par exemple, les auront alors traînés jusqu'au sous-sol et battus comme plâtre, et pour finir le

travail, ils leur ont fait le vieux coup de la caisse en bois. S'ils passent vous voir, montrez-leur des photos de nos employés les plus virils et ils vont sans doute identifier les coupables instantanément. Sauf si les séquelles se révèlent trop lourdes.

— Vous ne vous montrez pas très coopérative, mademoiselle Zong. (a) Ma longue expérience de policier m'inspire que tout ce qui se passe dans cette bibliothèque est trompeur et (b) mon instinct de psychologue me signale des comportements suspects. Êtes-vous donc capable d'apaiser mes inquiétudes ou faut-il que j'appelle la brigade scientifique ?

— Inspecteur. Je pense que vous n'avez aucune raison de vous sentir inquiet, car (a) toutes les bibliothèques font cet effet-là sur la psychologie des personnes sensibles. La faute à toutes ces idées qui traînent par ici. Quant à (b), pourquoi ne pas attendre que ces malheureux aient récupéré pour leur demander ce qu'ils faisaient sous nos caisses, dans le sous-sol ? Je peux vous assurer que votre curiosité sur cette question rivalise difficilement avec la nôtre...

Interrogé à son tour, Hugo se retrouva, supposait-il, chef par intérim, puisqu'à son grand plaisir Sigurd était introuvable. Il offrit à l'inspecteur un verre de porto dans le bureau de Montague, juste pour vérifier si ce dernier allait vraiment dire « désolé, jamais pendant le service ! », mais à sa grande surprise l'officier accepta avec empressement et le policier prit même une bouteille d'eau – gazeuse. Ils s'installèrent ensemble dans le beau mobilier de Montague.

— C'est une drôle d'affaire, commença l'inspecteur, en savourant visiblement son porto – personne ne pouvait reprocher à Montague d'être regardant en la matière.

— De drôles d'affaires plutôt, monsieur, lâcha le gendarme imprudemment.

Hugo sourit dans ses pensées. Il venait soudain de songer que les victimes allaient peut-être envisager de déposer plainte contre eux. La proposition était suffisamment absurde pour être tout à fait concevable. Toutes les caisses rangées dans un sous-sol auraient sans doute dû porter l'étiquette « Ne pas regarder en dessous / Pile instable », dans l'éventualité où il prendrait à quelqu'un l'envie de s'introduire un jour dans les lieux afin de tester personnellement cette mise en garde. Peu importe que ces crétins violassent une propriété volée. Mais inutile pour l'instant d'en faire état. Quoi qu'il arrive, Montague et Rosemary ne devaient pas être perturbés. Il se redressa. Tel était le prix à payer pour assumer ses responsabilités. Il

eut un geste hospitalier en direction de la bouteille.

Au même instant, Stavros et Millie regardaient ensemble la télévision. Ce qui arrivait rarement en ce moment, puisque Stavros devait travailler ses cours de norvégien et que Millie avait toujours mille choses plus intéressantes à faire. Mais le stress accumulé dans la journée était tel qu'ils avaient tous les deux envie de s'abrutir à l'unisson. Maintenant que le Dr Patience et Mlle Ogilvie étaient hors de danger, la tension pouvait commencer à retomber. Stavros avait vraiment été secoué. En vérité, ces deux-là lui avaient causé la peur de sa vie. Il se hissa hors de leur large canapé et alla chercher une très bonne bouteille. Lisant dans ses pensées, Millie sortit de l'armoire leurs deux plus beaux verres.

— À leur santé ! proposa Stavros gravement.

— À leur santé ! s'associa Millie.

Montague ne dormait pas, l'esprit aux aguets, tout en respirant comme s'il était plongé dans un sommeil profond. La lampe d'appoint sur le bureau de l'infirmière lui ramenait des souvenirs furtifs de ses maladies d'enfant. Il n'épouserait jamais Rosemary, bien évidemment. D'ailleurs, elle-même ne s'était jamais mariée – pour autant qu'il sût, même si elle avait beaucoup pratiqué et répété, selon ses propres termes – et elle ne voudrait sans doute pas tenter l'expérience maintenant. De toute façon, Montague considérait qu'un total de trois épouses était déjà bien suffisant pour un homme dans sa situation. Il n'avait jamais eu d'enfant, mais cela ne l'avait jamais préoccupé. Psychologiquement, il se sentait maintenant comme un vieux garçon qui, tout bien considéré, n'avait jamais cessé d'être célibataire.

Hormis un important et utile matelas d'argent, Montague n'avait pas retiré grand-chose de ses différents mariages. Tous les épisodes de cette saga lui semblaient bien loin désormais. Sa première épouse, une camarade de classe d'il y avait bien longtemps, s'était suicidée alors qu'elle n'était encore qu'une jeune femme, pour des raisons que personne n'avait jamais comprises, ni alors ni depuis. La deuxième, une chanteuse australienne aux ressources financières considérables, était décédée après trois mois d'un cancer foudroyant. Tandis que la troisième, rencontrée beaucoup plus tard à la faveur de circonstances intempestives et pittoresques, se révéla être déjà mariée à quelqu'un d'autre – une originalité à laquelle elle eut ensuite tout le loisir de réfléchir lorsqu'elle fut condamnée pour bigamie.

Quand il prenait le temps d'y songer, ces expériences cumulées lui semblaient bien assez variées pour se suffire à elles-mêmes. Il faisait désormais face à son avenir avec une totale sérénité. Le Dr Patience combinait la solidité affable d'un vieil ecclésiastique et l'engagement profond pour un athéisme sans faille. C'était pour lui un plaisir de débattre de questions théologiques avec un bon adversaire, de préférence portant un collier de chien, mais peu d'entre ses collègues partageaient ses intérêts, et les cléricaux professionnels de sa connaissance supportaient mal la contradiction. Par une sorte de principe tacite, inhérent à la Bibliothèque, la vie spirituelle des autres, à l'instar de leurs vies de famille, demeurait toujours remarquablement privée. De la même façon, rares parmi ses collègues étaient ceux qui connaissaient son palmarès d'ex-épouses. Ffolke Leguid s'était débrouillé pour rencontrer deux d'entre elles, mais sans jamais se vanter d'un tel privilège. Rosemary savait tout sur chacune des trois, car il y avait très peu de choses qu'il ne lui eût confiées au fil des années. Maintenant que les événements le forçaient à affronter cette réalité, il devait admettre qu'il avait pour Rosemary plus d'estime que pour l'ensemble de ses épouses réunies. Et ce constat n'était pas désagréable. Mais il ne ferait rien pour perturber le subtil équilibre de leur relation. Elle reprenait merveilleusement du poil de la bête. Il sourit dans l'obscurité. La vie était une bien étrange affaire...

Peu après l'aube, Montague se réveilla avec un excellent moral. L'infirmière avait consulté ses résultats d'examen et remarqué qu'il avait réussi à surmonter la forme la plus mineure de crise cardiaque. Le fait est qu'il ne s'était pas senti aussi bien depuis des années. Il se demanda s'il n'allait pas recommander une très légère attaque à tous ses amis. Il tapota son goutte-à-goutte affectueusement. Quoi que ce fût, c'était un bon cru. De surcroît, les autres avaient de toute évidence confié à Rosemary que son cœur à lui avait cédé par inquiétude pour elle. Il frotta pensivement son menton mal rasé et adressa un sourire admiratif à sa voisine de lit. Qui avait chaussé ses lunettes et remplissait allègrement sa grille de mots croisés.

La routine hospitalière lui convenait, à lui aussi : le sens du danger, la petite bande de soignants dévoués, les questions cruciales de la vie et la mort. Dans une certaine mesure, cette expérience s'apparentait à ce qu'ils vivaient à la Bibliothèque. Il joua mentalement avec cette idée. Montague se demandait, tout alité qu'il était, si des membres du personnel médical avaient jamais consigné leurs expériences sur le papier. Il faudrait leur demander, les encourager. Puis à nouveau, il s'assoupit.

— Vous avez un visiteur, docteur Patience, annonça l'aide-soignante, méthodique, vers le milieu de la matinée.

Sigurd entra, sa serviette sous le bras. Fini le raisin, remarqua le Dr Patience. Contrairement à ses habitudes, son employé portait un pull à col roulé et un pantalon à velours côtelé.

— Bonjour, monsieur le Conservateur, mademoiselle Ogilvie. Nous sommes, je l'espère, en bonne voie de guérison ?

— En effet, tous les deux.

Rosemary le salua d'un geste distrait. Elle était désormais plongée dans un nouveau livre.

— Savez-vous combien de temps encore ils vont vous garder ici ? Bien sûr, Hugo et moi tenons la barre en votre absence, mais la bibliothèque n'est pas la même sans vous deux.

— Ne vous inquiétez pas. Nous serons de retour sur le pont d'ici à quelques jours. Rosemary recommencera à donner son cours de gymnastique. En ce qui me concerne, je ne suis pas autorisé soulever le moindre poids, quelqu'un devra donc m'aider à rempiler les caisses d'emballage !

— En fait, monsieur le Conservateur, nous les avons brûlées. Une fois que la brigade volante eut relevé toutes les empreintes digitales pour leurs dossiers. Nous avons jugé que c'était la meilleure solution.

— Les deux *gueules cassées* sont rentrées chez elle. L'un avec une fracture de la mâchoire et l'autre sans avoir encore recouvré l'usage de la parole. On n'a toujours pas compris ce qu'ils cherchaient vraiment.

— Une souris, apparemment. Venant d'en apercevoir une, ils étaient déterminés à vous prouver que nous avons un problème de dératisation dans notre sous-sol. D'après ce que j'ai compris, leur société commercialise une sorte de piège antihumain, particulièrement efficace et coûteux. Vous pourriez vous renseigner ?

— Oui... En tout cas, leur conscience professionnelle est admirable.

— Mais rien ne presse. À ce propos, ils n'auraient apparemment pas l'intention de porter plainte. Hugo s'est occupé de passer quelques coups de fil bien sentis.

— Bravo à lui ! D'autres nouvelles ?

— Une montagne de courrier vous attend. Hugo a ouvert tout ce qui avait l'air urgent ou officiel. J'espère que nous avons bien fait, monsieur ?

— Oui, Sigurd, c'est parfait. Rien d'intéressant, sinon ?

— Eh bien, entre autres choses, vous avez reçu une invitation de l'Association des Éditeurs pour venir leur présenter les travaux de la Bibliothèque.

— Par Erasmus, vous entendez ça, Rosemary ? Ce sont eux qui viennent à nous, les Philistins ! Je suis autorisé à venir prêcher dans leur temple, devant leur idole. C'est pour quand ?

— Dans quelques semaines. Du jeudi soir jusqu'au vendredi après-midi. Ils vous offrent quarante minutes et des honoraires.

— Bien. C'est très gratifiant, Sigurd. Je vais tout de suite jeter quelques notes sur le papier, tant que je suis coincé ici. Quarante minutes, dites-vous ? Ils ne savent pas ce qui les attend.

Mlle Ogilvie releva la tête.

— Doucement, Montague. Du calme. Je vous en prie, vous devez vous épargner toute émotion forte.

— Et cela fait des années que je n'ai pas reçu d'honoraires. Je les partagerai. Avec chacun d'entre vous.

Les éditeurs, suivis de leurs assistants respectifs, sortirent en masse de l'amphithéâtre universitaire plein de courants d'air, afin de gagner la file d'attente pour le café dans le couloir. Un ou deux étaient des convaincus, affamés mais heureux d'avoir tenu jusqu'à la fin du sermon ; la plupart d'entre eux sortaient hilares. En tout cas, tous ne parlaient que de l'intervention du Dr Patience. Ceux qui avaient obtenu leur gobelet faisaient à nouveau la queue pour accéder au patio par les doubles fenêtres. Beaucoup sortaient un cigare ; de loin, les groupes ainsi constitués d'un homme replet et de son vigilant assistant apparaissaient comme des duellistes enveloppés dans une fumée triomphale, occupés à choisir leurs adversaires suivants parmi la foule.

Le Dr Patience se trouvait encore à la tribune, entouré d'un cénacle de jeunes personnes agglutinées avec ferveur autour de lui. Il couvrait leurs jeunes têtes d'un regard bienveillant. Il s'en était bien sorti, il le savait. Son discours avait été parfait, solennel mais sans grandiloquence, visionnaire mais sans hystérie. Il avait captivé son auditoire, du moins en grande partie. Et sans jeter un œil à ses quelques notes griffonnées, qu'il n'avait pas eu besoin de sortir de la poche de son gilet. Maintenant, la question était : pour quel résultat ?

Aucune force au monde n'aurait pu empêcher le Dr Patience d'accepter cette invitation à prendre la parole. Ffolke et les autres y avaient vu comme une bravade – du genre, se mettre la tête dans la gueule du lion – mais, si ses projets initiaux s'étaient effondrés, le Conservateur n'avait rien perdu de sa conviction concernant l'importance de sa mission. Et une telle opportunité ne se représenterait pas de sitôt.

Le défi avait été de glisser insensiblement des questions de

principe et de théorie vers le point essentiel de son discours, à savoir : comment se procurer les piles de la littérature indésirable jonchant les luxueux bureaux de tous ceux assis devant lui ? Son raisonnement fut le suivant : quand un individu soumet un manuscrit à l'examen d'un éditeur, tout le monde sait que l'envoi doit être accompagné d'une enveloppe timbrée suffisamment affranchie pour que le manuscrit, non lu ou rejeté, puisse être renvoyé à son auteur sans frais pour l'éditeur – hormis les services d'un haltérophile pour transposer les sacs de réexpédition jusqu'à la poste. Partant de là, le Dr Patience avait exposé que, dans de nombreux cas, pour des raisons diverses, une grande partie des candidats malheureux à la publication ne respectait pas cette donnée essentielle.

Qu'advenait-il, par conséquent, de ces manuscrits ?

Cette question le préoccupait par intermittence depuis des années. Il avait bien interrogé à ce sujet une ou deux personnes qui auraient dû savoir, mais qui chacune avait aussitôt répondu qu'elle n'en savait rien du tout. Il en avait conclu que, selon toute vraisemblance, celles-ci savaient pertinemment. Et que, probablement aussi, la vérité était embarrassante. Tout le monde savait que les éditeurs, petits ou grands, étaient chaque jour assiégés par l'envoi de manuscrits non sollicités. En l'occurrence, on évoquait souvent l'image de « montagnes ». Et le Dr Patience soupçonnait des autodafés ou de joyeux pilonnages. Le stockage était inconcevable – ils le savaient tous. Ainsi, avaient-ils ordinairement recours à la destruction massive ?

Si tel était le cas, ne pouvaient-ils, avant le moment fatidique, accepté de se tourner vers la BDR ? Ses collègues et lui-même ne pourraient-ils être en mesure d'intervenir à bon escient ? Les notions d'*espace vital* et de *nettoyage graphique* lui vinrent à l'esprit, mais il les repoussa. Il songea alors aux bousiers, mais secoua la tête. Cette analogie n'aiderait pas davantage. Il lui fallait se concentrer.

— Mais ça ne mérite que la poubelle, Montague ! protesta une voix depuis le fond de la salle.

— Pas toujours ! cria une autre.

— Vous seriez submergé, enchérit une troisième. Ce serait la noyade assurée ! Il faudrait affréter un convoi de camions permanent. Vous auriez de quoi remblayer toutes les mines de charbon ! Et au bout de cinq ans, vous jetteriez l'éponge.

— Eh bien, déclara le Dr Patience, je me demande simplement si...

— Autre chose : certains de ces aliénés mentaux pratiquent le bombardement intensif. Ils envoient leurs maudits manuscrits à chacun d'entre nous, parfois plusieurs à la fois. Je pourrais vous les citer. Reggy D. Blood, par exemple.

Il y eut des gémissements et des cris de « Non ! » et « Pitié ! » venant des rangées voisines.

— Vous voyez ce que je veux dire ? Il vous faudrait consacrer une aile entière à Reggy D. Blood et ses œuvres complètes, cinq cents versions de chaque.

D'un siège à proximité, on entendit distinctement quelqu'un être pris de nausées.

— Croyez-moi, Monty, vous nous supplieriez d'arroser le tout d'essence.

Le Dr Patience demeura imperturbable.

— Rappelez-vous cependant, mes chers collègues, que notre responsabilité première à la Bibliothèque concerne la littérature. Pas des encyclopédies sur les tulipes, des manuels d'entretien pour vélos ou des mémoires de boxeur...

— Eh, mais voilà une excellente idée ! cria quelqu'un.

On entendit des rires. Mais rien d'hostile, songea-t-il. Un individu trapu, une sorte d'homme des bois que Montague se souvenait avoir connu quelques années plus tôt lors d'une réunion frustrante, avança lourdement jusque devant son pupitre et le regarda intensément, la main levée. Tout le monde attendait, mais l'homme resta silencieux. Finalement, il se rassit. Un autre homme se leva alors, cette fois un éditeur au succès notoire et à l'esprit lucide :

— Le vrai problème ici, docteur Patience, c'est le droit d'auteur. Ces productions indigestes appartiennent cependant à des personnes et, comme l'a dit Stanford, elles existent rarement en exemplaires uniques. Donc, si des manuscrits étaient sauvés du bûcher – si tant est qu'une telle chose existe, ce n'est pas un aveu de ma part – pour vous être remis, vous n'auriez aucun contrôle sur d'éventuelles copies en circulation. Et vous ne pourriez obtenir aucune exclusivité de la part des auteurs, n'est-ce pas, comme je suppose que vous le réclamez habituellement ? Et je ne vois aucun moyen de contourner cette difficulté. Légalement, en tout cas.

— Mais ne prévenez-vous pas les gens que vous allez détruire tout manuscrit qui ne serait pas réclamé, tout comme des valises abandonnées sans propriétaire à l'aéroport ? Ou vous contentez-vous de prendre cette décision après une certaine période de

temps ? N'y a-t-il selon vous aucun espoir ? Imaginons un instant que vous lisiez quelque chose de qualité, mais que vous ne voulez pas publier. (Rires.) Non, attendez, vous savez, cette fameuse lettre qui dit « Excellent, mais ce n'est pas pour nous... » (Davantage de rires.)

Tiens bon, Montague, se dit-il. Il se souvenait de l'air anxieux de Rosemary, tandis qu'ils discutaient de la conduite à tenir, hier soir, en face à face dans le jardin, autour d'une bonne bouteille de vin :

- 1) Ne pas les critiquer, ne pas nous les aliéner.
- 2) Ne rien révéler de ce qui nous importe vraiment.
- 3) Ne pas citer de lettres de refus.
- 4) NE PAS FAIRE ALLUSION À CETTE COMPÉTITION DE LETTRES DE REFUS.

Que dire maintenant ? Après tout, qu'avons-nous à perdre ?

— Écoutez, laissez-moi vous demander à tous quelque chose. Vous connaissez la lettre-type : *Merci pour l'envoi de votre ouvrage, que nous avons tous lu avec attention. Nous l'avons unanimement trouvé original, fascinant, drôle, divertissant et extrêmement bien écrit, sans oublier les illustrations que nous avons adorées. Cependant, je crains pour l'heure de ne pas être en mesure de l'inscrire à notre catalogue. N'hésitez pas à nous adresser tout autre manuscrit à l'avenir, nous serons toujours ravis de le lire.*

» Cette lettre est-elle toujours sincère ? Je veux dire, n'avez-vous jamais l'impression que vous tenez quelque chose que vous savez être bon, de la vraie littérature, mais qui n'est simplement... pas adapté au marché.

Le silence se fit. Les gens se regardaient entre eux.

— Voilà précisément ce que je recherche. Ce que je veux sauver de la destruction. Ces voix originales.

Il fit une pause.

— Quant au problème du droit d'auteur, nous avons l'intention d'ouvrir une collection spéciale. Nous pourrions l'appeler le « Rebut des éditeurs ». Avec une base de données moderne, nous pourrions ensuite y intégrer d'autres manuscrits provenant de sources... plus conventionnelles. Et nous n'allons pas enfreindre les lois du droit d'auteur, puisque nous n'avons aucunement l'intention de publier quoi que ce soit. Nous voulons simplement préserver les manuscrits... pour le futur. Pour les chercheurs à naître. Même les œuvres de ce D. Blood qui débloque.

Son jeu de mots détendit l'atmosphère. Les rires abondèrent et les gens se mirent à parler entre eux.

— Alors bon, réfléchissez-y. Peut-être que, de temps en temps, vous tomberez sur un cas évident. Sachez que nous serons toujours intéressés. Ah, autre chose aussi : nous recherchons deux nouveaux employés pour notre Bibliothèque. Des diplômés en lettres, peut-être. De bons lecteurs...

— Oui, moi !

Dans le fond, une jeune fille aux cheveux roux s'était levée d'un bond et agitait les bras avec enthousiasme. Deux autres suivirent son exemple.

— Par ici !

— Eh bien, il semble qu'avec votre aide nous aurons pu au moins susciter de nouvelles vocations.

Il promena son sourire bienveillant au-dessus de l'assistance et leva les mains pour marquer sa conclusion avec élégance. Des applaudissements jaillirent, sonores et spontanés. Il salua gracieusement.

Le Dr Patience aurait donné cher pour fumer lui aussi un cigare. Tout en continuant de parler à la jeune fille rousse, il prit la décision de ne pas suivre le reste des conférences de la matinée. Il se sentait à la fois euphorique et épuisé, dans une égale mesure. Trois personnes s'étaient déclarées intéressées par son offre de poste, mais les deux autres étaient rentrées pour écouter un compte rendu sur les récents investissements dans l'édition britannique, ce qui dans son esprit avait suffi à les exclure en tant que candidats. La jeune femme, Pamela Worthing, était charmante, démontrant un véritable enthousiasme. C'était tout à fait vrai, ils avaient besoin de sang neuf et le Dr Patience songeait, tout en discutant avec elle, que s'il devait y avoir des retours ou de la coopération avec les éditeurs, il pourrait peut-être la nommer comme une sorte de médiatrice. Pouvait-on vraiment utiliser le terme « Rebut des éditeurs » ? se demanda-t-il.

— Dites-moi, Pamela, vous arrive-t-il de tenir un journal ?

— Ah-ha, sourit-elle.

Le Dr Patience se mit à rire. Il pouvait, pensa-t-il, l'inviter à venir à la Bibliothèque pour une journée afin de rencontrer les responsables de départements, rester pour le déjeuner et prendre la mesure de leur travail. En même temps, les autres, ou du moins les

plus importants d'entre eux, pourraient se faire une idée d'elle. (L'un des avantages d'une institution telle que la leur était de pouvoir recruter sans publicité ni appel d'offres public, même si cette facilité avait eu ses inconvénients dans le passé.) Passionnée mais sans arrogance, vive mais non agressive, Pamela ferait très bien l'affaire. Elle lui racontait maintenant qu'elle jouait de plusieurs instruments à vent dans un groupe de jazz et avouait une prédilection pour les mathématiques en tant qu'hobby. Elle avait un léger duvet sur les joues, des avant-bras dodus, de belles mains. Et elle irradiait d'intelligence.

Quand le jour dit arriva, cependant, Pamela fut traitée avec une réserve notable par certains membres du personnel. Leur réticence, se dit Montague, devait être une séquelle de l'épisode Woking. Ses collègues imaginèrent évidemment qu'il avait un faible pour cette nouvelle jeune femme et qu'il voulait la faire entrer à la Bibliothèque pour des raisons personnelles. Comment dissiper un tel malentendu ? Le Conservateur n'éprouvait et n'éprouverait jamais pour elle la moindre attirance physique, nonobstant sa jeunesse insolente. Il pesa cette idée un instant : non, il n'y avait pas une once de vérité dans cette hypothèse. Il l'appréciait et estimait qu'elle ferait du bon travail s'ils l'employaient. C'était tout. Rosemary exprima une opinion peu orthodoxe. Elle fit en effet remarquer que la jeune fille, loin d'être un canon de la beauté, semblait un bon choix pour leur univers si particulier, ce qui était peut-être indélicat à l'égard de l'intéressée, mais préférable pour eux. La conclusion s'imposa donc : ils allaient lui écrire pour lui proposer le poste. Si Montague avait raison, ajouta Rosemary, le soupçon retomberait comme un soufflé dès que la jeune femme commencerait à travailler.

Pamela allait ainsi devenir bibliothécaire des Journaux intimes, sous la supervision de Ffolke Leguid, avec la tâche additionnelle d'aider à prendre en charge les contributions suggérées par les éditeurs désireux de jouer le jeu. Tout manuscrit entrant dans cette dernière catégorie se verrait attribuer un numéro de R. E. (pour Rebut des éditeurs), étant entendu que ces éléments pourraient être retournés soit à l'auteur soit à l'éditeur pour leur permettre le cas échéant de procéder à une publication. Pamela devant respecter un mois de préavis, il fut convenu qu'elle se joindrait au personnel de la Bibliothèque dans environ six semaines, ce qui les mènerait déjà jusqu'en janvier, calcula Montague en se sentant un peu dépassé.

Au cours des mois suivants, la vie à la Bibliothèque des Refusés fut, en comparaison avec les bouleversements récents, relativement calme. Le Dr Patience parvint à mener sa *Brochure* presque au stade ultime de sa rédaction, mais se trouvait désormais aux prises avec un ultime dilemme. La contribution du Dr Boehm devait-elle être incluse telle quelle ou fallait-il la reformuler afin de coller aux derniers développements ? En ce cas, qui allait faire le travail ? Encore des problèmes éditoriaux, murmura-t-il.

Connaissant son niveau de préoccupation, Rosemary frappa à contrecœur.

— Montague, je pense que vous devriez lire personnellement cette lettre de M. Dibsey...

Il la parcourut, avant de la lire plus attentivement :

Voilà treize ans maintenant que vous devez conserver les Mémoires manuscrits de mon défunt beau-père. Ma mère est décédée récemment, et je trouve votre reçu parmi ses effets, ici joint. Je savais qu'il travaillait sur ce manuscrit, bien sûr, même si je n'ai jamais eu l'occasion de le voir. En vérité, je voudrais le lire. Et en fait, je voudrais le récupérer. Je souhaite le publier. Mon voisin est un éditeur, figurez-vous, spécialisé dans les manuels de bricolage fait-maison, et il dit que...

Le Dr Patience reposa la lettre dans un soupir. Bigre !

Il a toujours été bon pour moi. Ce n'est pas un problème si je dois

payer quelque chose. Je peux le financer sur des fonds que j'ai reçus récemment par d'autres voies. Donc, pourriez-vous me le renvoyer, s'il vous plaît ? Dès que possible. Je serais naturellement ravi de vous rembourser les frais de port.

C'était un problème que le Dr Patience redoutait inconsciemment depuis longtemps, le cas du « Veuillez nous retourner... » Ce que les musées appellent une *restitution*. À sa connaissance, le cas ne s'était jamais présenté auparavant. L'acte de donation était, bien sûr, à la fois clair et définitif. Leur avocat avait passé bien des heures à peaufiner la formulation : *Je soussigné déclare* – il la connaissait par cœur. Au temps pour M. Dibsey. Un homme dont la seule écriture était très irritante. Le Dr Patience se mit à écrire :

Cher monsieur,

En réponse à votre récent courrier, je vous informe que vous êtes bien entendu chaleureusement invité à nous rendre visite à la Bibliothèque afin de consulter le manuscrit de votre beau-père. Cependant, il me revient de vous informer que les termes sous lesquels ce manuscrit nous a été confié par votre défunte mère nous interdisent de vous l'abandonner. Notre département juridique a depuis longtemps pris grand soin d'envisager toutes les éventualités et nos statuts, dans leur définition même, nous interdisent de renoncer ou de retirer de la libre consultation tout ouvrage appartenant aux fonds de la Bibliothèque des Refusés.

En espérant que vous comprendrez mieux désormais notre position, à laquelle aucune exception ne peut être faite, je demeure,
Votre fidèle serviteur,

C. M. Patience, Dr, etc.

Conservateur en chef

La réponse fut aussi instantanée que le permettaient les délais du service postal :

Vous parlez d'un fidèle serviteur !

C'est proprement intolérable. Ma mère était sans doute à moitié sénile lorsqu'elle a pris cette initiative. Je veux récupérer le livre de mon beau-père, et plus vite que ça ! Sinon, je demanderai à mon avocat de vous poursuivre. Je suis un contribuable, vous savez.

Face à cette tonitruante déclaration de guerre, le Dr Patience convoqua Ffolke, qui survola la correspondance, puis haussa les épaules :

— Répondez à l'enquiquineur d'aller se faire voir ailleurs. Un contrat est un contrat. Ses exigences ne tiennent pas debout, pas davantage qu'une béquille rongée par les termites.

— Je sais, mais franchement, Ffolke, avons-nous besoin de ce genre de problèmes ? Écoutez, il suffit de trouver l'objet du litige, et nous verrons bien de quoi il retourne.

— Nous n'allons pas nous laisser intimider par quelques menaces ridicules, répliqua Ffolke, quand bien même elles proviennent d'un « contribuable » ! Dites-lui une bonne fois pour toutes que c'est hors de question. Si vous cédez, vous allez voir des manuscrits nous échapper toutes les cinq minutes. Toutes sortes d'héritiers vont se mettre à changer d'avis... En tout cas, si je dois retrouver ces Mémoires, nous avons besoin de plus d'informations.

Les détails bibliographiques ne tardèrent pas davantage à leur parvenir :

Je suis heureux de voir que vous retrouvez le chemin de la raison.

— Mais, pas du tout ! s'exclama tout haut le Dr Patience.

Mon regretté beau-père s'appelait E. Smith. Son manuscrit avait une couverture noire. Curieusement, il n'y avait rien d'écrit dessus, d'après ce que ma mère m'avait dit. Il était rédigé à la main, dans un code spécialement inventé par lui.

— Dieu du ciel, s'écria Ffolke, n'aurais-je pas droit à un congé annuel, Montague ? Une reliure sans aucune mention, enregistrée il y a des années... Et on a de la chance, c'est sûr, avec un nom si peu commun !

— Vous attendrez pour votre congé. Savez-vous si nous avons d'autres volumes codés ? demanda le Dr Patience.

— Aucune idée. C'est Hug qui adore ce genre de trucs.

Techniquement, je ne crois pas qu'on n'en ait jamais rejeté sous prétexte qu'ils étaient codés. En général, cela ne touche qu'une partie d'un volume.

— Oui, confirma Hugo au téléphone. Nous en avons quelques-uns. J'avais l'intention d'en faire un rapport. J'en ai déchiffré trois ou quatre autrefois – de simples substitutions de mots, bien sûr, mais c'est amusant.

— Ce type d'ouvrage a-t-il jamais été soumis à un éditeur ?

— Au moins une fois, en tout cas. Je me souviens avoir lu deux lettres stipulant que les lecteurs devaient être mis au défi de déchiffrer le code eux-mêmes.

— Hmm, un sacré argument marketing !

— Tenez-moi au courant, conclut Hugo avant de raccrocher.

— Je ne comprends pas bien pourquoi nous avons accepté ce simple volume.

— C'est clairement une idée de ce vieux Bulward. Cherchez-vous une excuse pour éviter la confrontation, Montague ?

— Est-ce l'impression que cela donne ?

— Absolument. Selon mon point de vue, nous devons défendre notre forteresse. Nous ne pouvons faire de cas particuliers, Montague. Ce Dibsey, il nous a bien envoyé son reçu, n'est-ce pas ? Et si nous campions sur nos positions en niant tout en bloc ?

— Il en a probablement conservé une copie.

— Exact. Mais *codée*, rétorqua Ffolke, pensif. Monty, je crois que je viens d'avoir une idée...

Un ou deux jours plus tard, Ffolke appela le Dr Patience pour lui signaler qu'il avait réussi à localiser le journal de Smith, sous une couverture noire, en effet, et sans aucune mention extérieure. Il l'envoyait aux services de conservation, avant de pouvoir le présenter finalement au lecteur.

Monsieur Dibsey,

Je vous écris pour vous informer que le manuscrit de votre défunt beau-père est désormais disponible pour votre consultation en notre salle de lecture. Nous sommes ouverts pour les lecteurs aux dates suivantes :

[...] Notez que, en raison de l'imminence de notre inventaire, nos disponibilités d'ouverture sont exceptionnellement restreintes. [...] Veuillez nous faire savoir [...]]

— Je viens mardi, répondit M. Dibsey, cette fois après avoir composé le numéro de téléphone du Dr Patience.

Il avait une voix pétulante, un peu trop haut perchée, un peu trop stridente, un peu trop excitée.

Le lecteur arriva le jour dit en milieu de matinée, au volant d'un break à la carrosserie boueuse et criblée de rouille. Stavros le compara aussitôt à une fouine, la moustache hérissée et le strabisme plutôt prononcé. Dibsey lui lança un regard fouineur, puis baissa la vitre. Stavros feignit de consulter un document.

— Monsieur D. B. Dibsey ?

— Tout à fait. Où puis-je m'installer ?

— Vous installer ?

— Avec ma tente.

Il fit un geste en direction de son coffre.

— Je vais devoir lire un long document. J'en ai pour plusieurs jours. Demandez au Dr Patience.

— Le Dr Patience n'est pas disponible, malheureusement. Puis-je voir votre permis de camping ?

— Ne soyez pas absurde. Vous avez des hectares de terrain ici. Où puis-je m'installer, s'il vous plaît ?

Stavros réfléchit.

— Désolé, monsieur, mais je vais devoir procéder à des vérifications. Je vous montrerai les possibilités en temps voulu, s'il s'avère que vous êtes bien autorisé à vous planter chez nous, si je puis dire.

M. Dibsey était surtout énervé d'apprendre au passage qu'il ne rencontrerait pas le Conservateur en chef. L'entretien qui s'ensuivit avec la Secrétaire ne se déroula guère mieux.

— Le Dr Patience m'a demandé de vous accueillir en son nom, déclara Mlle Ogilvie, en articulant très clairement. Il a soudain été requis pour un important déplacement professionnel. Oui, monsieur Dibsey, nous nous efforçons de nous occuper de votre cas avec la meilleure diligence. Nos juristes nous ont confirmé l'impossibilité

d'accéder à votre demande initiale, sur laquelle vous avez beaucoup insisté. Cependant, vous aimeriez prendre connaissance en personne du document pour profiter de votre présence parmi nous, c'est bien cela ?

— J'ai l'intention de le lire, madame. Et ce n'est pas tout ; je souhaite également en commander une photocopie.

— Ah, là encore, cela va poser problème, monsieur Dibsey. Les lois régissant le droit d'auteur nous imposent de ne photocopier que certains passages d'un document donné, et non son intégralité. D'autre part, j'ai eu vent l'autre jour que la photocopieuse est en manque de toner. Mais, pour le moment, je vous suggère de vous rendre dans notre salle de lecture, afin de jeter un œil à l'original.

— Mon avocat m'a renseigné à ce sujet. Il dit que, si vous me refusez une photocopie, nul n'a le droit de m'empêcher de recopier le livre à la main.

— Vous êtes bien sûr libre de le faire. Mais je dois vous préciser que tous les travaux de copie doivent s'effectuer au crayon à papier. Les plumes à encrier ou stylos à bille ne sont pas autorisés dans notre salle de lecture.

— Et après, je peux publier l'œuvre de mon parent ?

— Ah, non, monsieur Dibsey. Comme le Dr Patience vous l'aura expliqué, la publication ne fait pas partie de vos options. Le contenu du manuscrit est notre propriété définitive.

— Mais vous ne pouvez pas m'empêcher de le recopier manuellement, on est d'accord ?

— Nous nous en garderions bien, mais sachez que ce ne sera pas une sinécure.

— Je suis prêt à rester ici aussi longtemps qu'il faudra, madame. Je ne reculerai devant aucun effort. Je dispose d'une tente.

— J'ai cru comprendre. Mais vous ne comptez pas la dresser près de la Bibliothèque, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que si. Vous ne manquez pas de place !

— C'est un fait. Mais il existe une clause au sujet des... gens du voyage et de tous ceux qui envisagent de séjourner temporairement à proximité de nos bâtiments. Si je ne m'abuse, il faudra vous installer dans les bois. Avez-vous apporté des réserves d'eau ? Car il y a également de sévères consignes incendie. Beaucoup de nos arbres sont sous contrôle permanent, vous savez.

— J'ai un petit poêle à paraffine.

— Cela ne m'a pas l'air très ignifugé. Le terrain ici est parfois quadrillé la nuit par de robustes ex-policiers, qui connaissent leurs responsabilités et leurs droits. Nous ne voudrions pas vous retrouver, aux premières heures du jour, ligoté d'une manière humiliante, vous comprenez.

— Monsieur, les bottes en caoutchouc ne sont pas autorisées dans nos locaux, déclara Stavros.

Furieux, M. Dibsey patina en chaussettes pour franchir la double porte, sans prêter la moindre attention à la sérénité contemplative de cet accès qui fait la fierté et la joie de la Bibliothèque des Refusés. On lui attribua une table légèrement branlante près du mur, celle dont le Dr Patience voulait toujours se débarrasser et sur laquelle reposait pour l'heure un volume recouvert en noir, à couverture et tranche muettes. Le Lecteur eut des difficultés à se défaire de son manteau. Il avait apporté son propre cahier, bien sûr, plusieurs Bics et un stylo-plume, mais aucun crayon à papier. Il lui faudrait en emprunter un. Bon sang, qui de nos jours écrivait au crayon à papier ?!

Il s'assit et ouvrit le journal. Sur la page de garde, près du coin en haut à droite, apparaissait une petite inscription à l'encre : « Par E. S., son opuscule ». M. Dibsey sourit. Maniérisme typique de son érudit de beau-père ! Il s'en frotta les mains et passa au chapitre I... La page était blanche. Tout comme la suivante ! Une inspection systématique révéla que l'ensemble du livre, d'une couverture à l'autre, était vide.

M. Dibsey repoussa sa chaise et cogna du poing sur la table. D'un bois résistant. Puis il se mit à crier « eh ! » d'une manière provocante et répétitive. Le bibliothécaire de service, qui se trouvait être M. Richardson, du département Documentaire, s'avança d'un pas tranquille et s'adressa à lui sur le ton doux et affable qu'on emploie pour parler à un enfant malade.

— Allons, monsieur, ce n'est pas ainsi que l'on se comporte dans une bibliothèque, ne pensez-vous pas ? Dans les bureaux autour, des chercheurs se concentrent, attachés à leur tranquillité d'esprit. Vos « Eh ! » ne les aideront pas vraiment. Dites-moi donc, qu'est-ce qui vous préoccupe ?

— Si vous voulez tous me faire passer pour un demeuré, ne comptez pas sur moi ! Je vais exiger une enquête. Et je vais tout

raconter à la presse !

— Vous avez l'air contrarié.

— Croyez-vous ? Il n'y a RIEN dans ce livre – rien du tout ! Je suis venu pour récupérer mon héritage et, après toute une période d'obstruction passive de la part de vos supérieurs, ils me présentent quelque chose qu'ils essaient de me faire passer pour les souvenirs de mon beau-père. Mais ce n'est pas ça ! Il n'y a rien d'écrit là-dedans. Personne n'a jamais rien écrit là-dedans. C'est VIDE !

— Regardons ensemble, voulez-vous bien ?

M. Dibsey le foudroya d'un regard haineux.

Oswald Richardson tourna les pages avec soin, les consultant une par une.

— Arrêtez de tourner ces pages ! cria M. Dibsey, hors de lui. Elles sont toutes blanches comme neige. J'exige qu'on m'apporte la preuve que cette absurdité est bien le livre de mon beau-père. Vous entendez ?

— Jetons un coup d'œil plus approfondi, voulez-vous ? Inscription sur la page de garde, écrite à l'encre noire, stylo Waterman, d'autant que je puisse en juger, par un droitier...

— Eh bien, oui, il était droitier, c'est exact...

— Un homme dans l'âge mûr, solidement bâti, un fumeur probablement...

— Eh bien, oui, c'était le cas, mais...

— « Par E. S., son opuscule ». Pittoresque. Cela correspond bien, alors ? Vous avez bien dit au Dr Patience qu'il s'agissait d'un certain M. E. Smith ?

— Pour l'amour du ciel, croyez-vous sérieusement que...

— Procédons étape par étape, monsieur Dibsey, étape par étape. Vérifions maintenant l'étiquette. Qui devrait apparaître sur la troisième de couverture. Et nous y voilà : 1963.4.12,1. Cela signifie que ce volume a été enregistré chez nous le 4 décembre 1963, et qu'il ne comportait aucun document annexe, parce que nous n'avons rien d'autre sous la cote 1963.4.12. C'est notre fondateur qui a dû recevoir à l'époque ce volume de la part de Mme, euh... Smith.

— Je demande qu'on me fournisse la preuve que cette chose est bien le livre écrit par mon beau-père et donné par ma mère à votre soi-disant Fondateur. Que voulez-vous me faire croire ? Que quelqu'un a laissé tomber le livre par terre et que toutes les lettres

se sont envolées ? Regardez-moi bien dans les yeux et dites-moi que vous espérez me faire avaler que ce livre vide est le bon !

M. Richardson ne savait pas bien quel œil il devait regarder, mais il fit de son mieux.

— Eh bien, je n'y étais pas personnellement, alors il me serait difficile de vous dire ce qui a pu se passer. Le Conservateur en chef nous a demandé de retrouver le manuscrit de votre père dans les piles des réserves, et c'est ce que nous avons fait.

— Existe-t-il un catalogue dans cet asile de fous, où je pourrais vérifier moi-même ce qui a été enregistré à propos de ce livre quand il est arrivé en 1963 ? Vous savez, ce qu'on trouve dans les bibliothèques normales...

— Nous ne disposons que de formulaires d'enregistrement pour cette période, c'était la procédure à l'époque. Le Fondateur avait pour habitude de noter les détails d'une donation sur un bout de papier ou une fiche.

— Bon, je voudrais voir la fiche de ce livre, s'il vous plaît.

— Bien sûr, monsieur. Si vous voulez bien reprendre votre place devant l'ouvrage, je m'en vais de ce pas voir si je peux vous la trouver. Il est possible que cela prenne un peu de temps.

— Oh, ne vous inquiétez surtout pas pour moi. Je vais savourer un nouvel épisode des nouveaux Mémoires de l'Empereur pendant votre absence...

M. Richardson s'absenta pendant un peu plus d'une heure. À son retour, il trouva M. Dibsey assis sur un bureau dans le couloir, ses pieds en chaussettes posées sur une chaise, en train de dessiner des silhouettes de pendus. Il souffla avec dérision à la vue du bibliothécaire qui agitait un morceau de papier gris légèrement tachée.

— Nous y voilà, monsieur. Cela m'a donné un peu du fil à retordre. Désolé de vous avoir fait attendre. Permettez-moi de vous la lire...

— Je suis capable de lire tout seul.

Il parcourut de près la fiche dactylographiée :

1 volume, man., 80 p.

Souvenirs personnels (sans titre) [codé].

Reliure en bougran noir ; sans titre.

Reçu en donation de la veuve de l'auteur, Mme V. Smith, de Leatherhead, Surrey

[Cf. corr. s.v.]. D.E.R.

Ref. 1963-4-12,1.

Dpt. : Autobiographie

— Que signifie D.E.R. ?

— *Dossier en règle*. Tout est en ordre d'un point de vue juridique. C'est notre procédure habituelle.

— Pourquoi a-t-on mis « codé » entre crochets comme ça ?

— À mon avis, monsieur, c'est pour citer exactement ce que le donateur a dit au Fondateur au moment de la donation. Ce dernier n'a pas mis cette parole en doute et n'a vu aucune raison de modifier la description par la suite.

— Alors, si je résume, ma mère a donné à Votre Seigneurie un livre vide, en lui disant, *primo* qu'il contenait de passionnants mémoires inédits, et *secundo* qu'ils étaient codés. Le type accepte la donation de bonne grâce et l'enregistre comme tel, en ignorant volontairement, ou peut-être pire encore, en ne remarquant même pas que c'est juste un livre aux pages vides. Et vous voudriez tous ici me faire gober la même histoire, en dépit des évidences ! Tous vos autres livres sont-ils vides aussi ?

Il agitait les bras dans plusieurs directions.

— Je pense que l'explication est fournie par la note annexe qui apparaît au dos de la fiche que vous tenez, monsieur.

La note annexe disait :

[apparemment à l'encre invisible]

M. Dibsey porta le livre maladroitement sous la lumière et plissa les yeux désespérément afin de repérer des traces de jus de citron ou de tout autre produit secret.

— Veuillez prendre soin de notre livre, monsieur, le mit en garde M. Richardson.

— Allez-y, vous ! Juste sous la lampe. Vous voyez quelque chose ?

— Pour l'instant, monsieur, seulement la trame du papier. On a dû utiliser ici une technique très subtile.

— Apportez-moi une bouilloire. On va le passer au-dessus de la vapeur et tout apparaîtra comme par magie.

— Je regrette, monsieur, ni nourriture ni boisson dans la salle de lecture, et encore moins de bouilloire. Les responsables de la Conservation nous aspergeraient de mousse chimique en quelques secondes. Désolé, c'est hors de question.

Stavros entra à ce moment-là.

— Où en sommes-nous avec notre tente, monsieur Dibsey ? Devons-nous chercher un emplacement ? J'ai repéré un endroit possible à l'ouest du bâtiment...

— Honnêtement, ce serait une perte de temps. C'est vous qui êtes complètement à l'ouest, tous autant que vous êtes ! Vous êtes tellement à l'ouest que c'est en Irlande que je devrais la planter, ma tente !!

Et il sortit.

— Alors, on peut dire que ça a marché comme sur des roulettes ? dit Ffolke à M. Richardson.

D'humeur particulièrement joviale, ils prenaient ensemble le thé avec Rosemary.

— Quelle chance d'être tombé sur ce livre vierge ! En fait, j'en ai trouvé toute une pile comme ça au sous-sol, datant de plusieurs années, ainsi que des machines à écrire d'époque. Tout ça pourrait nous servir encore à l'avenir.

— La fiche de catalogue était splendide, Ffolke. Du pur génie !

— Faites-moi un résumé du *modus operandi* pour Montague. À son retour jeudi, il sera ravi de pouvoir tirer un trait sur cette affaire. Il sera aussi, je pense, très amusé.

Le Dr Patience ne manqua pas de glousser d'admiration en lisant le rapport de M. Richardson, plus que soulagé de pouvoir clore ce dossier. Un excellent travail d'équipe ! Il prit bonne note du fait qu'Hugo avait promis à Ffolke qu'il tenterait sérieusement de déchiffrer l'ouvrage original de Smith. Cela paraissait la moindre des choses.

Le cœur de Montague se remit donc à palpiter, lorsqu'une nouvelle enveloppe libellée de la main de M. Dibsey arriva sur son

bureau deux jours plus tard. Il soupira et décacheta l'enveloppe.

S'y trouvait une simple feuille de papier blanc. Sans rien d'écrit dessus, recto comme verso. Le Dr Patience se mit à rire, puis, presque instinctivement, leva la feuille dans la lumière, juste pour vérifier. Il y avait là quelque chose. Il plissa les yeux contre le soleil du matin. En persévérant, il parvint à lire...

MENTEURS

Le panneau signalant le département Musique, peint par Guenther en personne, avait été retiré depuis longtemps. Au dos, Stavros s'occupait maintenant de dessiner *Journaux Intimes* avec un pochoir. L'opération se révéla beaucoup plus compliquée que prévu pour obtenir des lettres bien droites. Il avait d'abord été envisagé d'installer la collection dans la petite réserve de Ffolke, mais le départ de Guenther avait changé la donne. L'ancienne bibliothèque de musique ne nécessiterait que de légers aménagements ; elle était déjà claire et agréable. Il suffisait seulement d'adapter la hauteur des étagères. Toutefois, cela n'était pas non plus si simple, comme Wendy Twirl s'en rendit compte. Portant le titre officiel d'Assistante bibliothécaire junior, elle n'intervenait que rarement, habituellement en charge des tâches ingrates dont on ne pouvait plus davantage retarder l'exécution. Terriblement intimidée, elle se tenait au côté de Ffolke Leguid, qui lui avait personnellement demandé de l'aider pour installer le premier lot, avant l'arrivée de Pamela. Et Wendy était résolue à faire son maximum. Son inventaire de la première valise de journaux intimes suggérait une hauteur moyenne de quinze à vingt centimètres, mais M. Wriothsley insista au téléphone sur le fait que certains exemplaires variaient entre trois et trente centimètres et il refusait, en dépit de toute recommandation, de se soumettre à ce qu'on lui présentait comme la norme pour les « proportions moyennes » d'un journal « moyen ». Il ne se montra guère plus coopératif lorsqu'ils se rendirent chez lui pour prendre en charge le lot suivant.

Venu inspecter son nouveau département, le Dr Patience resta dans l'embrasure de la porte, l'esprit un tantinet soucieux. Même si les étagères laissées vides par Guenther faisaient déjà beaucoup moins pitié, seulement un huitième de l'espace était pour l'instant occupé.

— Nous les avons triés, s'exclama Wendy, les journaux que nous avons récupérés jusqu'à présent. Nous avons fait le test de les entreposer sur les nouvelles étagères, maintenant qu'elles sont sèches. L'effet est vraiment charmant. Évidemment, pour un bibliothécaire normal, ça donne un peu l'impression d'être à l'intérieur d'une maison de poupée géante. Comme Alice. Et ça soulève un problème intéressant : comment les ranger ?

— Ce n'est sûrement pas un problème de rangement qui va arrêter une bibliothécaire professionnelle, n'est-ce pas, ma petite Wendy ?

— C'est-à-dire, docteur Patience, le réflexe naturel serait de les classer par nom d'auteur, je sais bien, mais un bon nombre de ces journaux ne présente aucun nom sur la couverture. Et selon M. Wriothesley, parmi ses autres journaux, ils sont des centaines à être anonymes. Donc, nous avons pensé à travailler chronologiquement à partir de la première année mentionnée. De cette façon, nous pourrions aussi intégrer les « Anos ».

— Cela ne semble pas franchement révolutionnaire.

— Certes, docteur Patience. Et nous devons les déplacer au fur et à mesure des nouveaux arrivages.

— En effet. Comme des œuvres *musicales* !

— Exactement. M. Leguid a d'ailleurs dit que nous aurions dû demander au Dr Boehm de nous composer un indicatif sonore ! M. Leguid voulait arranger les journaux par taille et par couleur. Mais je l'en ai dissuadé.

— Vous avez bien fait ! Et avons-nous déjà commencé le catalogue ?

— Oui, monsieur. Voulez-vous le voir ?

Tout était donc en ordre, et le projet Journaux intimes paraissait avoir intégré en douceur le fonctionnement de la Bibliothèque, sans complications. Même Sigurd, inspectant quelques petits volumes plus tard dans l'après-midi, daigna les trouver intéressants. Le Conservateur s'entretenait avec Ffolke sur les implications en matière de personnel. La jeune Wendy ne manquait ni de bonne volonté ni d'enthousiasme, mais il souhaitait donner au projet un solide fondement intellectuel, qui s'accordait mal avec certains gloussements surexcités. Il faudrait que Pamela s'approprie la vision de Wriothesley, qu'elle la mette en place fidèlement et qu'elle la pousse plus loin. Mais ils devraient aussi trouver pour Wendy un travail plus intéressant. Il quitta les lieux et descendit à la cantine

pour prendre une tasse de thé. Il voulait également relire une lettre préoccupante, qui était arrivée ce matin même à l'intérieur d'un colis :

Cher docteur Patience,

Vous ne me connaissez pas, mais il se trouve que je suis en relation avec une nièce de votre Mlle Ogilvie, qui m'a tout raconté sur votre bibliothèque originale. C'est pourquoi je vous envoie ici le manuscrit de mon livre. C'est un exemplaire unique. J'ai essayé de devenir auteur de livres pour enfants. Les lettres de refus sont également incluses, dans le dossier orange. J'ai détruit certaines de ces premières réponses négatives mais, au bout d'un moment, j'ai décidé de les garder. Je les relisais à chaque Premier de l'An. Il n'y a pas si longtemps, j'ai eu la joie de confier mon manuscrit entre les mains d'un des plus célèbres agents spécialisés en littérature jeunesse. Finalement, j'ai reçu d'elle une courte note, contenant la pire expression de rejet que j'aie jamais reçue. Cela disait : « Je n'arrive même pas à comprendre pourquoi vous avez écrit ce livre. »

Alors, quelques jours plus tard, j'ai décidé d'aller rencontrer cette personne et de lui expliquer moi-même pourquoi j'avais écrit ce livre. Elle s'appelle Melody Ricketts. Son bureau se trouve dans un bâtiment de verre et d'acier situé au centre de Londres, neuf et pourtant d'allure instable. Je suis montée au 81^e étage, j'ai suivi le couloir jusqu'à la réception et demandé à voir Melody Ricketts. On m'a répondu qu'elle était absente :

— Quand sera-t-elle de retour ?

— Jamais.

— Euh, pourquoi ?

— Elle est partie.

— Quand ?

— Récemment. Elle a, euh... disparu.

— Je vois. Voudriez-vous lire un manuscrit ?

— Euh, eh bien... (pause) Quel genre ?

— Fiction jeunesse.

— Ah, c'est notre Mlle Ricketts qu'il vous faut.

— Oui, je sais. Voilà pourquoi j'ai demandé à la voir. Je peux ?

— Elle est partie.

— Quelqu'un la remplace ?

— Non, je ne pense pas.

— Je peux postuler ?

— Eh bien, je suppose que tout le monde peut postuler. Quand l'offre d'emploi sera publiée. Ça n'a pas encore été fait puisqu'elle vient juste de disparaître. Vous êtes du métier, alors ?

— Eh bien, c'est le sujet de mon livre pour enfants. C'est à propos d'une petite fille qui croit que l'histoire parfaite existe quelque part et qu'elle n'a jamais été proposée à un éditeur tout simplement parce que son auteur ne supporte pas l'idée qu'elle puisse tomber entre les mains du meilleur éditeur au monde de livres pour enfants et que celui-ci puisse prendre la décision désastreuse de la refuser. Alors, elle se résout à devenir ce fameux éditeur elle-même pour s'assurer que cela ne se produira jamais. Elle rencontre de multiples obstacles sur son parcours et doit à son tour rejeter d'emblée toutes sortes d'histoires merveilleuses pour que son flair soit applaudi par ses collègues et sa promotion assurée. Et au fil des années, elle étouffe de plus en plus sa véritable nature. Sa renommée et son autorité critique deviennent incontestables. Et puis, un jour, l'histoire parfaite se présente. Elle est assez mal tapée, sur du papier de piètre qualité. Elle comporte des corrections à la main. Mais l'éditrice comprend, dès la première page, qu'elle l'a enfin trouvée, cette histoire parfaite et magique. Mais à ce moment-là, elle a déjà dîné si souvent avec le diable – avec pour seul couvert une pauvre petite cuillère au manche cassé – que son cœur est désormais endurci par la jalousie, et elle rejette la magnifique histoire, en déployant le mépris le plus absolu à l'égard d'un auteur : « Je n'arrive même pas à comprendre pourquoi vous avez écrit ce livre. » Et après avoir posté sa réponse, elle se contente de... disparaître. Et aucun de ses collègues ne découvre jamais ce qui lui est arrivé. Le manuscrit refusé s'intitule *La Caravane de lumière et de fruits*. Et voici comment il commençait :

Chapitre I

« La caravane louvoyait à travers le désert de pierres, abandonnant derrière elle les derniers palmiers qui ployaient de leur fâche à la sortie du village. Que ce désert fût de pierres importait peu, ou pas du tout. Bientôt, il pourrait même être de glace, ou de ténèbres éternelles, qui savait ? À quoi bon imaginer ? Le bois de la caravane craquait un peu. Et en dehors du rythme imprimé par ces craquements intermittents, il régnait un formidable silence... »

La lettre s'arrêtait là, sans signature. Le colis contenait également le manuscrit en question. Il était rédigé à la main en petites lettres d'or sur du papier de couleur. Montague le prit dans ses mains et le retourna dans tous les sens. Le livre était relié dans un matériau non identifiable et le titre soigneusement calligraphié sur le dos : *La Caravane de lumière et de fruits*. Il ouvrit le livre au Chapitre I : « La caravane louvoyait... »

Le Dr Patience était assis immobile à sa table, tenant le manuscrit dans ses mains sûres et expérimentées, plongeant son regard de plus

en plus loin, au risque de se perdre, vers un horizon infini et des plus incertains...

On était au début du printemps. C'était un régal de se promener dans les jardins. *Intra muros*, cependant, les gens étaient inquiets. Tous les moyens de stockage de la Bibliothèque étaient parvenus à saturation, étagères, placards et caves (à part une ou deux, jugées trop humides). De nouveaux arrivages, dont certains assez volumineux, n'avaient même pas été déballés, puisqu'on ne disposait pas de quoi les ranger correctement. Chacun en convenait : il fallait faire quelque chose. Sigurd avoua même à un collègue extérieur que leur problème de stockage n'était plus gérable. En outre, les laboratoires avaient besoin d'être agrandis et réaménagés, la hiérarchie caressait l'idée de recruter de nouveaux employés. Et bien d'autres idées circulaient.

Rosemary, par exemple, avait lancé une campagne – surtout auprès d'elle-même – pour récupérer de vrais ordinateurs. Elle atteignait un âge où, dans un autre milieu, elle aurait pu songer à quitter son poste pour rejoindre sa veuve de sœur à Clacton-sur-Mer. Mais pas Mlle Ogilvie. Sa place était à la Bibliothèque des Refusés. Certains de ses vieux amis, venus de bien d'autres domaines professionnels, l'avaient depuis longtemps initiée à des innovations technologiques dont elle n'aurait osé rêver et que Montague appelait avec mépris des « machines savantes ». C'est pourquoi elle était très au fait des avantages que l'ordinateur pouvait apporter à une bibliothèque, bien avant ses autres collègues qui se contentaient de les considérer comme des outils pratiques (pour utiliser ce fameux traitement de texte permettant de commettre des fautes de frappe à volonté) ou qui nourrissaient à leur égard une franche détestation.

Ayant à l'esprit ces besoins nombreux et pressants, le Dr Patience venait d'obtenir l'une des donations les plus opportunes et les plus généreuses. C'était plutôt déplacé de faire des ronds de jambe

devant une vieille dame riche rongée par une maladie mortelle en convoitant la malle de son père pleine de savants écrits, mais il l'avait fait. En temps normal, le Conservateur en chef témoignait dans ces occasions d'une extrême galanterie, mais les circonstances avaient justifié un large appel à la générosité.

Le salut vint d'un notaire. Mme Sophia Hayden (née Stevenson) venait de décéder à l'hospice de Southampton et allait être enterrée dans un petit cimetière à Sutherland le mardi suivant. Conformément à sa volonté, son notaire avait été chargé d'informer la Bibliothèque des Refusés qu'une quantité importante d'inédits, tous de la main de feu son père, le capitaine Samuel N. Stevenson, leur seraient bientôt acheminés dans des malles assorties, aux bons soins du Dr C. M. Patience. Le tout serait accompagné d'un chèque de banque d'un montant à sept chiffres bien réconfortants, ainsi que d'une sculpture en bronze grandeur nature dudit capitaine Stevenson, exécutée vers 1934 par un artiste inconnu mais prétendument prometteur. Dr Patience raccrocha son téléphone avec un cri de joie et s'envoya un scotch au millésime vraiment impressionnant – après avoir versé un verre du même cru à Mlle Ogilvie. Cela fait, il rédigea une réponse au notaire avec élégance, et l'assistance de sa secrétaire. Il y déclarait qu'il se déplacerait personnellement pour les funérailles le mardi suivant et qu'une partie de cet argent serait consacrée non seulement à la construction de nouvelles installations pour la Bibliothèque, mais aussi à l'aménagement de moyens de stockage supplémentaires et haut de gamme pour accueillir lesdits manuscrits. Ces innovations, promit-il, incluraient une « salle Stevenson », dans laquelle le buste serait exposé à l'abri d'une alcôve, ou ce qu'ils pourraient trouver de plus approchant dans le genre.

Le voyage de la Bibliothèque des Refusés jusqu'à ce cimetière en pierres du nord de l'Écosse aurait pu se révéler fatal au Dr Patience, si Mlle Ogilvie n'avait pas décidé (a) qu'elle l'accompagnerait et (b) que Stavros les piloterait. Ils s'arrêteraient pour la nuit dans un quelconque Bed & Breakfast pour arriver à l'heure et en forme. M. Richardson (grossièrement surnommé le « bibliothécaire de tout le reste ») leur sortit un beau guide refusé, en trois volumes illustrés, de *L'Écosse, avec une attention particulière aux Églises historiques locales*, qu'ils étalèrent joyeusement sur le sol pour localiser leur destination. Et ils trouvèrent bien l'église en question, assortie d'une brève notice vantant une caractéristique architecturale remarquable : le lieu faisait en tout moins de deux mètres carrés ! Ils décidèrent d'un commun accord d'opter pour une tenue de deuil classique et de faire livrer des fleurs en abondance pour faire bonne

mesure. Comme le souligna le Dr Patience avec la lucidité et la perspicacité qui le caractérisait, un million soixante-quinze mille livres sterling¹, c'est quand même un million soixante-quinze mille livres sterling !

Pendant leur absence, trois malles de voyage ainsi qu'une énorme caisse arrivèrent à la Bibliothèque. Millie appela le bibliothécaire de service, qui identifia l'origine des colis et sollicita M. Richardson, le responsable de tout arrivage susceptible d'être qualifié de scientifique. Cet homme mince et pimpant, qui ne se sentait pas toujours à son aise parmi les bibliothécaires littéraires, peina formidablement à déplacer les malles, une par une, sur le chariot peu coopératif de Stavros. Au premier coup d'œil, toutefois, il décida que la caisse resterait exactement où elle se trouvait. Finalement alignées devant lui sur son tapis, couvertes d'étiquettes de voyage datant des années 1920 et d'autres trophées du même acabit, les malles du capitaine lui apparurent comme pleines de promesses, tandis qu'il tentait discrètement de reprendre son souffle. Il rencontra de nouvelles difficultés pour détacher les sangles fossilisées, avant de découvrir que toutes leurs serrures étaient irrémédiablement verrouillées. Il n'y avait rien à faire avant le retour de Stavros, le roi de l'outillage. Il aurait aussi bien pu laisser ces maudites malles dans la loge du Concierge, réalisa-t-il en s'effondrant dans son fauteuil.

Peu après, un tumulte inhabituel se fit entendre en provenance du hall d'entrée. Alarmé, M. Richardson se leva d'un bond. D'ordinaire, un silence majestueux prévalait à la Bibliothèque des Refusés, comme dans les autres établissements de ce type. Une vision d'anthologie captiva alors son regard : le Conservateur en chef, en costume de soirée froissé, au bras de sa Secrétaire vêtue d'une robe extraordinaire de veuve d'opéra, dansaient enlacés sur les dalles noires et blanches encadrant le dallage du hall. Le couple manqua d'entrer en collision avec la vitrine bancaire des récentes acquisitions, dans laquelle on exposait parfois des nouveautés spectaculaires pour encourager le personnel et convaincre le visiteur occasionnel et indécis.

— C'est si bon d'être de retour à la maison, dit le Dr Patience. Où sont tous les autres ? Sonnez l'alarme à incendie. Donnons une fête de folie !

Stavros arriva bientôt, roulant une caisse de champagne sur son chariot. Il arborait une cravate noire et un queue-de-pie très stricts, mais par-dessus un jean et des baskets. Chargé de conduire pendant la majeure partie du voyage, il avait dû renoncer à porter au volant

son pantalon de mariage trop étroit. Ils étaient rentrés plus ou moins directement de l'enterrement, expliqua Rosemary. La cérémonie en extérieur et le sobre enterrement s'étaient déroulés dans une atmosphère mortellement froide et humide. Les représentants de la Bibliothèque, escortés d'une absurde marée de fleurs, étaient les seuls à assister aux funérailles. Face à cette présence inattendue, le pasteur local s'est senti obligé de donner le meilleur de lui-même, à la fois dans la chapelle exiguë et dehors, dans le minuscule cimetière bondé aux murs de pierres. Le rutilant cercueil noir de Mme Hayden, qui les avaient précédés le long des autoroutes et des chemins de campagne, donnait l'impression d'un gaspillage indécent : le Conservateur en chef calcula que le coût de l'ébène à lui seul aurait pu servir à recouvrir le toit de l'église en cuivre, à y installer le chauffage central et à ajouter des écrans informatiques derrière chacun des bancs. La pluie ruisselante leur donnait des airs de pingouins embourbés. Enfin, leur bienfaitrice excentrique fut inhumée dans son austère et dernière demeure. Au pub du village, ils offrirent au pasteur un déjeuner de première classe, investirent dans des bouteilles et des thermos et rentrèrent en roulant à tombeau ouvert. Ils s'étaient partagé le volant, éternuant et somnolant par intermittence. Et voilà !

Les malles ouvertes du Capitaine étaient emplies à ras bord de feuilles éparées, de cahiers et de paquets sentant légèrement le mois. Il s'agissait d'une compilation d'arguments, rédigés dans une écriture serrée, tirés de données archéologiques ou mythologiques, d'inscriptions anciennes, de divers symboles archaïques et d'une douzaine d'autres disciplines, visant à étayer l'hypothèse que la souche aryenne était la plus grande réussite de l'Histoire de l'humanité.

M. Richardson s'agenouilla devant la première malle, feuilletant les pages, sondant ici ou là avec un sentiment de dégoût croissant, tout en saluant l'énorme quantité de travail qu'elle révélait. Rien ne semble indiquer, songea-t-il, que ces brouillons et prises de notes aient jamais abouti à un manuscrit achevé, ni même que le contenu de ces bagages de globe-trotter ait jamais été *refusé* par un quelconque éditeur. Il resta pensivement accroupi. Leur Bibliothèque n'avait pas vocation à accueillir de simples gribouillis privés, fussent-ils inédits ; son principe de base exigeait tout un parcours de tentatives et de rejets humiliants dans le milieu éditorial. N'ayant pas consulté lui-même ces archives, peut-être le Conservateur en chef n'avait-il pas réalisé que ces documents malsains et délirants n'avaient techniquement pas leur place à la

BDR. Toutefois, il lui parut à ce stade mal à propos de soulever une objection aussi technique. Le fameux *chèque* avait déjà bel et bien été encaissé. Alors que faire ?

Il existait un département particulier, dirigé par Oswald Richardson, qui avait pour coutume de recevoir les Diverses Obscénités Refusées (pornographiques, racistes ou religieuses). Il se situait tout au fond du sous-sol, dans un endroit volontairement difficile d'accès. Cette section n'était pas très fournie, puisque les familles découvrant ce type d'écrits après la mort de leur auteur se hâtaient en général de les détruire. Et précisément, le Conservateur actuel avait à cœur d'accroître leurs fonds en la matière. Oui, c'était la solution ! Un coin sombre de la cave B12. Dûment confinés, pour un siècle ou deux. Excellente idée.

Quelques minutes plus tard, il fut cependant convoqué dans le hall d'entrée. De la caisse, une statue avait été déballée, encore emmaillotée dans sa toile de jute, et le Conservateur estimait que M. Richardson devait assister au déballage complet en récompense pour le fastidieux travail qu'il avait mené à enregistrer en détail les manuscrits de la donation. La sculpture impressionnait. Grandeur nature comme annoncé, mais de plain-pied plutôt qu'en buste, contrairement à ce qu'ils avaient tous imaginé, elle offrait une représentation inattendue du capitaine – entièrement nu et aryen jusqu'au bout des orteils. C'était bien plus qu'une alcôve normale ne pouvait contenir, et beaucoup plus que ses nouveaux hôtes ne pouvaient décemment endurer. Le personnel de service ce jour-là ne tarda pas à se rassembler dans le hall, comme aimanté, chacun semblant ravi de rester pour participer aux célébrations.

Soigneusement consignée dans le procès-verbal, la discussion qui s'ensuivit sur le sort à réserver à la statue constitua l'un des comités du personnel les plus réjouissants de l'histoire de la Bibliothèque. Mlle Ogilvie proposa d'installer le capitaine au milieu des toilettes pour dames, face aux lavabos, sous un grand lustre qu'ils pourraient acheter spécialement sur le compte de la donation. Sigurd s'inquiéta de savoir précisément ce qui avait été promis au notaire de Mme Hayden. Une fois la lettre de Montague retrouvée et lue à l'assemblée, Mlle Ogilvie ne tarda pas à faire valoir que les commodités pour dames, correspondant en tout point à des aménagements pour le personnel, devaient être entièrement reconstruites et incorporer une alcôve spéciale à taille humaine, puis le local dans son ensemble pourrait être rebaptisé pour toujours salle Stevenson. Pendant un certain temps, cette proposition convaincante sembla rallier les suffrages. M. Richardson fut ensuite invité à présenter brièvement un premier aperçu de l'ensemble des

manuscripts légués. La création d'une salle Stevenson destinée à abriter un fonds national de littérature raciste, sous le regard concupiscent d'un capitaine de marine aux muscles bandés d'arrogance, ne manquait pas d'un certain piquant, mais il était inimaginable de descendre la statue au sous-sol, ni de remonter les écrits dépravés à l'étage. Stavros et les autres magasiniers, surtout Walter Denham, le plus costaud d'entre eux, furent consultés sur place, et l'hypothèse d'une mise en cave aussitôt rejetée. M. Bristow souligna que la famille du capitaine ne comptait plus aucun membre vivant et qu'il n'était guère vraisemblable que ce cher notaire descendît d'Édimbourg pour une tournée d'inspection. Il suggérait donc que la statue fût installée quelque part dans le parc, hors de vue de la Bibliothèque et de ses autres bâtiments, où la nature, et plus particulièrement les corbeaux, pourraient en prendre soin. Sigurd concéda que, selon toute probabilité, son raisonnement se tenait, mais qu'un testament était un testament, qu'une promesse était une promesse, qu'on ne savait jamais et qu'on ne devait rien entreprendre qui pût mettre en péril leur droit à conserver l'argent du capitaine, tel qu'il avait été transmis par sa fille. Le Conservateur en chef suggéra quant à lui de placer la statue à côté de l'ascenseur, en lieu et place d'un liftier d'hôtel. Là-dessus, Melanie Zong, l'assistante de M. Grubb, força sa timidité naturelle pour proposer que le capitaine fût rhabillé de son uniforme de marine original. Cette suggestion déclencha une bruyante salve d'applaudissements. M. Grubb ramena ensuite le calme en déclarant qu'il disposait de centaines de récits maritimes, que M. Richardson détenait sans aucun doute pléthore de manuels techniques sur les bateaux et la navigation, et que sûrement Ffolke, qui somnolait là-bas au fond, pourrait apporter sa contribution avec d'innombrables souvenirs navals. Et donc s'ils créaient une salle des refusés de la marine, baptisée du nom du capitaine, avec sa statue en faction dans l'angle ? S'il n'avait pas moyen de lui enfiler son pantalon, ils pourraient au moins l'équiper d'un télescope... M. Payle trouva l'idée ingénieuse, mais rechignait à bouleverser des classements préexistants. Ils avaient bien assez de problèmes comme ça ; s'ils commençaient à piocher des livres au hasard pour les recaser sous de nouvelles rubriques, où allait-on ? Et tant qu'on y était, conclut-il, pourquoi ne pas mettre tous les manuscrits des auteurs dénommés « Stevenson » dans une seule et même pièce ?

1. Soit deux millions et demi d'euros actuels.

Plus sérieusement, bien sûr, il leur fallait maintenant donner à l'or du capitaine l'utilité qui lui était impartie. Pour moins de la totalité de la somme, s'ils avaient de la chance, mais en tout cas pas davantage. Avec toute la récente agitation qu'il avait dû gérer, Montague n'avait même pas commencé à réfléchir à la tâche. Ses collègues directeurs ou dirigeants de grandes institutions étaient pleinement habitués à soumettre des propositions pour la mise à profit de colossales subventions et savaient parfaitement comment remplir les formulaires, produire de lumineuses estimations et des ventilations détaillées, ainsi que des maquettes et des plans d'architecte convaincants.

(En fait, pour certains de ses pairs, ce genre d'activités occupait la majeure partie de leur année, si l'on considère les étapes prévisionnelles, les stades préliminaires, les propositions définitives, enfin la déception, suivie d'un temps de récupération – une séquence qui pouvait être difficile à concilier sans empiéter sur les périodes réservées aux congés annuels.)

En tant que conservateur en chef d'une humble bibliothèque, Montague se retrouvait soudain à la tête d'un petit pactole sans aucun de ces soucis collatéraux. C'est lui-même qui déposa le chèque sur leur compte bancaire en ville – une fois que chaque membre du personnel eut pu le voir de près et le caresser –, d'un geste suave mais comme si la démarche n'avait rien d'extraordinaire.

Maintenant que les premiers instants de délire étaient passés, de redoutables considérations se profilaient. Plus tard dans la semaine, lors d'un déjeuner à son club en compagnie de plusieurs entrepreneurs chevronnés, Montague se sentit incompetent et désemparé face à la supériorité manifeste de leur expérience du

marché. Des remarques désinvoltes commençant par « Bien sûr, vous vous êtes déjà assuré que... », ainsi que les allusions à des questions qu'il avait allègrement ignorées telles que « assurances, permis de construire, responsabilité financière » lui gâchèrent son café-cognac et l'indisposèrent encore davantage lorsqu'il se retrouva seul avec ses pensées dans le train du retour. Il résolut de discuter de ces problèmes ouvertement avec les fidèles parmi ses fidèles, aussitôt que possible. S'il avait jamais eu besoin de leur soutien, c'était bien maintenant.

Comme il aurait pu s'y attendre, Sigurd et Rosemary se montrèrent plus vaillants et résolus que jamais. Leur idée audacieuse fut de décider d'une manière simple ce dont ils avaient réellement envie, et ensuite seulement de demander de l'aide professionnelle afin d'y parvenir. Rosemary insista surtout sur le fait que le travail de la Bibliothèque devait pouvoir continuer à se dérouler sans interruption et que ni les donateurs ni les éventuels visiteurs (avec, bien sûr, les exceptions d'usage) ne devaient se voir rebutés par la boue et les bétonneuses. Quant à Sigurd, il proposa de ne modifier en aucune façon l'enchevêtrement de bâtiments qui constituait le cadre habituel de leur travail et de leur vie, et de n'entreprendre qu'une construction entièrement neuve quelque part à l'arrière du site. Cette extension resterait hors de vue et ils pourraient tous lui tourner le dos pendant la durée du chantier. Elle inclurait des réserves dernier cri (pour l'*Espace Stevenson*, qui exigerait la consultation d'experts), ainsi qu'une série de nouveaux bureaux pour le personnel et tout ce qui leur ferait plaisir. Cette aile supplémentaire pourrait être reliée, par une sorte de tunnel ombilical fait de briques et de plâtre, à une partie du complexe principal, permettant le passage des chariots de documents en toute sécurité, quelles que soient les conditions climatiques. Cette configuration présentait l'avantage – eu égard à l'étendue de leurs terrains – de pouvoir dans le futur, lorsque les nouveaux bâtiments arriveraient à leur tour à saturation, procéder de la même manière en construisant une autre annexe supplémentaire. Les alentours immédiats de la Bibliothèque étaient constitués de vastes prairies ouvertes s'étendant jusqu'au pied des collines. Sigurd en était convaincu, ils n'avaient absolument rien à craindre du côté des permis de construire, n'étant pas contraints non plus par les monuments historiques. Montague peina à déglutir. De toute façon, Sigurd s'occuperait de ce genre de problèmes le moment venu.

Le Dr Patience eut un pincement au cœur en songeant aux humbles esquisses de Sir Bulward, désormais reliées et rangées dans un album remisé aux archives. Comme le Fondateur, son

imagination se limitait à des plans griffonnés au dos d'une enveloppe. Bon sang, il n'avait jamais ressenti un sentiment aussi terrifiant d'appréhension face à ses responsabilités ! Les complexités logistiques doublées de complications financières n'étaient tout simplement pas son fort. Il était prêt à reconnaître toute critique à ce sujet...

Il leva vers ses deux employés un regard d'impuissance. Si Montague le souhaitait, poursuivait Sigurd, Rosemary et lui-même pouvaient toujours ébaucher eux-mêmes quelques plans amateurs afin d'avancer leur réflexion. Il avait pratiqué le dessin industriel à l'école et, pensait-il, devait toujours avoir sa règle à calcul quelque part. Montague tendit les bras au-dessus de la table et sans un mot serra les mains de son adjoint dans les siennes. Rosemary se prit à rire, puis esquissa un pas de danse en direction du minibar. Le Dr Patience se renfonça dans son fauteuil, transfiguré et sentant la tension s'évacuer goutte à goutte à travers la semelle de ses chaussures.

— Quelque chose de comique s'est produit récemment au club, se mit-il à raconter. J'étais douillettement installé dans l'un des confortables fauteuils, occupé à discuter avec deux marchands de livres rares que je connais. L'un d'entre eux avait mis de côté pour moi le manuscrit d'un essai truffé d'interjections par Hazlitt¹, qui avait été refusé à l'époque par un certain éditeur de périodiques. Il en demandait une fortune. En outre, il n'arrivait pas à comprendre que nous aurions besoin d'être certains que ledit manuscrit n'avait jamais fait l'objet d'une publication postérieure ! Et il n'est pas le seul dans son cas. J'ai refusé, bien sûr. Mais ensuite, nous en sommes venus à parler de cette obsession ridicule mais universelle que nourrissent les collectionneurs pour les premières éditions. Je leur ai alors vraiment coupé le sifflet lorsque j'ai lâché avec désinvolture qu'en vérité, le véritable, le plus grand des connaisseurs ne peut se satisfaire que d'ouvrages d'avant publication...

Le moment venu, dans un concert de sirènes et de grincements, la colonne des libérateurs remonta l'allée, sous le regard des secrétaires et du reste du personnel qui les accueillaient en saluant de la main par les fenêtres ouvertes. Des camions rescapés de campagnes, des bétonneuses ruminant leur fond de cuve, des cuisines roulantes et des bennes hydrauliques s'immobilisèrent à l'arrière des bâtiments, déversant une armée d'hommes équipés de check-lists impressionnantes et de casques de chantier bigarrés. Des

bungalows de réunion et des blocs sanitaires surgirent du néant. Bientôt, tout ne fut plus que boue et échafaudages.

Le personnel de la Bibliothèque fut ainsi initié aux trois systèmes classiques de torture inhérents à tout chantier de construction : les vibrations (forages et autre martelages), le vacarme (brassage de béton et autres jurons) et la poussière (spécialement conçue pour pénétrer à travers les bâches hermétiques en polyéthylène). La quasi-majorité d'entre eux investit dans une paire de bottes en caoutchouc. Il était cependant amusant, à la pause-déjeuner, de constater les progrès – et les femmes de service tirèrent profit du commerce florissant qui se mit en place par une fenêtre arrière du réfectoire. Armé de sa propre check-list, le Dr Sorensen était dans son élément, présidant de nombreuses réunions de chantier stratégiques, à huis clos, en présence d'hommes en costumes et attaché-case apparemment dépassés par la situation.

En fin de compte, la vie dans la Bibliothèque se déroula de manière aussi ininterrompue que souhaité et, malgré les craintes de Mlle Ogilvie, ils n'eurent jamais à refuser la moindre offre ou donation. Les employés de la Bibliothèque des Refusés déployaient toujours la même loyauté et le même dynamisme lorsque Lady Gwyneth, le père Chatterton et le nouvel administrateur, Guenther Boehm, arrivèrent pour leur tournée d'inspection, environ deux ans plus tard. Il n'échappa à personne que Guenther avait pris un peu de poids et perdu quelques cheveux.

Au moment de l'arrivée des Administrateurs, l'extension des réserves était dans un état transitoire : prête à l'emploi, d'une propreté impeccable et provisoirement vide. Sadie et Prue battirent le grand rappel pour le déjeuner. Ensuite, les trois administrateurs, dans un état légèrement comateux, choisirent chacun une paire de bottes parmi le stock de la Bibliothèque et suivirent Montague pour une visite complète et énergique, accompagnés par Rosemary et Sigurd qui connaissaient la moindre particularité technique sur le bout des doigts. Les administrateurs eurent l'air impressionnés, voire enchantés, avant de finalement s'avouer en manque de thé.

Un seul incident regrettable fut à déplorer au cours des mois de gros œuvre. Depuis le début des travaux, Stavros était littéralement obsédé par la grande grue jaune qu'on avait transportée sur place pour soulever des poids conséquents. Ce matin-là, il avait pris place dans la cabine avec Stan Fletcher, le pilote de la grue, qui lui détaillait le fonctionnement des délicates manettes de contrôle. Une longue poutre d'acier était en cours de déplacement vers la structure

inachevée du bâtiment, lorsqu'elle se mit à vaciller inexplicablement hors de tout contrôle, avant de proprement décapiter une grande sculpture qui avait été temporairement mise à l'abri, emballée contre la pluie, avant son transfert vers un endroit encore indéterminé du nouveau site. Stanley était désespéré : l'incident pouvait lui coûter sa licence, car il n'était absolument pas censé donner des leçons de grue à des amis amateurs pendant ses heures de travail. Pour compliquer les choses, la poutre avait basculé en arrière, après la décapitation, chutant en plein sur le torse sans tête, l'écrasant jusqu'aux orteils et finissant sa course sur ce qui n'était plus qu'un petit tas de bronze tordu. La tête, quant à elle, roula librement sur le sol et vint se figer dans la boue, conservant intacts ses traits parfaits. L'entrepreneur du chantier offrit de payer une somme compensatoire absolument démente contre l'engagement d'étouffer toute plainte officielle. Dans sa grande affabilité, le Dr Patience agréa cette proposition, prenant sur lui pour masquer son immense désarroi. On prit tranquillement des photographies sous tous les angles afin d'enregistrer le moindre détail, obéissant ainsi aux suggestions réitérées par Sigurd quant au bénéfice de ne laisser aucun doute. Plus tard, Stavros tira un bon prix des restes du capitaine auprès d'un ferrailleur.

Le Dr Patience avait naturellement épargné aux administrateurs tous les détails de cette affaire lorsqu'il leur présenta la tête du capitaine. Une sorte d'aquarium aux splendides finitions venait justement d'être installé à fleur de mur, près de l'entrée du nouveau bâtiment. La structure était assez grande pour accueillir la tête, gracieusement installée sur un socle conçu par Stavros et Walter, afin de dissimuler l'effet de guillotine au niveau du cou. L'éclairage d'un spot, discrètement logé dans le plafond de l'alcôve promise, donnait au capitaine un regard des plus vicieux, de sorte que l'ensemble, bien que signalé par un respectueux cartel de gratitude pour le fameux legs, ressemblait à un bocal énorme tout droit sorti d'une gigantesque galerie de fœtus géants et difformes.

En conséquence, quelques mois plus tard, le Dr Patience fut en mesure d'écrire, en résumé à son rapport d'exercice annuel, que le stockage n'était désormais plus un problème. Il était heureux d'annoncer que tous les systèmes fonctionnaient, que la dotation permettrait encore de couvrir l'acquisition d'un réseau électronique et que les membres du personnel courant avaient eu le plaisir de changer de logements à leur guise. Tous étaient bien installés. De surcroît, bénéficiant de davantage d'espace, on était même désormais à la recherche d'un ou deux nouveaux employés, invités à

« embarquer » pour cette nouvelle et triomphale étape de leur voyage, avec en figure de proue la bonne tête du capitaine Samuel Stevenson.

1. Écrivain irlandais-britannique, William Hazlitt (1778-1830) est considéré comme le plus grand critique littéraire anglais de son temps après Samuel Johnson, notamment en raison de ses travaux sur Shakespeare.

Frais émoulu, M. Stockwell fut le premier nouveau bibliothécaire à être recruté. Petit-neveu apparemment d'une connaissance de Mlle Ogilvie, il avait présenté un impressionnant *curriculum vitae*, dont Montague ne saisit pas forcément toutes les subtilités. Le jeune Stockwell se vit attribuer un petit bureau dans la nouvelle annexe, doté de prises électriques supplémentaires, et confier la responsabilité de développer le réseau informatique de la Bibliothèque, en en référant si nécessaire directement auprès de la secrétaire du Conservateur. La nouvelle recrue parvint à convaincre Montague de s'emparer de sa plus belle plume pour présenter la Bibliothèque des Refusés au monde électronique. Cette responsabilité pesait lourdement sur les épaules du Conservateur. Pour son texte, ce jeune freluquet lui imposait un nombre restreint de lignes et le Dr Patience se rendit compte que tous les exposés, toutes les présentations philosophiques qu'il avait pu dispenser avec aisance au cours de ces dernières années ne lui étaient soudain d'aucun secours. Les brouillons rectifiés et raturés jonchaient son bureau comme celui de tout autre écrivain laborieux, et cela alors qu'il venait seulement d'envoyer sa *Brochure* à l'imprimeur.

Tandis que ce nouveau projet en était à ses balbutiements, Mlle Ogilvie eut l'idée d'aller vérifier comment leur homologue californien avait bien pu concevoir sa publicité. Elle peina à trouver l'endroit où ils avaient caché la présentation de leur propre pratique du refusé/collecté :

Selon une procédure unique au monde, notre bibliothèque porte également son attention sur des manuscrits d'une nature très différente. Tous les lecteurs apprécient en ce domaine la rareté et la célébrité, interrogeant le fonctionnement des grands écrivains surpris ainsi en

pleine création, figés dans l'encre, avec leurs corrections et leurs modifications encore présentes pour nous permettre de découvrir les premières versions de nos œuvres favorites. Mais ce faisant, nous omettons de considérer leurs humbles collègues, des auteurs plus modestes, de qualité inférieure dont les efforts littéraires ordinaires, inaboutis, ne sont pas moins respectables dans leur valeur d'expression humaine. Nous réservons donc une partie de notre vaste bibliothèque à ces simples hommes et femmes de plume qui n'ont pas connu le succès, car nous estimons qu'ils sont tout aussi remarquables et souhaitons préserver leur production avec le même dévouement et le même soin que la facture du tailleur de Shakespeare ou l'ensemble de nos brouillons de discours présidentiels. Aucune autre bibliothèque ne s'est jamais lancée dans une pareille entreprise. Nous défrichons ce chemin en pionniers solitaires, dans l'intérêt des lecteurs et des sociologues du futur.

Le téléphone du Dr Patience se mit à sonner au moment où Mlle Ogilvie entra, l'air incrédule, tenant à la main l'imprimé dont elle venait de prendre connaissance. Il leva la main pour réclamer le silence. L'opératrice lui expliquait qu'il avait en ligne une personne l'appelant depuis les États-Unis.

— Montague ? Salut ! Génial de pouvoir vous parler. Je suis Mort G. Zor, ouais ! Nous sommes une toute nouvelle boîte de prod privée de documentaires télévisés, basée en Californie, *Ultra-Cam-Productions* (UCP), et nous aimerions venir tourner dans votre bibliothèque.

— De toute évidence, vous faites erreur quant à la nature et au but de notre activité. Nous ne sommes pas un type de danse, ou une sorte d'attraction touristique.

Il fit signe à Mlle Ogilvie de prendre l'écouteur.

— Y'a pas d'erreur, docteur ! gloussa Mort. C'est une longue histoire, vous voyez. UCP est en pleine réalisation d'une série appelée *Que sont-ils devenus ?* Parfois on parle d'enfants acteurs, parfois d'une mode qui a disparu, n'importe quoi – vous voyez le truc. Or il se trouve que la femme d'un de nos réalisateurs était à l'université avec le directeur de la bibliothèque américaine qui est votre homologue ici, pour ainsi dire, vous voyez ? Alors, on a décidé de faire un reportage sur ces gars, et quand ils nous ont raconté comment ils recueillent des bouquins ratés et comment vous faites aussi la même chose, on s'est dit que ce serait super télévisuel, parce que les gens normaux ont tendance à penser que ce que vous faites, vous les gars, c'est une sorte de méga perte de temps. Bref, y'a eu

une fête quelque part et tout le monde s'est excité, vous savez comment ça se passe, de fil en aiguille quelqu'un passe un coup de téléphone et je me retrouve à devoir faire une sorte de comparatif entre ces gars et vous, et devoir rendre tout ça intéressant, pour un budget ridicule, à terminer pour hier... Je trouve que ça fera un super épisode. Vous voyez, vous en train de parler, quelques gros plans, des tas de livres merdiques, des trucs comme ça. Le côté britannique de l'histoire. Mary se disait, vous avez des archives sur Winston Churchill ou des trucs comme ça ?

— Un épisode ?

— Je me disais, on vous envoie une bonne équipe anglaise pour gérer de votre côté. Des types connus. Pas la peine de nous déplacer pour un petit truc comme ça. Ils font le tournage et nos gars s'occupent de tout assembler ici, en studio. Avec notre nouvelle technologie, on peut vous arranger une discussion, entre vous et eux, ou même une dispute si vous voulez. Donc, si c'est O.K. pour vous, on va demander à Mervyn et son équipe de vous contacter. Peut-être qu'ils pourraient venir début de semaine prochaine, disons lundi, mardi ? Dérangement minimal, je vous garantis. Une seule caméra épaule. Un micro. Un ou deux projets. Ils arrivent, ils repartent et vous voilà déjà célèbres !

— Mardi... prochain ?

Le Dr Patience jeta un regard affolé à sa secrétaire. Elle hocha la tête avec enthousiasme et tendit son pouce dressé.

— Faites-le ! murmura-t-elle.

— Eh bien, je...

— Super, super. Je dis à Merv de vous appeler. On se reparle bientôt, salut Monty !

Il raccrocha.

— Rosemary, je crois que je suis bon pour une dépression nerveuse. Je ne dirige pas cet endroit, c'est lui qui me dirige. Est-ce que je craque maintenant ou plus tard ?

— Plus tard, à mon avis, Montague. Puis-je appeler le Dr Sorensen ? La situation mérite attention.

— Faites donc, je vous prie. Il me donnera son avis au sujet de ma dépression nerveuse.

— En attendant, lisez ceci.

Elle lui tendit l'imprimé et quitta le bureau. Lorsqu'elle revint

accompagnée du Dr Sorensen, le Conservateur en chef était figé comme une statue, les mains dans le dos, le regard perdu à travers sa porte-fenêtre. Il se retourna, le visage grave et déterminé.

— Sigurd, lisez-moi ça.

Sigurd s'exécuta.

— Rosemary, expliquez-lui ce qui vient de se passer.

Le récit de la Secrétaire fut bref et précis.

— Montague, je veux être certain d'avoir bien tout compris : la bibliothèque de Mary-Beth Schumacher nous balance entre les pattes cette équipe de télévision, et ce sont les mêmes qui ont pondu cette déclaration indéfendable et condescendante à la face du monde ? Et ils viennent ici pour vous interviewer la semaine prochaine ? Juste après les Californiens ?

— Exactement.

— Là, monsieur le Conservateur, vous m'intéressez diablement. Je crois vous voir venir. Vous aussi, Rosemary ?

— Je crois bien me souvenir avoir entendu quelqu'un, dans cette même pièce, parler d'un certain désir de vengeance, dit Rosemary d'un ton sardonique.

— C'est précisément ce que j'entendais par là. Bon, quand ce Mervyn appellera, confirmez le rendez-vous pour mardi. Je pense que nous aurons le temps de tout mettre en place pour les recevoir.

— Merci, Sigurd, sincèrement. Merci à vous deux, j'apprécie beaucoup. Mais peut-être ne voudront-ils pas me parler à moi, personnellement ?

— Foutaises, Montague. C'est vous, l'homme à la barre. Le Visionnaire, la Voix de l'autorité ! Bien sûr que si. Rosemary, suivez-moi, nous allons jeter sur le papier avec Hugo quelques idées de stratagème...

— Eh bien, commença la célébrité télévisuelle, je me trouve actuellement dans la salle de lecture principale de ce qui doit être l'une des bibliothèques les plus étranges au...

On entendit soudain un gémissement aigu et strident.

— Bon Dieu, vous êtes vraiment obligé de passer l'aspirateur ici, maintenant ? On fait de la télévision, là. Té-lé-vi-sion ! Ça vous dit quelque chose ?

— Dé-so-lé !

La voix était celle de M. Brecknock, exempt de corvée de nettoyage pendant des mois, mais qui n'avait pas encore tout oublié.

— Eh bien, reprit la célébrité télévisuelle, je me trouve actuellement dans la salle de lecture principale de ce qui doit être l'une des bibliothèques les plus étranges au monde. Une des choses étranges est qu'il n'y a presque pas de lumière ici, la lecture n'y est donc pas aussi aisée qu'on l'imaginerait. Mais je suppose qu'on pourrait dire avec humour que, d'une certaine façon, c'est tout à fait approprié... (Que quelqu'un me retrouve ce concierge ! Il a l'air de connaître le bâtiment comme sa poche. Mais comme tous les autres, il n'est jamais là quand on a besoin de lui !)... Tout à fait approprié quand vous réalisez qu'aucun de ces ouvrages n'a jamais été publié. Au contraire, le facteur commun qui les réunit tous sous ce même toit est justement cette particularité...

Ayant repéré Stavros, le technicien lui chuchota urgemment à l'oreille :

— Ah, *Stevie*, vous êtes là. On ne peut pas faire quelque chose pour cet horrible manque de lumière ? Visuellement, ça va être atroce.

— Vraiment ? Je ne comprends pas ce qui se passe, Sebastian. D'habitude, avec notre système d'éclairage hivernal, on y voit ici comme en plein été. Mais ces lumières au sol ne sont pas censées vraiment éclairer, c'est juste une sécurité en cas d'incendie.

Quelqu'un traversa péniblement le cadre, en tirant de lourds câbles ; on peinait à distinguer de qui il s'agissait. La célébrité télévisuelle accéléra le mouvement.

— Et nous avons ici l'un des gardiens de cet étrange trésor, je veux parler du Dr Sigurd Sorensen, un homme qui a dû quitter son Nord lointain pour entrer ici au poste de Directeur adjoint ?

— Sans vouloir mégoter, je suis né à Newport Pagnell¹, et mon titre exact est Conservateur en chef adjoint. Mon travail inclut un large éventail de responsabilités, allant de la gestion la plus banale, comme l'approvisionnement exclusif en ampoules – ce qui est ironique, d'ailleurs, compte tenu des difficultés totalement inattendues que vous rencontrez aujourd'hui avec notre système d'éclairage, qui généralement, permettez-moi de vous préciser, fonctionne agréablement sans le moindre problème – jusqu'au rôle de conseiller auprès de mon supérieur, le Conservateur en chef en personne, sur des questions concernant des sujets d'une très large variété. Je pourrais certainement vous citer un ou deux exemples parlants, qui vous permettraient de vous rendre compte de l'ampleur de la diversité des questions que nous pouvons être à même de débattre, soit officiellement, soit bien sûr officieusement, en fonction du niveau de sensibilité qui nous semble appropriée...

— Pour passer à autre chose, nous pourrions peut-être...

— Afin de réaliser toutes ces tâches, naturellement, j'ai souvent recours à du papier millimétré et à des graphiques, bien entendu, et à des organigrammes pour... organiser. L'organisation est absolument cruciale. En un sens, indispensable. Permettez-moi de vous donner un exemple...

Sigurd observa avec plaisir que son interlocuteur passait en effet à autre chose, s'éloignant de lui alors qu'il continuait toujours de parler. Regrettant seulement de ne pas avoir à recourir aux nombreuses autres digressions qu'il avait préparées, l'Adjoint disparut dans l'obscurité pour aller faire son rapport au Conservateur en chef sur le talkie-walkie du Concierge.

Comme dans un ballet soigneusement réglé, Hugo de Butler fit alors son entrée, souriant chaleureusement. Fort judicieusement muni d'une petite lampe de poche, il tendit sa carte de visite.

— Un autre aspect du travail de la Bibliothèque est assuré par

euh... M. de Butler, ici présent, en charge des descriptions.

— Ah, des *inscriptions*, en fait, pas des descriptions. Je suis le Registraire du Dr Patience, un titre étrange, qui sonne assez désuet et qui en fait est plutôt employé au Canada pour désigner la personne chargée dans un établissement scolaire de certaines tâches telles que l'inscription des élèves, ou bien encore l'officier public responsable des registres d'un tribunal. Dans le contexte présent, où nous ne recevons guère d'étudiants et encore moins d'accusés, cela signifie évidemment que je suis officiellement en charge d'enregistrer toutes les nouvelles donations de la Bibliothèque.

— Oui, je vois. Et cela vous plaît, j'imagine ?

— Tout à fait. J'ai toujours ressenti que l'un des aspects les plus importants de la vie moderne et civilisée est la facilitation des modes d'accès. Cela se résume essentiellement à une relation collaborative, à un développement de cette symbiose primaire qui a permis à l'homme de sortir de la boue. Je te donne accès à moi, tu me donnes accès à toi.

— Je n'y avais jamais réfléchi sous cet angle.

— Ah non ?

— Euh, je vous remercie.

L'intervieweur s'effondra sur une chaise à proximité et dévissa le bouchon métallique de ce qui, d'après le son, devait être une flasque à alcool. De loin, Stavros le vit ensuite tourner en rond, en donnant des coups de pied sur son passage. Il est temps d'arriver à la rescousse, pensa-t-il avec quelque inquiétude.

— Euh, monsieur Mervyn, puis-je vous présenter l'un de nos meilleures bibliothécaires ? Voici l'honorable Pomfret Payle, qui est en charge de la Poésie. Aimerez-vous lui parler ?

— Enchanté. Merci, Steve. Caméra ! Eh bien, nous nous tournons maintenant vers un autre spécialiste, un érudit dans la plus pure tradition du terme, non pas enfermé dans la tour d'ivoire qu'il s'est construite, mais capable de monter au front afin de laisser une trace dans son domaine de prédilection. Voici *Pommy Pale*, qui est en charge de la Poésie dans cette vieille et curieuse bibliothèque. Monsieur Pale, parlons maintenant de poésie : voilà une tâche bien difficile qui doit occuper toutes vos journées, je suppose ?

M. Payle se retourna lentement et se mit à parler en termes posés, pondérés et cependant vagues.

— Eh bien, certaines parfois plus que d'autres...

— Intéressant, intéressant. Quelle fut la contribution la plus inattendue au cours de cette année ?

— Eh bien, en fait, la plupart d'entre elles sont attendues. En général, il y a eu un échange de correspondances avant notre acceptation formelle. Donc, nous savons déjà ce qui va nous parvenir. Si l'on a besoin de détails, on s'adresse au Registraire, par exemple...

— Je vois. Mais en termes de poésie, je veux dire, euh, nous écrivons tous un peu de poésie chez nous, non ? Parmi ce qu'on trouve ici sur toutes vos étagères, qu'est-ce qui vous a vraiment donné le frisson ?

— Hmm... Eh bien... Je suppose que cela dépend de ce que vous entendez par cette question...

— Je pensais juste, comme la plupart de nos téléspectateurs je suppose, que probablement parmi toute cette poésie écrite dans l'intimité et qui n'a jamais connu la notoriété, vous devez parfois tomber sur un génie inconnu, sur un chef-d'œuvre passé inaperçu ?

Notre Payle prit largement son temps pour répondre.

— Hmm... Eh bien... Jusqu'à un certain point, je suppose... En fonction, bien sûr, de ce que vous entendez par *génie*... Et bien sûr, par *chef-d'œuvre*...

Distract par quelque chose d'intangible, il perdit le fil de sa pensée. L'animateur enchaîna :

— Eh bien, je suppose que la poésie est souvent complexe et insaisissable. Passons aux romans et demandons à M. Grubb que voici, qui est en charge de la Fiction dans cette bibliothèque depuis de nombreuses années, si c'est bien vrai ce qu'on dit, que chacun porte un livre en soi, et, si oui, est-ce toujours un roman ?

— Comme je dis toujours, on peut porter un roman en bien des endroits !

— Mais la majorité des écrivains amateurs, s'ils se mettent à écrire, c'est pour produire un roman, n'est-ce pas ?

— Vous voulez dire d'un point de vue statistique ou théorique ?

— Attaquons-nous à la théorie.

— Très bien. Allez-y.

— Euh... Oh, n'est-ce pas M. Richardson que j'aperçois là-bas ? Le Dr Sorensen m'a particulièrement recommandé d'échanger avec lui. On se voit plus tard ?

— Mais certainement ! Ce fut précieux pour moi d'interagir avec vous qui, pour ainsi dire, conceptualisez mon travail depuis l'extérieur.

— Monsieur Richardson ? Oui, bonjour ! Alors, monsieur Richardson, votre tâche est de prendre en charge tous les livres inédits qui n'entrent pas dans les autres sections, c'est bien ça ?

— Ce serait un résumé approximatif, qu'il conviendrait sans doute de préciser quelque peu. On ne saurait dire, voyez-vous, que mon travail soit de quelque manière que ce soit périphérique ou secondaire, ou même subsidiaire vis-à-vis des besoins, objectifs et réalisations plus significatives de ce qu'on pourrait concevoir comme les aspects les plus importants du travail de la Bibliothèque.

— Non, non, absolument. Je vois bien que vos responsabilités doivent être extrêmement contraignantes. Mais vous êtes clairement, dans tous les sens, l'homme de la situation...

— Oh, je n'irais pas jusque-là ! Je ne voudrais pas paraître aussi prétentieux. J'avais postulé pour la section Romans, voyez-vous. Je voulais passer de l'autre côté. Vraiment beaucoup plus mon domaine, cette véritable, cette pure littérature inédite. Mais je suis arrivé... *troisième*. Donc, j'ai dû me contenter de « tout le reste ».

— Eh bien, je pense que vous avez vraiment de la chance, s'exclama la célébrité télévisuelle, en désespoir de cause. Montrez-nous un peu les choses qu'on vous confie. Au hasard, là, sur l'étagère plus proche. Ça, par exemple, de quoi s'agit-il ?

— Oh, voici un manuscrit qui nous a été transmis par le ministère de la Défense, qui l'avait reçu d'un quartier-maître à la retraite espérant en faire une publication officielle.

— Quel est le titre ?

— *Comment acheter des contraceptifs dans toutes les langues du monde.*

— Oh-ho... Dites-moi, monsieur Richardson, y a-t-il des sujets auxquels vous vous attendez et qui, pour une raison ou pour une autre, ne vous parviennent pas... ?

— Ah, oui. En effet, cela arrive. Le cricket, par exemple. Nous ne disposons pas d'un seul livre sur le cricket. Je suppose qu'aucun manuscrit sur le sujet n'a jamais été refusé par un quelconque éditeur.

D'un geste agacé, la célébrité télévisuelle commanda à son cameraman de le suivre à l'extérieur. Ils étaient assis, démoralisés,

sur le banc, à fumer en silence, lorsque Mervyn bondit soudainement sur ses pieds.

— Eh bien, alors que nous sommes sur le point de conclure notre journée de tournage, nous avons la chance de croiser le Conservateur en chef en personne, sur le parking, et d'arriver juste à temps pour lui demander quelques mots de conclusion.

Ils dévalèrent frénétiquement l'allée de gravier.

— Ah, monsieur le Conservateur, juste un petit mot !

— Quoi ? Euh... qui ? Oh, bonjour ! Le monsieur de la télévision, formidable ! Comment allons-nous aujourd'hui ? J'espère que tout le monde vous a bien donné satisfaction. J'ai demandé à mon personnel de faire tout son possible pour vous apporter leur assistance, à vous et vos hommes. Je savais que vous ne vous satisfiriez pas de quelques réponses superficielles. Vous savez, peut-être que vous ne voyez pas forcément les choses ainsi, mais pour moi un film documentaire est une œuvre aux visées multiples. J'imagine que pour vous, il s'agit pour ainsi dire de nourrir la curiosité du public, de stimuler l'audimat, de payer vos crédits. Mais il y a aussi les autres facettes : par ce moyen, nous, honnêtes travailleurs sur le terrain, nous pouvons atteindre un public plus large, plus riche.

— Oui, eh bien, exac...

— Parce que je sais pertinemment qu'il existe dans ce public beaucoup, beaucoup de gens, des écrivains et des auteurs, des conteurs et des poètes, qui œuvrent dans la solitude, à l'écoute de leurs muses respectives, sans le réconfort de savoir qu'au loin il existe une lumière au bout du tunnel. Nul n'a plus besoin de rédiger un testament stipulant de « brûler tous les manuscrits » !

— Ma maison de produc...

— Parce que, voyez-vous, nous *désirons* ces manuscrits. Nous les prenons en charge. Et nous veillons sur eux. Qu'ils soient soigneusement dactylographiés, médiocrement ronéotypés, griffonnés au crayon ou tracés en lettres capitales avec un bâton de rouge à lèvres, nous les désirons tous. Pour l'élévation des lecteurs encore à naître, nous gardons précieusement tous ces manuscrits. Ce sont des graines qui, soignées et arrosées à la main, parviendront, avec le temps et contre toute attente, à porter leurs fruits. Parce que, monsieur de la Télévision, ici, nous croyons...

Mervyn parla sèchement sans parvenir à l'interrompre.

— Bon. C'est fini. Sebastian, remballe la caméra. N'oublie pas la

première cassette. Je me tire d'ici. Où est la camionnette ? Bon sang, j'ai besoin d'un remontant !

— ... en notre travail. Nous avons une œuvre à accomplir, oui, mais d'une certaine façon, c'est bien plus qu'un travail. Nous traitons ici, littéralement, de Sciences Humaines. Avec un S et un H majuscules. Car ces manuscrits contiennent de la souffrance. De la souffrance humaine, du sang... des larmes et – oh zut, quoi d'autre déjà – détectables directement sur le papier !

— Pourrais-je récupérer mon micro, s'il vous plaît ?

— Ce qui m'amène à mon point principal, et laissez-moi vous dire à ce stade comme je suis heureux d'avoir l'occasion de parler à vous tous ici aujourd'hui. Parce que, dans cette Bibliothèque, nous avons pris la ferme résolution de venir au secours des personnes démunies. Nous défendons ces auteurs au cœur sincère contre les « anti-écrivains », ces impitoyables au cœur de pierre. Ceux qui dans leur luxueux bureau lisent et rejettent. Ces anonymes qui feuilletent et méprisent, qui survolent et renvoient. Les « lecteurs » des maisons d'édition, le doigt posé sur le pouls du commerce, qui chaussent leurs œillères pour décréter ce qui se vendra. De tous ceux-là, nous devons protéger notre peuple, notre nation de *poètes maudits*...

Mervyn haussa la voix pour reprendre l'avantage.

— C'est ainsi que nous quittons cette très extraordinaire institution, nichée au sein de la campagne anglaise, une institution portée par une vision...

— Tous les jours, vous savez, nous entendons parler de gens créatifs et doués qui ont tout simplement renoncé. Une pléthore de romanciers et de poètes, accablés par le refus et le dénigrement. Je pourrais vous parler de cas...

— *Pourrais-je récupérer mon micro, s'il vous plaît ?*

— Une seule de ces arrogantes lettres de refus peut briser une vie, ruiner un mariage et, pire encore, étouffer totalement cette flamme vacillante qui brûle dans le cœur des vrais créatifs...

Le cameraman s'interposa.

— Au diable le micro, Merv ! On en a des tas, oublie celui-là.

Ils partirent à pied et bientôt l'on vit leur camionnette marron débouler dangereusement par le portail et vrombir jusqu'au bas de l'allée.

Mlle Ogilvie sortit de la pièce d'à côté.

— C'est bon, Montague. Ils sont partis. Toute l'équipe. Nous sommes tranquilles désormais. Vous pouvez vous asseoir. Tenez, buvez ceci.

Le Dr Patience se retourna. Ils étaient tous présents : sa fidèle secrétaire, ainsi que Sigurd, Hugo, Ffolke, Pomfret, George et plusieurs autres, sans oublier l'excellent Stavros, agrippé à son talkie-walkie. Presque tout le monde, en fait.

— Magnifique, monsieur le Conservateur. Vous avez été magnifique ! Nous ne savions pas que vous en étiez capable. Nous étions tous là à écouter. Presque tout le personnel. Vous étiez limpide comme de l'eau de roche. Bon sang l'ami, on est tous fiers de vous ! La moitié des femmes étaient en larmes. On pourra reprendre l'intégralité de votre proclamation sur nos panneaux d'affichage.

Le Conservateur en chef se sentit lui-même au bord des larmes. Quelle équipe, une belle bande de compagnons idéalistes et si coopératifs !

— Je vous remercie vraiment, chacun d'entre vous... Je... Je... La manœuvre fut grandiose, impeccablement préparée et magistralement exécutée. Écoutez, j'aimerais faire don de cette pièce technique à nos archives.

Stavros s'avança pour prendre officiellement possession du microphone abandonné.

— Vous savez, confia le Concierge, j'ai eu la stupide idée de dégonfler leurs pneus, avant de réaliser que j'obtiendrais l'inverse de l'effet recherché. Et figurez-vous que vous n'avez plus à vous inquiéter, personne ne verra jamais cette partie du documentaire !

— Comment pouvez-vous en être si sûr, Stavros ?

— Alors qu'ils étaient au déjeuner, j'ai voilé leur pellicule en l'exposant à la lumière du soleil.

— En fait, Montague, je trouve un peu dommage que votre discours de conclusion ne soit pas diffusé en Amérique sur les écrans de télévision de tous les foyers, regretta Sigurd. Je suis certain qu'on nous aurait envoyé assez de nouveaux manuscrits pour remplir le *Queen Mary*. Voilà qui aurait cloué définitivement le bec à tous nos contradicteurs.

Le Conservateur en chef agita la main modestement.

— Peut-être bien, Sigurd, peut-être bien. Mais ce qui est fait est fait. Stavros a agi pour le mieux. Il ne faut pas essayer de lutter

contre le destin.

— Je peux vous dire une chose, monsieur le Conservateur, déclara Stavros, ce vieux Merv et ses gars ne sont pas près de remettre les pieds ici.

Le Conservateur en chef adressa un sourire de contentement à son concierge, à sa secrétaire et en vérité à tous ces loyaux et fidèles collaborateurs.

— Alors, d'après vous, sommes-nous vraiment parvenus à leur montrer ce que nous entendons par l'expression Bibliothèque des *Refusés* ?

1. Newport Pagnell est une ville du Buckinghamshire, à seulement une heure de voiture au nord de Londres.